

Une punition royale

Inconnu(e)

VISIT...

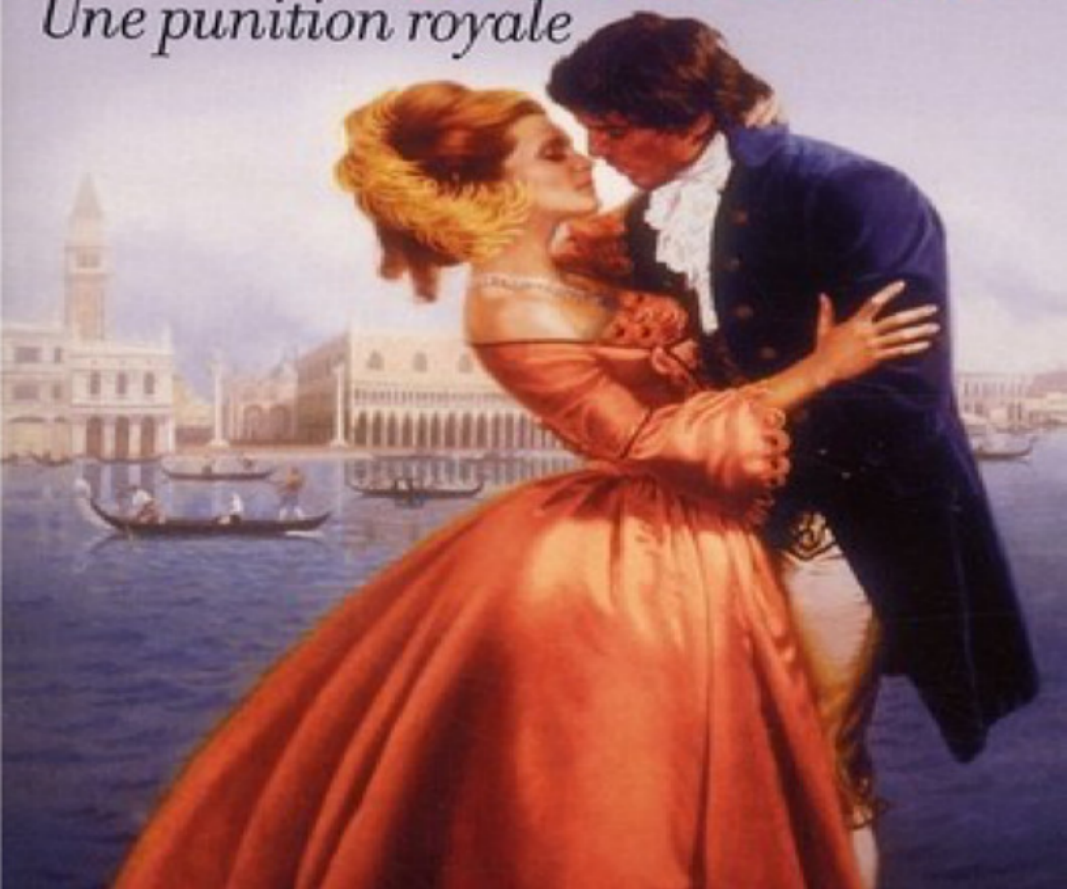
LANZAROTE
Caliente.COM

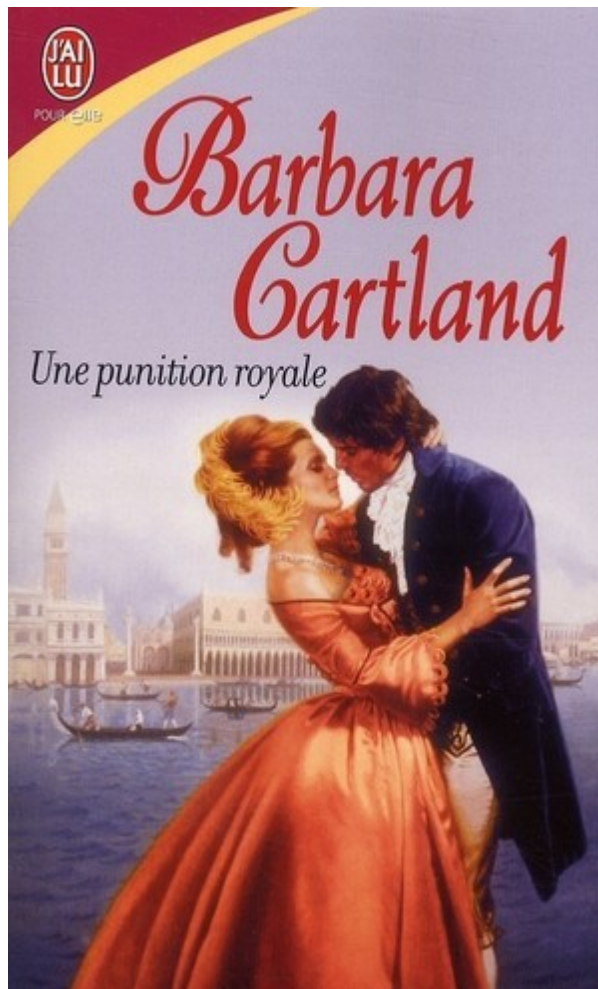


POUR LES

Barbara Cartland

Une punition royale





Résumé :

Lord Victor Brooke est un homme comblé: aucune femme ne résiste à son charme ravageur; sa vie est une perpétuelle fête. Mais la reine d'Angleterre, sa marraine, lui ordonne d'escorter jusqu'à Zararis, dans les Balkans, la princesse Sydella, qui doit s'y marier, afin d'assurer une présence britannique dans cette région du globe. Victor est contrarié. Or, une surprise l'attend: la blonde princesse! Derrière l'innocence de ses dix-huit ans, Sydella brûle de curiosité, de passion, de sensualité. Lord Victor Brooke tombe amoureux pour la première fois de sa vie, alors même qu'il doit remettre entre les mains d'un autre la jeune fille qui le fait chavirer. Elle, de son côté, n'est pas ravie du sort qu'on lui réserve: son

"fiancé" a soixante ans, et Victor est si beau, si fascinant... Le voyage arrive à son terme: Zararis est en vue. Victor et Sydella sont déchirés.

Quel mauvais sort leur joue la destinée?

Chapitre 1 :

Lord Victor Brooke arriva au château de Windsor dans ses petits souliers. Il se sentait aussi anxieux qu'un étudiant qui ne connaît pas bien un sujet et tombe justement dessus pour son oral. Malheureusement, à son age, l'affaire était plus grave.

Son intuition lui murmurait que son dernier écart de conduite avait été révélé à Sa Gracieuse Majesté. Et si la Reine lui avait concocté une des punitions subtiles dont elle avait le secret? En gravissant les marches, Lord Victor songeait que bien des hommes plus murs et renommés que lui avaient tremblé en se rendant à ce genre de convocation.

Tout était arrivé a cause de ce pénible dîner. Aussi, comment ne pas mourir d'ennui lors d'un des banquets donnés en l'honneur de ces petits pays d'Europe centrale? Toute la soirée il avait retenu ses bâillements, depuis le bocal d'écrevisses. Et la nage jusqu'à la montagne de petits fours qui accompagnaient les entremets. Place à coté d'un politicien qui se donnait du « Moi, je » à longueur de coups de fourchette et d'une femme d'ambassadeur vilaine et sotté, il n'avait du son salut qu'à un petit jeu de séduction avec la seule femme appétissante de l'assemblée.

Lord Victor était souvent invité à des banquets officiels et pas seulement en sa qualité de filleul de la Reine. Un grand corps sportif, une élégance de dandy, une masse de cheveux ondulés d'un châtain sombre aux reflets roux qui attirait irrésistiblement la main des femmes, un sourire carnassier et de la conversation... voilà qui suffisait à faire de lui un ambassadeur rêvé de son pays, Valoriser la Couronne en se valorisant soi-même ne lui avait jamais paru infamant. En tant que troisième fils du Duc de Droxbrooke, Lord Victor était accueilli dans chaque grande maison. Ces mondanités lui plaisaient et lui permettaient de rencontrer de jolies dames bien disposées à son égard. Sans faire le modeste, il pouvait être fier d'un physique qu'il entretenait avec force matchs de polo, tennis, valse étourdissantes et jeux de lit des plus épuisants. Il était beau, et les nombreuses femmes qui l'avaient vu au sortir de l'alcôve dans la blancheur du jour le comparaient à un dieu grec. Il n'y avait pas un bal, une réception, une partie de campagne, un sacrement ou Lord Victor n'était convié.

Avec une vingtaine d'hommes de son rang, presque aussi séduisants que lui et tout aussi libres d'engagements, il alimentait un vivier de

choix pour les parents soucieux de marier leurs filles, et les épouses en mal de sensations érotiques. Évidemment, avec deux frères plus âgés, Lord Victor avait bien peu de chances d'hériter du titre de Duc. Mais les Droxbrooke faisaient partie du cercle restreint des plus anciennes familles aristocratiques britanniques et c'était un privilège d'en compter parmi ses amis intimes.

De toute façon, Lord Victor n'avait aucune envie de se marier. Il aimait trop la vie pour la mettre en cage et préférait être le chasseur que le chassé. Pourquoi dépenser sa maigre rente à l'établissement d'une famille alors que les plus belles femmes du monde gravitaient dans l'aréopage du Prince de Galles? Écarté du pouvoir par la Reine, Édouard menait une existence des plus folles. Plein de charme et d'originalité, personne n'osait contrecarrer le goût du Prince pour les belles « horizontales ». Les modes que le Prince de Galles lançait trouvaient tout de suite un écho dans le Gotha. Ainsi, personne ne jugeait plus immoral qu'un gentleman ait, de temps à autre, une « affaire de cœur » avec une lady de son rang. La frange marginale de l'aristocratie, toujours avide de situations scabreuses et excitantes, était ravie de ce retournement dans l'Angleterre victorienne, pleine de principes. Scandaliser les puritains tout en conservant des manières parfaites et en mettant un point d'honneur à ne jamais se faire prendre en flagrant délit de débauche était devenu le sport à la mode.

Il aurait d'ailleurs été du dernier vulgaire qu'un mari ne détourne pas pudiquement les yeux de son épouse courtisée et ose commencer une scène de jalousie. Tout pouvait se faire sous condition de discrétion parfaite. Ce petit noyau de débauchés de haut vol avait été baptisé

«le Cercle de Marlborough », du nom d'une célèbre famille siégeant à la Chambre des Pairs dont le dernier descendant était un fidèle ami du Prince. Lord Victor appartenait à cette confrérie qui lui permettait de papillonner de boudoir en boudoir. Sa beauté, son charme, sa grâce virile lors des matchs de polo le faisaient adorer des femmes. De son côté, il mettait un point d'honneur à rendre ses étreintes aussi inoubliables qu'uniques afin de ne pas s'empêtrer dans la passion, la jalousie et toutes ces complications de l'amour. Malgré les habitudes de plus en plus dissolues du cercle « Marlborough », le Prince de Galles savait contenir ses amis afin que les rumeurs ne remontent pas jusqu'à Windsor.

Il ne serait venu à l'idée de personne de choquer la Reine, murée dans un chagrin inconsolable depuis la mort du Prince Albert, son mari. La semaine dernière, à ce pénible dîner, l'ennui avait pourtant été la cause d'un incident aussi fâcheux que bénin. Parce qu'il allait

s'endormir. Lord Victor avait cherché un visage aimable avec qui entamer une petite joute amoureuse. La seule femme ravissante qu'il avait découverte à cette immense table, était une des dames de compagnie de la Reine.

La comtesse de Weldon avait à peu près son âge. Lorsque leurs prunelles s'étaient rencontrées, il avait compris qu'elle trouvait ce dîner aussi barbant que lui.

Enfin, les hommes avaient pu se lever afin de rejoindre les dames au salon. Lord Victor en avait profité pour approcher sa proie. Elle s'était retournée et le regard mutin qu'elle lui avait lancé, assorti d'une petite langue glissée sur ses lèvres, était une invitation à passer à une approche un peu plus pimentée qu'une partie de backgammon ou une causerie sur la culture des mimosas en Écosse.

Lord Victor était presque lassé de la facilité de ce type de conquêtes. Il passa lentement son pouce sur sa grande bouche virile et pensa que bien peu de dames lui avaient résisté, ne fut-ce que quelques jours.

L'habituel manège se mit en route. Lord Victor gratifia la coquine d'un compliment bien tourné qu'elle feignit de trouver tout à fait inattendu. Tout à coup, la soirée devenait moins pesante et une issue favorable semblait de minute en minute plus évidente à mesure qu'il regardait discrètement le décolleté de nacre de la divine Comtesse.

Le regard perçant de la Reine se porta sur lui et il dut faire diversion un long moment.

Lord Victor reprit son babil mondain avec les ambassadeurs et attendit patiemment que l'œil implacable de la veuve la plus connue du monde se porte ailleurs.

Il s'approcha enfin de la Comtesse lorsque la Reine eut quitté les lieux. Il fallait maintenant ruser avec le Château, connu pour être un véritable terrier de lapin dont les galeries, les petites chambres, les corridors sans fin ou, au contraire, se terminant abruptement en culs-de-sac donnaient toujours du fil à retordre aux invités et parfois même aux domestiques les plus aguerris.

Au Club St. James, on racontait ainsi l'histoire d'un gentleman qui avait vainement cherché sa chambre une partie de la nuit. Il s'était finalement endormi sur un sofa et avait été réveillé au petit matin par une femme de chambre hurlante qui croyait avoir affaire à un voleur. Bien d'autres anecdotes couraient sur le labyrinthe de Windsor, comme celle concernant un invité qui était finalement tombé, après

avoir ouvert vingt portes ne donnant pas sur sa chambre, sur un boudoir ou il avait trouvé la Reine à sa table de toilette!

Ce genre de problème ne pouvait arriver à Lord Victor. Enfant, il avait suivi la Reine des jours entiers et avait complété son exploration en grimpant en haut de chaque tourelle, en glissant le long de chaque rampe, amusé de découvrir jour après jour de nouvelles voies d'accès à telle ou telle partie du Château.

Il sourit en imaginant que, dans quelques minutes, il pourrait achever cette exploration commencée vingt ans plus tôt par une mémorable partie de jambes en l'air, à quelques encablures des appartements royaux. Une partie du Château était réservée aux demoiselles d'honneur. En y suivant sa conquête, il ne pensait pas aux risques qu'il prenait. Il ne désirait qu'une chose à finir la nuit entre les bras moelleux de Nancy Weldon. Elle était vraiment à son goût avec cette magnifique crinière qui caressait ses épaules en une cascade de boucles aux reflets d'un acajou du plus chatoyant. Un petit chandelier d'argent aux fines bougies de cire verte envoyait juste assez de lumière sur le lit pour que Lord Victor puisse se repaître de la gorge lourde et palpitante de cet amour d'un soir, à peine soutenue par la mousseline d'une chemise de nuit Empire. Appâté par ce buste généreux, il approcha du lit. Le cœur lui cognait aux oreilles, comme chaque fois qu'il était excité.

— Vous êtes splendide, Nancy, affolante même...

— C'est exactement l'effet que je veux produire sur vous, Lord Victor...

Et elle le laissa prendre possession de ses appâts dardés, roucoulante telle une pigeonne en amour.

Deux heures venaient de sonner aux nombreuses horloges et pendules réparties aux quatre coins du Château, lorsque Lord Victor songea enfin à regagner sa chambre.

Nancy, qui avait dépassé en audaces ses espérances les plus folles, ne l'entendait pas de cette oreille. Le front mouillé de sueur, totalement dénudée, elle lui attrapa la main pour la remettre sur sa hanche et plus bas... Lord Victor la retira gentiment :

— Je crois qu'il serait plus sage que je retourne vers mes appartements, ensorceleuse! Je n'ai pas envie de me retrouver aux prises avec un des soldats qui montent la garde ou, pire, une de vos consœurs qui adorerait colporter ma visite...

— Je n'arrive pas à me résoudre à votre départ, Victor... Comment pouvez-vous me quitter, moi qui ne désire que votre bonheur... Quand nous reverrons-nous ?

Cette petite phrase, Lord Victor l'avait entendue prononcer bien des fois à l'instant de la séparation, et de toutes les manières possibles : soupirante, timide, larmoyante...

Il savait que, tant que la voluptueuse Nancy serait au service de la Reine, la revoir serait une folie. De plus, il avait presque épuisé les richesses chamelles qu'elle lui avait imprudemment délivrées en une seule fois. Il répondit mécaniquement :

— Nous allons y songer, ma douce...

Nancy allait protester face à si peu d'ouvertures dans le jeu, mais elle se mordit la lèvre et se leva pour lui indiquer la sortie avec son bougeoir. Lord Victor baisa la main fiévreuse de sa belle rousse :

— Bonne nuit Nancy, vous m'avez rendu follement heureux...

Cela aussi, il l'avait dit des dizaines de fois et il songea qu'il était temps d'améliorer la formule qui commençait à s'user.

La Comtesse plaida une dernière fois sa cause :

— Faites en sorte que nous, puissions nous revoir... vite...

Lord Victor avait maintenant hâte de regagner sa chambre, lassé par les demandes de cette créature impétueuse qui l'avait épuisé. Il se retourna poliment pour lui lancer un dernier sourire lourd de promesses qu'il ne tiendrait pas et ouvrit avec prudence la petite porte de bois sombre. Il regarda plusieurs fois à gauche comme à droite. Tout était calme: il pouvait s'engager dans le corridor. Il le longea à pas rapides et feutrés mais, au premier tournant, il tomba violemment sur quelqu'un qui jaillissait à contresens, aussi silencieusement que lui.

C'était une femme. A la lueur des chandelles, il distingua la Marquise de Belgrave. Elle portait un étrange domino de dentelle. Le fautif allait s'excuser lorsque la Marquise lui coupa sèchement la parole :

— Lord Victor! Que faites-vous dans ce corridor à cette heure?

— J'ai bien peur de m'être égaré, Madame... Ces couloirs sont un vrai dédale et bien que j'aie pris l'habitude de les fréquenter depuis mon plus jeune âge, il m'arrive encore de me perdre...

Il poursuivit son chemin après maintes courbettes et rumina la situation. Certes, la Marquise ne savait pas exactement d'où il arrivait mais, si elle soupçonnait les chambres de célibataires, il était perdu. La Reine serait informée de son escapade à la première heure. Il décida de ne plus communiquer avec Nancy Weldon jusqu'à son départ, car il ne voulait pas prendre le risque d'un mot intercepté. Ce n'est que quatre jours après son retour dans ses pénates qu'il comprit que les choses avaient mal tourné: la Reine le sommait de se rendre à Windsor, pour affaire le concernant. Parce qu'il était particulièrement anxieux, Lord Victor prit des renseignements sur la Marquise. Il apprit qu'elle était la doyenne des suivantes de la Reine et qu'en tant que telle, elle se sentait investie d'une mission de duègne sur l'essaim des demoiselles de compagnie qui servaient Sa Majesté. Elle s'acquittait de cette tâche avec un soin jaloux, en particulier envers les jolies filles aimant l'aventure.

Elle avait déjà causé par sa jalousie et son amertume de vierge bien avancée des dégâts considérables!

Lord Victor suivait le vieux majordome crispé qui l'escortait par-delà les couloirs et les escaliers de chêne sculpté. Ils approchaient du saint des saints : les appartements privés de la Reine, ce qui ne laissait rien augurer de bon. Si l'homme avait été plus jeune, Lord Victor l'aurait habilement interrogé sur ce qui se tramait, mais il était évident que le vieux serviteur n'éprouvait aucune sympathie pour lui et n'était pas en veine de confidences.

Lord Victor se mura dans un silence résigné jusqu'à l'antichambre. Là, il y eut les habituelles tractations entre le majordome et le garde de faction, puis des chuchotis avec un aide de camp. Cette étiquette avait toujours fait sourire Lord Victor. Il n'y voyait qu'un jeu propre à impressionner les visiteurs et à les mettre dans une attitude de crainte et de soumission. Il en était à son tour victime et ne pouvait réprimer un frisson à l'idée que cette femme détenait le pouvoir, d'un claquement de doigt, de décider de l'avenir d'une personne, fut-ce son filleul.

Enfin, l'aide de camp qui l'avait annoncé auprès de la Reine revint et dit solennellement:

« Sa Majesté va vous recevoir. »

Il connaissait cette pièce par cœur, avec ces fameux cadres en argent contenant de nombreux portraits d'Albert que la Reine emmenait

partout avec elle, les fauteuils de macassar, la gigantesque jarre indienne et sa bordée de papyrus. Entre les petites tables marquetées recouvertes d'objets d'art, elle se dressait, minuscule et pourtant imposante : Victoria.

Replète, tout de noir vêtue, elle n'était qu'une vieille veuve comme une autre. Pourtant, l'autorité, l'intelligence irradiaient de toute sa personne et particulièrement de ses grands yeux bleu pale aux paupières trop lourdes.

Sa Gracieuse Majesté, Souveraine de Grande-Bretagne et d'Irlande, Impératrice des Indes, venait de célébrer ses cinquante ans de règne. Lord Victor songeait aux nombreux progrès réalisés au cours de ce très long règne, aussi bien dans les échanges internationaux que dans les voies de communication, l'éducation et en général le pouvoir politique.

Grâce à Victoria, l'Angleterre semblait à l'apogée de son génie. La petite veuve régnait désormais sur un énorme empire qui s'étendait sur les trois quarts de la surface de la terre. Il se souvenait de ce tracé rouge sur les cartes scolaires qui représentait l'influence de la Grande-Bretagne sur le monde.

Cette jeune fille de dix—huit ans, montée sur le trône sans préparation à la mort de son oncle, avait sidéré le monde.

Dés le jour de son couronnement, la fragile blonde aux bandeaux romantiques avait pris calmement son destin en main, de même que celui de l'Angleterre. Trois ans plus tard, son mari — dont elle était folle amoureuse — était devenu son meilleur conseiller, son ami, un amant vénéré jusque dans la mort et au-delà. Aujourd'hui, la lourde Impératrice des Indes commençait tout juste à sourire vingt années après le décès de son Prince.

Victor s'inclina pour effleurer des lèvres le bas de sa manche. Lorsqu'il releva la tête, il embrassa la joue de satin un peu molle de la vieille dame. Le regard du dragon était calme.

Que lui réservait donc la souveraine?

La voix sereine et profonde de la Reine retentit :

— Je vous ai « invité » à me rendre visite car j'ai une mission à vous confier.

— Votre confiance m'honore, Madames.

En disant cela, Victor savait déjà que cette soudaine mission cachée sous une fausse

« invitation » masquait une punition bien réelle, sans discussion possible. La Reine s'expliqua :

— J'ai songé récemment à vous, Lord Victor, et je me suis dit qu'il était temps que vous pensiez à faire votre devoir envers votre mère patrie. L'empire a besoin de tous ses sujets, le saviez-vous?

— Oui Majesté, je n'oublie jamais que vous avez sacrifié votre vie à cette tâche et qu'il est de mon devoir de suivre votre exemple, à l'instar de chaque Anglais...

— Cette mission va vous vivifier le corps et âme, j'en suis certaine, Vous allez pouvoir donner le meilleur de vous-même et quitter ces joies primitives auxquelles vous vous livrez sans retenue, à toute heure et en tout lieu... Une pareille vitalité mérite d'être employée au mieux!

Après un silence, Lord Victor, le visage rosi par la honte, ne put que confirmer humblement :

— Bien entendu... Je suis très honoré que Votre Majesté pense à moi pour une mission, aussi modeste soit-elle...

Cette réponse était loin d'être la vérité, mais il n'en avait pas d'autre. Il ne servait à rien de négocier avec la Reine : elle savait tout. Cinquante années de politique lui avaient forgé une connaissance exceptionnelle du cœur des hommes. En tant que souveraine régnant aussi sur une cour, elle connaissait le monde des intrigues. En tant qu'épouse, elle avait passionnément aimé Albert, avec une ardeur qui n'avait rien de « victorienne ».

En tant que mère, elle avait connu les joies et les douleurs de neuf maternités.

Il inclina la tête devant le dragon... Victoria poursuivit :

— J'ai toujours pensé que les voyages enrichissaient les âmes et rendaient les esprits plus vifs, plus pertinents. Si je me souviens bien, il y a longtemps que vous n'avez pas voyagé, Lord Victor?

— Je me suis rendu à Paris il y a deux mois, mais c'était un tout petit séjour.

— Paris! s'exclama la Reine d'un air irrité.

Il devenait évident que les voyages dont parlait Sa Majesté n'avaient rien à voir avec les escapades amoureuses de Lord Victor à Paris. Les yeux d'opale de la Reine se durcirent en un regard perçant :

— Je n'ai rien contre les charmes de Paris mais, d'après ce que je sais de vous, Victor, il me semble que ce n'est pas l'endroit idéal pour un homme jeune qui a de l'argent et du temps à perdre.

Lord Victor imaginait sans peine à quoi pensait la Reine, puisqu'il s'agissait de ses souvenirs: un défilé de cocottes, des agapes de roi dans des restaurants époustouflants, des virées nocturnes se terminant au point du jour dans les draps des demi-mondaines, au cœur du bois de Boulogne. Il ne dit mot. La Reine en vint aux faits :

— Non, voyez—vous Victor, je pensais à un pays aux charmes un peu moins évidents et convenus. Un pays que vous auriez le loisir de découvrir pour la première fois. Un pays qui vous ouvrirait un regard neuf sur le monde. Et, surtout, un pays qui a besoin de la protection de la Grande—Bretagne, de l'Empire...

La Reine prononçait ces mots avec un aplomb calme ou pointait une subtile mais profonde fierté. Lord Victor savait qu'elle avait pour objectif d'étendre sa main de fer dans son gant de dentelle noire sur les petits pays du vieux continent. Elle avait commencé son œuvre en mariant chacun de ses enfants avec les héritiers des grandes familles royales d'Europe. Une vingtaine de trônes se trouvaient maintenant alliés par le sang et les intérêts commerciaux à l'Empire, sous la bannière de l'Union Jack. Lord Victor se demandait si la Reine voulait encore nouer de nouvelles alliances, créer de nouvelles protections dans ces petites contrées balkaniques. Comme si Sa Majesté avait lu dans ses pensées, elle alla enfin droit au but :

— Victor, je vais vous envoyer à Zararis.

Lord Victor devait avoir l'air complètement idiot, les yeux ronds et la bouche entrouverte.

Il balbutia:

— Zararis, Ma... Majesté...

— C'est un très petit pays, bien sur, mais d'une grande importance en raison de sa position au nord de la mer Égée. Si nous n'y prenons

garde, Zararis pourrait devenir la base arrière idéale des Russes qui infiltrent déjà les Balkans.

Elle marqua une pause avant de questionner durement:

— Vous êtes bien entendu au courant de notre position envers les Russes et des actions de déstabilisation qu'ils entreprennent?

— Oui, bien sur... Majesté...

— Le Roi Stephan m'avait demandé de lui choisir une épouse anglaise. Je lui envoie par conséquent la Princesse Sydella de Troilus afin que le Monarque contracte mariage avec une de nos ressortissantes. Victor, vous allez escorter la fiancée à Zararis et représenter la Couronne, donc moi-même, à ce mariage.

Lord Victor était très étonné. D'ordinaire, ce type de mission était confiée à un homme d'âge mur connu des milieux diplomatiques internationaux. En même temps, Victoria le punissait par ou il avait péché puisque rien ne pouvait lui être plus pénible que de passer ses journées en courbettes et en conversations stériles, ce qui ne manquerait pas d'arriver. Et que dire de ce rôle de chaperon auprès d'une échappée du couvent... une de ces princesses gauches, aux épaules basses, incapables de s'arranger correctement et de prononcer deux phrases amusantes de suite!

La fiancée faisait sans doute partie de la famille des Saxe-Cobourg avec qui la Reine était parente. Lord Victor voyait déjà le tableau : la niaise pucelle accompagnée par deux vieilles demoiselles d'honneur qui feraient office de duègnes, l'ambassadeur de Zararis et sa femme, un ou deux vieux diplomates un peu sourds... et enfin lui-même, perdu dans cet océan d'ennui.

La Reine avait tout combiné pour le coincer. Un mois ou deux de spleen, voilà quelle était sa punition, et Lord Victor la trouvait sévère. Une quarantaine de bâillements pour quelques heures de câlins à l'abri des regards indiscrets, hormis celui de cette vipère de Marquise de Belgrave. Celle-la, s'il la tenait...!

Il regarda la Reine et lui trouva un petit rictus de triomphe au coin des lèvres. Mais Lord Victor était déterminé à ne pas lui montrer à quel point elle avait visé juste en l'envoyant en mission.

— Cette mission me semble des plus passionnantes, Majesté, et je ferai tout pour vous représenter aussi dignement que possible. J'agirai en sorte que le Roi Stephan prenne conscience de l'honneur que lui

accordent Votre Majesté et l'Empire, en lui envoyant une Princesse anglaise aussi parfaitement éduquée.

— Trêve de bavardages, Victor! Vous partez dans trois jours. La Princesse doit voyager par mer au bord du cuirassé H.M.S. Victorious. Nous avons fait réaménager le navire pour le confort de la délégation mais nous devons rester sur nos gardes, ce qui explique ce bâtiment de guerre.

— Je ne peux que remercier Votre Majesté de m'accorder une mission si sensible, et la grâce de vous représenter.

En bon acteur mondain, il arriva à se prendre au jeu et à rendre ses paroles tout à fait franches et enthousiastes. Malgré son visage de marbre, un petit relèvement de sourcil trahissait l'étonnement de la Reine. Elle trancha sèchement le babil de son filleul :

— Vous aurez l'amabilité de prendre toutes les informations concernant Zararis auprès du Premier Ministre, le Marquis de Salisbury. Sachez que pour une fois, vous ne faites pas office de faire-valoir dans une soirée mais que vous êtes des à présent en service commandé pour la Couronne. Vous reviendrez à Londres muni d'un rapport complet sur le pays, ses points faibles, ses possibilités, ainsi que de suggestions d'actions diplomatiques afin de protéger ce peuple de la gourmandise des Russes.

Les lèvres de Sa Majesté se crispèrent :

— La Russie devient de plus en plus menaçante envers les Balkans et nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour qu'elle ne déborde pas outrageusement de ses frontières !

— J'ai compris, Madame... Il est évident que si Zararis accepte la protection de notre drapeau, la Russie ne pourra plus fomenter de troubles dans cet État.

Il était maintenant bien connu que la Russie faisait sortir des révolutionnaires de ses geôles afin qu'ils sèment la zizanie dans les petits pays balkaniques. Plusieurs États avaient déjà basculé. Le gouvernement britannique s'inquiétait de ces incursions, ce qui avait donné lieu à des discours sans fin au Parlement et à l'envoi de bâtiments de guerre britanniques en mer Égée, afin de dissuader les Russes d'aller trop loin.

La Reine le congédia :

— Je vous verrai donc à votre retour, avec votre rapport..

Lord Victor baisa la main et la joue de sa marraine comme il l'avait fait en arrivant et recula jusqu'à la porte. Finalement, tout s'était aussi bien passé que possible en de pareilles circonstances. La Reine lui avait donné une leçon dont elle avait tout lieu de se réjouir. Il avait sauvé la face et il allait rendre service à sa patrie. Victoria avait bien étudié sa petite affaire. Lord Victor n'oublierait pas de sitôt que l'on ne peut impunément jouer au joli cœur sous le toit d'une veuve éplorée. En l'envoyant à Zararis en mai, elle visait le point sensible.

Il serait ainsi privé de tous les bals et des parties de campagne qui se déroulaient à partir du printemps. Il manquerait aussi les matchs de polo, sport très éprouvant dans lequel il excellait. Il serait également absent aux célèbres courses d'Ascot, le second dimanche de juin, et à bien d'autres amusements de choix. Victor avait déjà accepté une douzaine d'invitations qu'il allait devoir précipitamment annuler.

En quittant Windsor, il n'espérait qu'une chose, de tout son cœur: tomber malade. Une maladie suffisamment importante pour lui faire garder la chambre au moment du départ, mais pas assez grave pour menacer sa vie, sa vitalité et sa saison.

Oui, sans doute un miracle était-il toujours possible... Il devait y avoir moyen d'attraper une bonne angine de début de printemps ou de faire une chute de cheval;. Ainsi, le H.M,S.

Victorious partirait sans lui et il serait remplacé par un vieux bas-blanc plus à même que lui de faire ce travail.

Il ne fallait pas rater son coup! Si la supercherie était trop évidente, la Reine n'oublierait jamais cette désobéissance. A y mieux réfléchir, il ne restait à Lord Victor qu'à courber l'échine, accepter cette royale remontrance et montrer que la punition se transformait pour lui en une mission pleine d'attraits.

Il avait décidé d'utiliser la version du service commandé ultra-secret et très dangereux pour ses amis. Ses talents d'acteur allaient être plus que jamais indispensables! Comment transformer l'annonce d'une « mission » que tous considéraient comme la pire des guignes en une escapade pleine de charme et d'intrigues? Comment métamorphoser la petite pintade à marier en une Princesse rebelle qu'il conduisait à l'autel du sacrifice?

L'affaire était rude, d'autant que tout se savait dans le cercle de Marlborough.

Lord Victor se réprimanda ; « Que je sois maudit si mon histoire les fait tordre de rire. A toi de jouer, don Juan! »

En même temps, il fallait bien reconnaître qu'il s'était mis seul dans le pétrin en se glissant dans le lit de cette petite grue de Nancy Weldon. Qu'avait-il eu besoin d'attaquer le cheptel de la Reine, pis encore, sous son propre toit!

Alors qu'il filait vers Londres, il songeait à cette magnifique paire de chevaux d'un prix très avantageux dont il ne profiterait pas. Comme ils allaient lui manquer, d'autant que cette folie l'obligeait à économiser sur autre chose. En tant que troisième fils, sa rente était mince. Il était courant dans les grandes familles que la rente soit presque essentiellement attribuée au fils aîné qui reprendrait le titre et succéderait à la Pairie.

Ces injustices ancestrales n'avaient jamais tracassé Lord Victor jusqu'à aujourd'hui. A trente cinq ans, sa destinée le frappait en pleine figure et il ne se sentait pas à l'aise : à moins qu'il n'épouse une riche héritière, il n'avait pas de quoi protéger dignement une famille, en tout cas plus dans le faste relatif ou il se mouvait en célibataire. Il avait évidemment eu quelques idées en quittant Oxford, comme de s'engager dans un régiment de cavalerie. Bien qu'il y fut naturellement accueilli, puisque sa famille y servait depuis des lustres, on l'avait traité comme un subalterne. A la suite de cette expérience malheureuse, il avait choisi d'en rester là, de profiter de Doxbrooke House sur Park Lane et de prendre du bon temps puisque sa position, son physique avantageux et son goût prononcé pour les femmes et les chevaux lui en offraient le loisir.

Il jouait presque chaque jour au tennis, ce nouveau sport dérivé du jeu de paume. Il était devenu en quelques années un des joueurs de polo les plus réputés. Il montait ses propres chevaux, mais aussi les étalons que ses amis et certains Lords et bourgeois richissimes lui prêtaient afin qu'il en rehausse la valeur. Les femmes l'admiraient dans les gradins, et plus tard... au lit. Ces dames l'avaient toujours poursuivi avec la même assiduité qu'il mettait à traquer le renard dans les chasses hivernales du Prince de Galles. Il n'avait jamais trouvé lassant de passer d'un lit de roses à un nouveau lit de roses.

Lord Victor rageait en songeant à toutes les belles et bonnes choses de la vie qu'il allait rater pour cette « mission » diplomatique qui ne serait rien d'autre qu'un long banquet ennuyeux. Un banquet de deux mois.

Londres se profilait sur la route. Déjà l'équipage de Lord Victor tressautait sur les pavés des faubourgs. Il avait pris sa décision: tout plutôt que d'avouer qu'il était puni par Victoria comme un gamin. Il agirait à l'esbroufe et raconterait dans quelques minutes à son cercle une belle histoire d'espionnage.

Une fois dans la ville, il fila droit vers le White's Club. Comme il s'y attendait, il trouva dans le petit salon réservé à la lecture de la presse quelques-uns de ses amis les plus chers.

Ils prenaient un thé de Chine en croquant dans des scones encore il fumants. Un grand dandy rouquin, Lord Jeremy, s'amusa de la mine défaite de Victor :

— Ne serais—tu pas tombé d'un lit, mon cher? Tu es habillé comme un prince mais, à voir ta tête, tu n'as pas dormi depuis quarante-huit heures... Quelle femme a bien pu mettre notre héros dans un tel état?

— J'arrive de Windsor.

— Dieu du ciel! Je croyais que tu en étais revenu la semaine dernière?

— C'est vrai.

Lord Victor prit le temps de s'asseoir sur un de ces bons vieux fauteuils de cuir roux avant de préciser:

— Sachez que Sa Majesté m'a fait rappeler...

Il avait dit cela d'un ton faussement badin ou pointait une nuance de mystère.

— Et pourquoi? demanda ce perfide Lord Rupert.

— Vous n'allez pas me croire : je pars en mission à Zararis et c'est bien une des choses les plus excitantes qui me soit arrivée depuis longtemps!

— Qu'est—ce que tu vas donc pouvoir fiche à Zararis, c'est un trou!

Lord Victor baissa la voix. Il tira un peu son fauteuil pour n'être entendu que de ses proches :

— C'est tout à fait confidentiel et... bien sur, vous n'êtes pas au courant de mon départ. Je navigue sous une couverture, un alibi en quelque sorte imparable, mais je suis en service commandé. Il s'agit d'une mission très secrète...

Chapitre 2 :

Lord Victor devait se rendre au à Downing Street à dix heures. Il conduisait son nouvel attelage. Pour la seconde fois de la semaine, il allait comparaître devant un jury et se sentir comme un élève devant le maître. C'était un honneur d'être reçu par le Marquis de Salisbury qui avait été de longues années durant la tête pensante des renseignements britanniques.

Lord Victor avait souvent lu et entendu dans les salons l'éloge de cet homme politique remarquable, ancien administrateur de l'India Office. Aujourd'hui, Premier Ministre respecté, il était devenu le rouage indispensable lorsqu'il s'agissait de comprendre et de traiter finement les affaires russes et la si délicate question des Balkans. Tout le monde à Londres se souvenait qu'il y a dix ans, alors Ministre des Affaires Étrangères, il avait magnifiquement négocié certains points lors du Congrès de Berlin. Et ces tractations diplomatiques n'étaient pas sans rapport avec la mission que lui confiait aujourd'hui sa chère marraine.

Il aurait aimé être assez âgé pour avoir connu la guerre de Crimée et le siège de Sebastopol qui avaient opposé le Tsar Nicolas à l'Angleterre et à la France, contre sa politique d'ingérence en Turquie. Il avait fallu toute la puissance militaire de ces deux pays pour libérer les détroits dont le Tsar interdisait l'accès aux bateaux des puissances occidentales, et libérer enfin les Dardanelles. L'empereur de la Sainte Russie en était mort de désespoir.

Victor repassait dans sa tête ces épisodes tragiques qu'il avait appris de la bouche de son père, approfondis à Oxford et potassés dans la nuit.

Jusqu'à l'aube, il s'était motivé en se mettant dans la peau d'un agent secret afin de s'informer à fond sur les différentes crises des Balkans. Il s'était tellement convaincu qu'il arriva au Downing Street confit dans sa mission et très impressionné à l'idée de parler

« affaires » avec le Marquis.

Le Premier Ministre le reçut avec une gentillesse un peu narquoise :

— J'ai grand plaisir à vous revoir, Victor. J'espère que votre père est en pleine santé...

— Il se porte aussi bien que possible, sauf que Londres le lasse de plus en plus et qu'il devient un y vrai gentleman—farmer!

— Comme je le comprends. ajouta le Marquis avec son inimitable sourire fin. Prenez un siège, Victor.

Les deux hommes se regardaient de part et d'autre de l'immense bureau de marqueterie.

Victor trouva que le Marquis commençait à paraître ses soixante ans malgré son regard vif, son maintien altier et une sveltesse juvénile. Ses cheveux, rejetés vers l'arrière de son front très haut et bombé, étaient devenus gris comme sa barbe courte et bien taillée.

Lord Salisbury s'éclaircit la voix :

— Ainsi, c'est à vous que revient l'honneur d'escorter la future Reine de Zararis. J'avoue, si vous me pardonnez cet avis, avoir été très étonné par la décision de la Reine.

— Je crois que Sa Gracieuse Majesté veut que je vérifié que l'Union Jack flotte bien au—

dessus de ce petit État!

Lord Victor parlait avec humour et légèreté, mais son vis-vis le toisait comme un maître toise un élève dissipé qui ne sait pas bien ce qu'il raconte.

Lord Victor se reprit :

— Je vais être franc avec vous, Milord, je n'ai aucune idée de l'endroit où se trouve exactement Zararis. Je ne sais d'ailleurs rien sur ce petit pays à part qu'il demande notre protection.

— C'est pour cela que nous devons nous rencontrer. Voyez-vous, Victor, Zararis est en ce moment de la plus haute importance.

Lord Victor leva ses beaux sourcils bruns. Le mensonge qu'il avait raconté à ses amis allait-il devenir réalité?

Le Premier Ministre donna alors une leçon particulière à Lord Victor, les yeux dans les yeux, afin que l'élève ne se dérobe pas à l'enseignement du maître.

— Zararis se situe sur la mer Égée près des détroits des Dardanelles, entre la Macédoine et la Roumélie, cette partie autonome de l'Empire turc créé par le traité de Berlin en 1878, dont vous avez, je pense, entendu quelques échos...

Lord Victor hocha la tête affirmativement. Il savait que ce traité était le point d'honneur du Marquis. Le vieux diplomate n'avait pas résisté à évoquer ce diamant dans sa carrière. Il continua sa leçon :

— Il y a trois ans, cette province a voté son rattachement à la principauté de Bulgarie en tant que province du Sud.

— Je sens que ma géographie me revient au galop. Je situe maintenant tout à fait cette zone stratégique à l'extrême nord de la mer Égée, près de l'île de Thassos.

— C'est absolument exact... Puisque les contours de la carte se dessinent dans votre tête, vous savez qu'il s'agit d'un minuscule État. Cependant, positionné comme il est entre la Grèce, la Turquie et les Balkans, la main basse de la Russie sur lui, sur ce levier entre l'Orient et l'Occident, pourrait faire basculer la zone entière dans la guerre et le chaos.

Lord Victor cachait comme il le pouvait son étonnement. A quoi pensait la Reine en l'envoyant, lui, à Zararis ?

Le Marquis continua doctement son exposé :

— Lorsque Alexandre III est monte sur le trône, il y a maintenant sept ans, il a repris à son compte les projets de son père et de son grand-père. C'est une affaire d'honneur, une affaire de famille en quelque sorte le Tsar veut venger sa race et entraîner la Russie dans un nouveau conflit afin de gagner un accès total, sans partage, sur ces détroits: les fameuses Dardanelles ! Réalisez-vous ce que deviendrait la région s'il y parvenait ? Il aurait le champ libre dans toute la Méditerranée !

— Je saisis parfaitement l'enjeu !

— Le Tsar a comme projet secret — un projet déjà largement éventé — d'établir des gouvernements subversifs à l'aide de quelques révolutionnaires prêts à tout pour semer la zizanie dans les pays qu'ils infiltreraient. Une fois la contrée à feu et à sang, le Tsar pourrait jouer au grand seigneur en imposant la paix et sa loi, seuls garde-fous à l'anarchie.

Alexandre est déjà en train de miner la Serbie et la Grèce...

— Est-il conscient qu'il ne peut se permettre une nouvelle guerre dans cette région ?

Les souvenirs d'une conversation ou il avait entendu le Prince Gorchakov dire amèrement :

« Nous avons sacrifié cent mille valeureux soldats et cent millions de roubles pour rien dans cette aventure sans issue des Dardanelles... » lui revenaient en mémoire et justifiaient sa réplique.

Le Marquis affina ce jugement :

— Alexandre a été assez habile pour mettre ses troupes au repos, le temps qu'un certain nombre de diplomates s'écrient, sans réfléchir, qu'il était le « Tsar de la Paix »!

— Je suppose que tout cela n'était qu'une mascarade.

— Oui. Le Tsar veut la guerre. Il s'y prend seulement d'une manière différente de ses ancêtres...

— C'est-à-dire ?

— De Giers, son Ministre des Affaires Étrangères, est en train de truffer les Balkans d'espions et d'agents. Comme je vous l'ai expliqué, ces hommes ont pour mission de fomenter des troubles au sein des régimes établis.

Victor n'en croyait pas ses oreilles :

— C'est incroyable ! Je n'arrive pas à concevoir qu'un pays aussi puissant que la Russie joue ainsi avec le feu pour quelques accès à la Méditerranée.

— C'est pourtant vrai : les agents russes arment les foules.

— Qui prend au sérieux ces manœuvres ? Qui se tient prêt à contrer la Russie ?

— Pour l'instant personne, j'en ai peur. Si cela se gâte, nous serons obligés d'intervenir.

Malheureusement, j'ai appris de source sûre que les Russes ont déjà ouvert des camps d'entraînement destinés à des garçons et des filles volontaires pour mener une guérilla en Roumélie.

Lord Victor se murait dans un silence confondu. Le Marquis lui donna le coup de grâce :

— Tout ce que je vous dis est ultra—confidentiel. J'ai besoin d'un

rapport complètement impartial sur Zararis, sur ce qui se passe dans ce pays et, bien entendu, sur ses relations avec ses importants voisins. La tâche ne sera pas facile car les fonctionnaires en poste sur place sont vieux et inexpérimentés, et j'ai l'impression qu'à l'approche du danger ils font les autruches.

— Je vous promets d'agir de mon mieux, mais j'espère tout de même ne pas avoir à rester trop longtemps dans ce pays...

Les petits yeux gris du Premier Ministre scintillèrent de malice :

— Je pense que la n'est pas la question. Sa Majesté a certainement de bonnes raisons pour vous envoyer à Zararis alors que j'avais déjà tout arrangé afin que Lord Ludlow escorte la Princesse.

— Pour vous dire la vérité, Sa Majesté est légèrement en froid avec moi en ce moment, et son idée de m'envoyer au loin dans une période particulièrement peu propice à mes intérêts n'y est pas étrangère.

— Je vous connais depuis que vous êtes un petit garçon, Victor, et je pense, comme la Reine, que vous gaspillez votre intelligence depuis la fin de vos études. Je me souviens à quel point votre père était fier de vos résultats extrêmement brillants à Eton et à Oxford. .

— Vous me flattez. Hélas, depuis cette glorieuse époque, à part mon père, personne ne s'intéresse plus à mon esprit.

Le Marquis rit de bon cœur. A l'évidence, les charmes physiques de cet homme magnifique, à la peau légèrement bistrée, aux yeux d'un bleu sombre, aux superbes cheveux d'un châtain intense devaient fasciner les dames sans qu'il lui soit nécessaire d'ouvrir la bouche.

— Je vois de quoi vous voulez parler et je crains , en effet que certaines femmes n'accordent pas l'intérêt qu'il mérite à cet organe qui est pourtant si important chez un être humain digne de ce nom : un cerveau qui fonctionne bien et... sait se rendre utile à la communauté.

Le Marquis laissa quelques minutes de silence à Victor, le temps pour son nouvel espion de comprendre que les plaisirs faciles pouvaient être échangés contre une vie au service de la Couronne. Une vie dangereuse, tellement plus valorisante et excitante. Le vieux diplomate consulta ses notes, puis il se racla la gorge :

— Ce que je vous demande, Lord Victor, c'est de vous comporter auprès des personnes avec qui vous voyagerez de la manière la plus protocolaire qui soit. Vous êtes le représentant de la Reine à un

mariage, une escorte de choix, un faire-valoir de notre pays, et vous accompagnez une jeune princesse à ses noces. C'est tout.

Lord Victor était sidéré. Le mensonge qu'il avait raconté à ses amis pour ne pas perdre la face devenait réalité. Il était en service commandé. En mission secrète! Comme si le Marquis avait lu dans ses pensées, il poursuivit :

— Je vais vous fournir tous les renseignements que je possède sur la situation à Zararis. Je veux que vous les lisiez très attentivement, que vous les scelliez dans votre mémoire et que vous détruisiez ces notes lorsqu'elles vous seront aussi familières que votre arbre généalogique.

— Je plonge dans un vrai roman d'espionnage!

— Ce n'est pas du roman, Victor! Si vous êtes imprudent ne serait—ce qu'une fois, si des soupçons se portent sur vous, sachez que les Russes vous auront déjà repéré et vous prépareront une fin parfaitement tragique mais naturelle.

— Vous m'effrayez! En même temps, j'avoue que cette mission me passionne déjà...

— Vous devez rester sur vos gardes. Je vous le répète encore, vous devez vous méfier et ouvrir l'œil sur tout ce qui peut vous paraître suspect. Maintenant, je vais vous expliquer en quoi consiste votre mission officielle, à moins que Sa Majesté ne vous ait déjà mis au courant.

— Non, elle m'a dit que vous me donneriez tous les détails. Je sais seulement que je dois escorter une jeune personne que je ne connais pas et que cette Princesse doit épouser le Roi Stephan.

— Très bien... Je vais donc vous en dire davantage. La Princesse Sydella est la fille du Prince Alexis de Troilus.

Le Marquis ne vit pas de réaction sur le visage de sa nouvelle recrue :

— Troilus, cher Lord Victor, est une île grecque qui a acquis son indépendance depuis le reflux des Turcs de la mer Égée. Un coup d'état a renversé le Prince Alexis qui a dû s'enfuir en Angleterre avec sa femme.

Lord Victor écoutait attentivement, Le Marquis content de son élève, continua :

— Le Prince était un des hommes les plus charmants et les plus distingués que j'aie pu rencontrer au cours de ma carrière. Bien qu'il n'ait plus d'argent et que son avenir fut des plus étriqués, il tomba fou amoureux de la fille du Duc de Hauchester.

— Qui, d'après ce que j'entends, était anglais...mais pas de sang royal.

— Pas du tout. Le Duc avait un lien de parenté avec Sa Majesté, par sa mère. La Duchesse est donc parente du Duc de Cambridge, l'oncle de la Reine.

Le Marquis reprit calmement sa respiration avant d'ajouter :

— D'ailleurs, Sa Majesté est la marraine de la Princesse Sydella, exactement comme elle est la votre.

— Eh bien, voilà au moins une chose que nous avons en commun, dit Victor avec une pointe de cynisme.

Lord Victor repensait à l'ennui profond de cette croisière mondaine qu'il passerait à surveiller une jeune fille à marier et à babiller avec des vieillards cérémonieux. Habitué à faire tout ce qui lui venait en tête, il était excédé à l'idée de tourner en rond sans échappatoire sur ce cuirassé. La perspective palpitante d'une mission dangereuse à Zararis n'arrivait même pas à le soulager de ce pensum.

Le Marquis continua :

— Il y a maintenant cinq ans, le Prince Alexis a été tué lors d'une chasse... La Princesse Louise a depuis lors vécu retirée dans le domaine de son père. Comme vous le savez, les terres des Hauchester se trouvent dans le Northumberland, et je doute que la Princesse soit jamais allée à Londres.

Lord Victor priait pour ne pas écoper de la corvée de shopping et des visites aux galeries et musées qui enterrerait l'austère vie de jeune fille de la fiancée.

— Sa Majesté a été bien ennuyée lorsque le Roi Stephan a souhaité qu'elle lui choisisse une épouse anglaise. Compte tenu de son sang royal, de ses ancêtres grecs qui la feront accepter facilement dans la région, la Princesse Sydella est l'unique parti possible...

Le ton du Marquis était triste et légèrement réprobateur. Lord Victor le remarqua.

— Quel âge a le Roi Stephan, Milord?

— Pres de soixante ans...

— Et la Princesse?

— Elle vient de fêter ses dix-huit ans.

Lord Victor resta muet un bon moment, puis se lança dans une critique amère :

— Et Sa Majesté juge cette union assortie? Franchement, je trouve cet arrangement répugnant!

Le Marquis revint s'asseoir sur son fauteuil :

— Je suis d'accord avec vous, Victor, mais vous savez comme moi qu'ils ne sont que des pions sur un échiquier.

Le Marquis soupira avant d'ajouter :

— Quoi qu'il en soit, le plus important est de vous en tenir à votre rôle de représentant de la Reine tout en observant ce que trament les Russes. Nous devons absolument veiller à ce qu'ils ôtent leurs grandes pattes de Zararis. Seule cette affaire nous intéresse.

Lord Victor s'inclina à cette réflexion pleine de sens :

— Verrai-je la Princesse avant notre embarquement ?

— Je crois qu'elle fait ses adieux à son grand—père et qu'elle filera ensuite droit du Northumberland au ponton d'embarquement.

— Ou se trouve le fameux H.M.S. Victorious... Je n'ai donc plus qu'à espérer le succès de

« notre » mission.

— Je le souhaite... mais n'oubliez pas que vous serez à Zararis les yeux et les oreilles de Sa Majesté et de moi-même, et qu'au milieu du tourbillon des festivités, vous garderez la tête froide. Et n'oubliez pas d'établir chaque jour le rapport que j'ai l'honneur de vous demander.

— Je ferai de mon mieux, je vous le promets, mais j'espère que vous ne serez pas fâché si je ne trouve rien d'inquiétant à vous raconter.

— Au contraire! Quoi qu'il en soit, je suis ravi de vous voir partir pour

Zararis.

— Moi de même, Marquis, murmura Victor en se forçant à sourire.

— Si vous êtes habile, vous pouvez sauver de nombreuses vies en nous aidant à nous opposer aux volontés du Tsar. Ayez toujours en mémoire qu'il désire obsessionnellement conquérir cette zone.

— J'ai entendu dire que l'homme était des plus déplaisants et que son comportement frisait la démence...

Lord Victor recherchait au fin fond de sa mémoire ce qu'il avait pu lire sur le Tsar Alexandre III. Le Marquis vint à sa rescousse :

— Vous êtes dans le vrai, Victor, on raconte qu'il porte ses vêtements jusqu'à ce que la trame en soit usée et que ses bottes tombent sur ses chevilles.

Le Marquis ajouta d'une voix grave :

— Sa cruauté envers les Juifs n'a pas non plus de précédent. Il en a exterminé des milliers, et l'on estime à deux cent trente-cinq mille le nombre de familles qu'il a forcées à l'exil.

— Il faut arrêter l'avancée de ce tyran!

— Il est hors de question de le laisser mettre à sac un territoire de plus en plus vaste. Il menace maintenant une région déjà très éprouvée. Les Balkans sont déchirés par les guerres religieuses, ethniques, depuis des siècles. Ces peuples ont enfin droit à la paix et nous devons les y aider. Victor, laissez—moi vous souhaiter bonne chance dans votre mission : n'oubliez jamais la tâche qui vous a été confiée et apportez-nous des informations utiles tout en protégeant votre vie.

Le Marquis se leva et raccompagna Victor à la porte :

— Prenez soin de vous, Victor. Consignez tout par écrit et ne parlez pas pendant votre sommeil!

Lord Victor partit d'un rire clair mais le cœur n'y était pas. Le Marquis tapota affectueusement l'épaule du fils d'un de ses plus vieux amis et marcha avec lui vers la porte.

Au moment de le quitter, il lui déclara à voix basse, comme si les murs capitonnés avaient des oreilles :

— Ne prenez pas de risques mais n'oubliez pas que nous devons jouer

habilement avec cette pieuvre gigantesque qui veut gober un à un chaque petit État des Balkans.

Le Marquis n'attendit pas la réplique de Lord Victor et lui ouvrit la porte en énonçant sur un tout autre ton :

— Au revoir, Lord Victor! Saluez votre père de ma part et dites-lui que j'espère avoir la joie de sa visite très prochainement.

Lord Victor ne relâcha son sourire de circonstance qu'une fois parfaitement seul. Dans la rue, il flâna un moment avant de remonter dans le fiacre, complètement sonné par ce qu'il venait d'apprendre. Apparemment, cette affaire d'espionnage, de guérilla, de Russes prêts à tout, le concernait maintenant au premier chef. Était-il possible qu'un simple jeu, une banale punition pour un comportement de Casanova au petit pied se transforme en une mission secrète pour l'Empire? Se pouvait-il que son mensonge à ses amis du White's devienne réalité? Lord Victor balbutia en marchant vers le Museum : « Non, ce n'est pas pensable... »

Lord Victor passa le jour suivant à faire ses adieux à quelques—uns de ses bons amis. Il écrivit des missives de plates excuses pour décommander de nombreuses invitations à des bals et a des soirées, puis il donna des ordres à son valet afin de faire ses malles. Une des invitations qu'il regrettait le plus était la fête donnée par l'adorable Daisy Brooke ou le Prince de Galles se rendrait.

Les soirées que cette femme délicieuse organisait étaient toujours des bijoux étranges et somptueux aussi bien par le thème que par les invités. Les filles jeunes et magnifiques, chastes ou prêtes à tous les caprices de la chair, n'y manquaient pas. Le Prince de Galles aimait à s'entourer de belles femmes. Daisy ne voulait pas paraître jalouse ou mesquine, d'autant que ce n'était plus un secret pour personne que le Prince était follement amoureux d'elle, Pourtant Édouard était un séducteur et un sensuel qui avait déjà beaucoup aimé. Mais les charmes de Daisy étaient devenus à ses yeux insurpassables.

Victor rageait aussi surtout pour les matchs de polo, ce sport où il raflait les deux tiers des trophées... Tout en cachetant de cire bleu nuit frappée de son sceau ses nombreuses missives, il se demandait si le Marquis avait exagéré la situation à Zararis. Sinon, pourquoi l'envoyer lui et pas un diplomate expérimenté? Et pourquoi sa marraine l'expédierait—elle à la mort pour une faute bénigne?

Si le Premier Ministre avait exagéré la situation sur le conseil de Sa

Majesté, c'était là un jeu bien pervers. Dans un cas comme dans l'autre, il était trop tard pour se plaindre ou plaider sa cause. Tout était dit et il ne servait à rien de se battre comme Don Quichotte contre les moulins à vent dressees par Sa Majesté.

Le matin suivant, sitôt son petit déjeuner achevé, Lord Victor partit pour Tilbury. Il avait presque achevé l'organisation de ses malles. Son valet était surpris et inquiet d'avoir vu parmi les vêtements d'apparat des habits passe-partout au milieu desquels Lord Victor avait glissé sa paire de revolvers de duel.

Après les propos alarmistes qu'avait tenus le Premier Ministre au sujet de Zararis, Victor avait eu à cœur de revoir sa famille à Doxbrooke. Il avait fait ses adieux, et son père l'avait serré dans ses bras comme aux temps déjà lointains de ses brillantes études à Oxford.

Lord Victor allait maintenant vers le port en voiture légère et son valet suivait avec son équipage. En cheminant, il fut assailli par la mélancolie de rater le match de polo du Ranelagh et aussi ce premier dîner de la semaine qui réunirait un aréopage de femmes charmeuses sous la baguette magique de la séduisante Lady Newman. Il n'avait même pas eu le temps de s'excuser dignement et serait considéré par cette hôtesse délicieuse comme un rustre et un goujat.

La dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés, les regards appuyés et les petites phrases mutines de cette blonde palpitante disaient clairement:

« Quand aurons-nous le loisir de mieux nous connaître » Et les grandes prunelles vertes avaient le même éclat que celles de Nancy Weldon, il y a quelques jours... Lord Victor se gourmanda :

« Maudite fille! Maudit cavaleur de couloir! Qu'est-ce qui m'a pris de jouer le joli cœur sous le toit royal? Quel imbécile je fais! Et toi, fille perdue, quelle folle es-tu pour entraîner un homme à se damner pour quelques heures entre tes reins insatiables? »

Pour un plaisir facile, il allait perdre sa réputation d'homme du monde, de joueur exceptionnel de polo, délaisser ses conquêtes et prendre le risque de succomber soit à l'ennui, soit à un Russe... Non! Il ne pouvait pas risquer sa vie pour une poignée d'îlots perdus dans les lointains Balkans.

Le H.M.S. Victorious était à quai. Victor avait une furieuse envie de couler ce sinistre bâtiment de guerre à boulets rouges et de faire demi-

tour au grand galop. Perdre un mois ou plus de sa vie pour un caprice de la Reine le rendait blanc de rage.

Après tout, qu'est-ce qu'une discrète aventure sous son auguste toit pouvait bien changer à l'Empire? Pourquoi devait-il payer aussi cher un plaisir partagé? Pourquoi la Reine avait-elle cru cette vieille peste de Marquise? Et enfin: pourquoi devait-il obtempérer comme un gentil toutou devant elle? Elle était sa marraine et avait un cœur de femme, de mère : « Je ne suis pas un soldat, je ne suis pas un espion et je ne suis sûrement pas un marin, alors qu'est-ce que je fais ici, comme un lieutenant aux arrêts? Je suis un homme libre et j'ai le droit d'aller ou bon me semble, quand je le veux... » marmonna encore Lord Victor en serrant les poings.

Mais il fallait qu'il se calme. Ce genre de petite crise était inutile. Pire, ridicule! Tout le monde sait qu'il ne servait à rien de s'opposer à Victoria, si courageux et honnête fut-on.

Elle était toujours la mieux renseignée, la plus fine dans ses jugements et ses condamnations sans appel. Victor soupira et donna les dernières consignes à son valet, son cocher et enfin au palefrenier:

— Prends soin des chevaux, Johnson, et n'oublie pas de leur dégourdir les pattes aussi souvent que possible, je tiens à les retrouver en pleine forme.

— Je n'oublierai pas, Milord, faites bon voyage. Nous espérons tous que ce séjour ne sera pas trop pénible pour vous, Milord !

— Je l'espère aussi...

En avançant sur le ponton, Victor se rendit compte qu'il était légèrement en retard. Les autres passagers étaient à bord et l'équipage s'apprêtait à appareiller comme le confirma le Capitaine. Après avoir salué Lord Victor, il pria un officier subalterne de le conduire vers sa cabine :

— J'espère que nous nous verrons bientôt sur le pont, Milord, mais pour l'heure, je dois lever l'ancre.

Lord Victor sourit :

— Je suis désolé de vous avoir fait attendre.

— Ce n'étaient que quelques minutes. Mais nous devons profiter de ce temps idéal. La mer est notre irréductible maîtresse et c'est toujours

elle qui décide, Milord. Comme nous avons de nombreuses femmes à bord, il est important que le voyage se déroule au mieux, car vous n'ignorez pas les ravages que peut causer le mal de mer...

— Bien entendu.

Victor suivit le lieutenant le long du pont, puis ils grimpèrent un premier escalier, enfilèrent une coursive avant d'accéder à une zone luxueuse dont les murs étaient entièrement lambrissés d'acajou et le sol recouvert d'épais tapis. Lord Victor savait qu'en des occasions exceptionnelles comme celles—ci, le Commandant d'un cuirassé laissait ses quartiers privés à la disposition de ses passagers de marque, Cela expliquait sans doute le ton piquant du Capitaine pour son retard.

— Voudriez—vous voir maintenant votre cabine, Milord ?

— Je pense qu'avant toute chose, je dois me rendre auprès de Son Altesse Royale pour lui présenter mes sincères excuses pour mon léger retard et bien entendu me mettre à son entière disposition...

Le lieutenant sourit de toutes ses dents, satisfait de constater que Lord Victor était aussi dépendant que lui des circonstances :

— De nombreuses personnes sont présentées à la Princesse, mais je vous en prie, entrez...

Le lieutenant ouvrit une porte à deux battants et Victor s'inclina pour passer dans une pièce vaste aménagée en salon. C'était sans doute la cabine-bureau du Capitaine, celle où il faisait le point et tenait le livre de bord. Contrairement à ce qu'avait insinué avec humour le lieutenant, il n'y avait presque personne dans cette cabine. Lorsque Victor fit son apparition, un homme âgé se leva. Lord Victor s'approcha de lui :

— Excellence, je vous prie d'accepter mes plus sincères excuses pour ce retard. Il y avait quelques problèmes sur la route et j'ai du patienter avec mon équipage...

— Bien entendu, Milord, nous vous excusons, assura l'Ambassadeur avec un fort accent grec. Maintenant que Votre Seigneurie est arrivée, laissez-moi vous présenter à notre petit groupe.

L'ambassadeur traversa la cabine et s'arrêta un instant auprès de deux vieilles femmes.

Elles portaient toutes deux le titre de Baronne et parlaient l'une comme l'autre un anglais laborieux. Puis il fut salué avec grandiloquence par le représentant du Premier Ministre de Zararis. L'homme ne maniait que quelques mots d'anglais. Lord Victor avait étudié le grec ancien à Oxford. Il se demanda s'il comprendrait la langue moderne parlée par cet émissaire et sans doute par la majeure partie des invités de cette noce. Il n'y avait personne d'autre dans la cabine. Interdit, Victor attendait la suite des opérations Comme s'il avait lu dans ses pensées, l'Ambassadeur affirma d'une voix solennelle :

— Son Altesse Royale voulait observer le navire en train de quitter le port. Vous souhaitez peut-être attendre son retour ici, à moins que vous ne préféreriez que je vous présente à la Princesse Sydella de Troilus sur le pont?

Lord Victor n'était pas pressé de faire des mondanités avec cette jeune personne, aussi, lorsque l'Ambassadeur lui proposa un verre, accepta-t-il avec empressement. Victor se demandait avec inquiétude s'il parviendrait à s'exprimer à Zararis.

— Votre Excellence, je dois vous dire que, lors de ma rapide entrevue avec le Marquis de Salisbury, nous avons oublié d'évoquer une chose importante... J'ai entendu le représentant du Royaume s'exprimer en grec, est—ce la langue officielle de l'île ?

L'ambassadeur sourit finement.

— Monsieur le Premier Ministre a manifestement oublié de vous parler de l'histoire de notre pays...

— Je suis très curieux de l'entendre, Votre Excellence.

— Il y a deux siècles de cela, des Grecs persécutés par les attaques turques ont trouvé refuge sur Zararis alors inhabitée.

Lord Victor écoutait poliment, mais il n'était pas soulevé d'enthousiasme par cette sinistre histoire d'île déserte et de Grecs pourchassés.

L'ambassadeur continua :

— Au fil des décennies, nous avons adopté les langues de nos voisins, à l'exception du turc, bien entendu... Vous pouvez donc parler grec, même si au début vous serez un peu surpris par certaines intonations

et expressions.

—Voilà une bonne nouvelle. Je sais à quel point il est important d'être compris et je tiens absolument à partager mes impressions dans la langue de mes hôtes.

Lord Victor se félicitait d'avoir eu des facilités pour les langues et un goût passionné pour elles, en particulier pour le français qu'il trouvait très érotique et qu'il adorait utiliser avec les femmes dans les moments les plus intimes. Il savait aussi se faire comprendre, et se faire aimer, en italien et en espagnol. Il ne lui restait plus qu'à raviver son grec avec les quelques rares invités un peu sourds qui voyageaient avec lui,

Il songea, non sans humour noir, qu'après ce que lui avait dit le Premier Ministre de la situation à Zararis, connaître le russe pourrait devenir important.

Victor posa une autre question :

— Comment devons—nous nous comporter sur cet énorme bâtiment au cours de la traversée?

— Nous devons simplement converser, occasionnellement en grec.., Je suis certain, Milord, que si vous avez étudié notre magnifique langue ancienne, vous pourrez échanger avec nous très rapidement en grec moderne.

— Je vais me rafraîchir la mémoire auprès de vous, Excellence, et des personnes qui nous accompagnent. Sachez que j'en suis ravi : j'ai toujours trouvé cette langue magnifique et sa littérature plus extraordinaire encore.

Alors qu'ils bavardaient autour d'un vieux porto, les moteurs du bateau accélérèrent, le bruit enfla et le bateau fila dans le chenal.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Excellence, peut-être pourrions—nous sortir sur le pont. Voir la cote s'éloigner est toujours un spectacle émouvant...

— Certainement, Milord, si cela vous fait plaisir.

Ils quittèrent la cabine. Quelques marins se hâtaient aux quatre coins du navire. Des ordres partaient du pont et ricochaient en écho dans les coursives. Tandis qu'il gravissait les dernières marches qui menaient au pont, Lord Victor entendit une charmante voix féminine.

Elle parlait vite, avec excitation, Puis Lord Victor vit dans le soleil une masse de cheveux blonds auréolés de lumière. Il avait naïvement pensé qu'avec son sang à demi grec, la Princesse était brune. Un moment, il crut qu'il se trompait et que la silhouette qui se dressait devant lui était celle d'une demoiselle de compagnie. Certainement, il y avait d'autres jeunes filles il bord. Mais l'Ambassadeur passa devant Victor pour annoncer :

— Votre Altesse Royale,. Permettez-moi de vous présenter Lord Victor Brooke qui, selon le choix de Sa Gracieuse Majesté la Reine Victoria, représente la Couronne d'Angleterre et vous escorte vers votre nouveau pays.

A ces mots, la tête blonde pivota et deux immenses yeux turquoise se plantèrent dans ceux de Lord Victor.

La Princesse Sydella était sans aucun doute la plus belle jeune fille que Victor eut jamais rencontrée.

Chapitre 3 :

La Princesse et Lord Victor se regardèrent un instant, puis la jeune fille s'écria :

— Oh! Mais vous êtes jeune!

Trop tard! La Princesse Sydella, rouge de honte, porta sa petite main à ses lèvres mais la phrase était déjà dans l'oreille de Victor. Plus habitué qu'elle aux risques de ce genre de bévues, Lord Victor Brooke jeta tout de suite un coup d'œil vers l'Ambassadeur.

Heureusement, ce dernier était occupé auprès du Capitaine qui lui montrait, sur la carte marine, le trajet que prendrait le H.M.S. Victorious.

Soulagé, Victor se retourna vers la Princesse. Elle souriait.

— Je suis désolée, chuchota—t—elle, c'est que je m'attendais à quelqu'un de très différent.

— Je suis pareillement étonné. Votre Altesse ne correspond pas à la personne que je pensais escorter..,

La Princesse s'amusait de cette petite scène. Si elle avait imaginé son mentor britannique sous les traits d'un vieux diplomate rompu aux

courbettes, il avait songé à un type de fille fort différent. Il était surpris par la grâce de cette jeune beauté tout à la fois altière et enfantine, aux immenses yeux d'un bleu affolant éclairant un petit visage triangulaire de chatte siamoise. Elle tourna le visage un instant pour se protéger du soleil et Victor se perdit dans ce profil grec du plus pur dessin. Étrangement, si les cils étaient bruns, épais et très longs — comme les sourcils dessines en ailes d'hirondelle —, la chevelure épaisse et lisse contrastait par sa teinte de blés murs. Lord Victor était fasciné par la magnifique combinaison de l'héritage grec et anglais chez cette jeune Princesse.

Des que la fiancée fut remise de son étonnement, elle se mit à bavarder avec Victor sur un ton d'excitation croissante. Sydella était émerveillée par tout ce qu'elle voyait: la mer, le paquebot, les marins qui s'affairaient, le sillage écumant. Il était difficile devant pareil enthousiasme de mettre en garde la jeune fille sur ce qui l'attendait, et qu'elle ne semblait pas envisager encore : un vieux mari, une vie au sein d'une petite cour fastidieuse et, sans doute, les risques prochains d'une révolte, d'une révolution, d'une guerre suivie, dans le meilleur des cas d'un nouvel exil...

La Princesse se rapprochait de Lord Victor et confiait de sa voix douce, un peu voilée :

— J'ai toujours voulu faire une croisière, mais je n'avais jamais imaginé que je la ferais à bord d'un...cuirasse!

Sydella pouffa dans son mouchoir de dentelle et chuchota entre deux éclats de rire; « Ni que je deviendrais un personnage aussi important! »

Ils restèrent ainsi sur le pont du bâtiment à deviser gentiment jusqu'à ce que l'Ambassadeur leur suggère de prendre un café à l'intérieur. Ils se regardèrent, déjà complices. Fatigués par le bruit et le vent marin, ils avaient effectivement envie de rentrer et de prendre un peu de repos en buvant une tasse de moka. Dès qu'ils arrivèrent au carre du Capitaine, les deux dames se levèrent avec empressement et firent une révérence à la Princesse.

Sydella leur parla avec une grande gentillesse :

— Vous auriez du nous suivre. Le spectacle du bateau quittant le port par ce temps si clair était vraiment magnifique !

Les vieilles Baronnes frissonnèrent et Lord Victor leur demanda :

— Avez-vous fait bon voyage jusqu'en Angleterre ?

— Pas très agréable, non. Lorsque nous avons passé le Golfe de Gascogne, la mer était atroce et nous avons dû rester claque murées dans nos cabines, aux prises avec un terrible mal de mer, lui répondit une des dames.

— J'espère que pour votre voyage de retour la mer sera plus calme, répondit Victor poliment.

Il but son arabica sans plus penser à rien, refusant les petites douceurs grecques ruisselantes de miel qu'un garçon en veste rouge passait à chaque invité. Tout à coup, n'y tenant plus, la Princesse dit d'une voix pleine d'impatience :

— Et maintenant, pouvons—nous retourner sur le pont? Je ne voudrais manquer pour rien au monde le moment où nous allons quitter le chenal pour nous engager en haute mer.

Les deux Baronnes se regardèrent, consternées.

Lord Victor en profita :

— Si Votre Altesse le permet, je vais l'accompagner. Je pense que ces dames ont quelque difficulté à marcher et que le vent du large ne leur sera pas plus profitable que les rudes escaliers qui mènent au pont.

— Évidemment, vous pouvez rester ici, suggéra la Princesse aux Baronnes, trop heureuses de ne pas devoir affronter le vent du large.

Lord Victor avait du mal à s'empêcher d'éclater de rire, tant les charmantes vieilles dames avaient l'air soulagées.

La Princesse et son jeune mentor se dirigèrent vers la porte de la cabine. L'ambassadeur arrêta Lord Victor :

— Je suis désolé de ne pas vous accompagner sur le pont mais je dois rédiger des lettres très importantes.

— Bien sur, je comprends, répondit Victor.

Lorsqu'il rejoignit la Princesse dans le carré des officiers, elle lui dit :

— Maintenant que nous voilà libérés des chiens de faïence, nous allons pouvoir faire ce que bon nous semble!

— C'est donc ainsi que vous les appelez?

Sydella sourit et Victor remarqua que deux adorables fossettes se creusaient au milieu de ses joues de pêche. Loin de lui donner un air enfantin, ces petites virgules de chaque côté de sa bouche rendaient son visage encore plus attrayant et fantastique.

— Ma mère m'a confié que c'est ainsi que mon père nommait les dames de compagnie de la Reine Victoria. Lorsque nous sommes allés à Buckingham, elles m'ont abreuvée de conseils, de recommandations et ne m'ont pas lâchée d'un pas, comme si j'étais un jeune chiot à dresser.

Victor rit avec sa protégée :

— Voila des propos fort subversifs que vous ne pourriez répandre à Windsor!

— Je ne suis pas assez sotte pour raconter cela à la Reine! Vous savez bien que tout ce qui m'arrive vient de l'attention que Sa Majesté a soudain portée sur moi car il n'y avait aucune autre Princesse disponible et capable de parler le grec.

Le ton protocolaire que prenait la Princesse

Sydella fit rire de plus belle Lord Victor. En fait, chacune des phrases qu'elle prononçait l'amusait. Son Altesse insista pour refaire le tour du pont. Elle était excitée comme un enfant découvrant son premier jouet. Victor la regardait, touché par sa fraîcheur, son enthousiasme communicatif. Tout la ravissait, après les charmes trop paisibles d'une adolescence provinciale. La Princesse lui posait sans cesse des questions sur le bateau, la route, l'océan et ses délicieux dangers. A la fin, accablé par sa propre ignorance, Victor la supplia de s'adresser directement au Capitaine :

— Votre Altesse, je pense que vous aurez la un homme de premier choix pour vous révéler les secrets qui vous fascinent. Quant à moi, je crains d'être meilleur au polo qu'en ingénieur de la Marine ou qu'en sirène!

Elle rit, et sa bouche charnue, orientale, révéla une nouvelle fois ses petites dents de porcelaine anglaise. Abaisant ses longs cils dans le soleil, elle lui dit tout bas ;

— Il m'est tellement agréable de voyager avec vous, Milord... J'étais persuadée que Sa Majesté allait m'envoyer un vieil homme habitué à escorter des princesses et connaissant le protocole sur le bout de ses

doigts gantés...

Cette description correspondait parfaitement à Lord Ludlow, évincé de cette mission par la Reine afin de bannir quelque temps son Casanova de filleul des jupons de ses dames.

Lord Victor laissa la Princesse aux bons soins du Capitaine, ravi de trouver une élève aussi passionnée, et redescendit au carré. Ce voyage était vraiment très différent de ce qu'il avait imaginé. Le premier repas réunit cette maigre troupe. La Princesse bavardait avec chaque convive. Tout en goûtant le sauternes qui accompagnait un excellent foie gras en gelée, Victor écoutait le babil de sa jeune protégée. Il la trouva parfaitement bien éduquée et très habile. Lord Victor lui demanda où elle avait appris à converser avec autant d'aisance. Elle lui répondit d'un ton docte qui le fit sourire :

— Les précepteurs et les gouvernantes ne m'ont jamais fait défaut. J'ai retenu les leçons d'une douzaine de pédagogues mais la matière qui m'a le plus intéressée, voyez-vous, est tout de même : l'équitation!

Sydella garda son calme. Cependant Victor avait furieusement envie de rire et se retenait difficilement en avalant une nouvelle bouchée d'un excellent gigot à la crème de menthe. La Princesse continuait de faire part de sa passion des chevaux à la petite cour:

— Mes oncles disaient que mon grand—père avait les meilleurs chevaux du Comte.

Lorsqu'ils venaient au manoir, ils me poussaient à concourir avec eux, et je chevauchais toujours plus vite, je sautais toujours plus haut!

Lord Victor rêvait à son tour, en mastiquant un morceau d'exquis provolone italien accompagné d'un fond de verre de chianti, à une course effrénée avec la Princesse. Comme il serait bon de faire la course avec elle, dans une lande blonde au coucher du soleil.

Victor se força à sortir de sa rêverie et à se taire. Se lancer dans une conversation aussi

« cavalière » avec la fiancée d'un Roi, serait sans aucun doute perçu comme une impudence.

Si la Princesse avait été agréablement étonnée de se découvrir un chaperon aussi jeune, les dames de compagnie trouvaient cette relation trop complice. Lorsque la Princesse s'adressait à lui avec une charmante spontanéité, les Baronnes grinçaient des dents. Victor lisait

l'inquiétude dans leurs vieilles prunelles un peu délavées : « Et si cet homme séduisant allait donner des idées romanesques à notre si jolie Princesse, avant sa nuit de noces et ses légitimes maternités? »

Lorsque le déjeuner toucha à sa fin, une des Baronnes se lança :

— Je propose à Votre Altesse de prendre un peu de repos après le repas, je crains sinon que Votre Altesse ne soit terriblement fatiguée à la fin de cette première journée en mer.

— Faire la sieste? Mais je n'ai aucune envie de me reposer, Madame!

La seconde Baronne vint au secours de la première d'un ton plus sec :

— Je pense également qu'il serait sage que vous vous reposiez un peu.

— Franchement, c'est plutôt d'exercice dont j'ai besoin, et j'espère que Lord Victor me fera la grâce de m'accompagner dans une petite course sur le pont afin que je me fatigue un peu.

Sinon, je crains au contraire de garder les yeux grands ouverts toute la nuit...

Lord Victor s'amusa intérieurement des mines horrifiées des vieilles Baronnes. La Princesse prenait un malin plaisir à les agacer. Cela n'était pas très prudent ni gentil de sa part, mais Lord Victor comprenait parfaitement qu'à dix—huit ans une jeune fille pleine de santé n'ait pas envie de faire la sieste.

Victor proposa une activité épuisante qui garantirait leur amusement et la fatigue de la Princesse :

— Votre Altesse Royale n'a sans doute jamais joué au tennis sur un pont de navire? C'est là un nouveau jeu que je peux vous enseigner et qui conviendra parfaitement à votre besoin d'exercice.

Les deux Baronnes soupirèrent de soulagement. Voilà qui était mieux que de faire la course comme une fille des rues et de se mettre en nage! Le tennis est au moins un sport distingué, hérité du fameux jeu de paume des Rois.

Cette fois, ce fut à l'Ambassadeur de froncer les sourcils :

— Quelqu'un doit rester auprès de Son Altesse pendant la partie.

Les deux vieilles dames de compagnie se décomposèrent à l'idée de se passer de sieste.

Lord Victor vint à leur rescousse :

— Ne vous inquiétez pas pour cela, je peux parfaitement veiller sur la Princesse tout en lui montrant les rudiments de ce jeu. Nous sommes tous tacitement convenus depuis le début de cette traversée qu'une seule personne à la fois suffit pour veiller sur Son Altesse.

La Princesse s'énervait :

— Je vous prie de vous souvenir que je n'avais aucune vocation à me marier de cette façon.

Chez mon grand—père, j'avais la permission de chevaucher librement dans le domaine.

Aussi, vous comprendrez que je trouve cette traversée, ou je dois me plier à des règles que ne respecte plus même une enfant de douze ans, d'un grand ennui.

Les deux Baronnes poussèrent un « Oh! » effrayé en posant leurs vieilles mains gantées de dentelle noire sur leur bouche édentée.

L'ambassadeur calma le jeu :

— Certainement, Votre Altesse peut s'occuper librement, puisqu'une fois à Zararis, Votre Altesse sait bien qu'une dame de compagnie sera toujours auprès d'elle...

Il y eut un silence gêné. La Princesse conclut :

— Mon père disait toujours: « Ne pense pas à sauter la barrière avant qu'elle ne t'apparaisse. » Aussi, selon les excellentes suggestions de Votre Excellence, je vais me divertir à ma guise aujourd'hui et ne pas m'en faire pour demain...

Lord Victor était ébloui par la force de caractère de la Princesse alliée à de pétillantes aptitudes diplomatiques. Il n'avait jamais rencontré une jeune fille aussi intelligente.

En se levant de table, l'Ambassadeur précisa :

— Votre Altesse Royale ne doit pas oublier de travailler la langue parlée à Zararis.

— Je n'oublie pas, Excellence, et je pense qu'il me sera facile de m'exprimer puisque je connais le grec.

Lord Victor mit un point d'honneur à planifier cette tâche, autant pour maintenir un peu plus longtemps la Princesse hors des griffes de ses chaperons que pour s'affirmer dans cette nouvelle langue diplomatique. Il se tourna vers Sydella :

— Princesse, pouvons-nous parler grec pendant les repas?

— C'est une excellente idée! Je vais vous apprendre le grec.

— J'ai quelques souvenirs de grec ancien, mais je n'ai pas conversé dans cette langue depuis Oxford, lors des cours de déclamation, et je dois être complètement rouillé !

— Cela va vite vous revenir! Heureusement pour moi, j'ai la chance d'aller vers un pays où la langue a pour origine le grec que je tiens de mon père. Sa Majesté aurait pu m'envoyer dans une contrée où l'on parlait le chinois ou n'importe quel autre pays dont je n'aurais su prononcer un traître mot correctement à mon arrivée!

— Oui, en un sens, vous avez de la chance. Je crois d'ailleurs qu'une bonne étoile vous guide et qu'elle pourrait également m'éclairer afin que la langue grecque me revienne tout à fait...

Alors qu'il prononçait ces paroles un peu trop suaves pour la circonstance, Lord Victor se disait que le grec était la langue douce et dure à la fois, intelligente et poétique qui convenait à merveille à cette jeune Princesse. Il voyait maintenant Sydella à contre—jour et admirait ses cheveux presque argentés dans la lumière qui filtrait des volets de bois. Les cils noirs de la Princesse s'abaissaient en un langoureux regard oriental. Oui, elle était belle, plus que belle, sublime, adorable comme une enfant et troublante comme une femme.

La Princesse se glissa vers la porte :

— Maintenant que nous avons bien défini notre programme, nous pouvons monter sur le pont!

La Princesse s'était exprimée en grec mais Lord Victor avait compris suffisamment de mots pour la suivre.

Une fois hors de portée de la horde des chaperons, Sydella chuchota :

— Dieu du ciel, nous voilà enfin sortis de ce déjeuner piège! J'ai cru jusqu'au dernier moment qu'un des chiens de faïence allait se métamorphoser en bouledogue et nous imposer sa présence!

Il était dans les attributions de Lord Victor de reprendre la Princesse pour ses écarts de langage. Au moins, il n'aurait pas du répondre et encore moins rire. Mais qu'y pouvait-il?

Elle l'émouvait et l'amusait tout à la fois!

Lord Victor s'émerveillait des progrès de son élève en tennis. Ils passèrent aussi de longs moments à se promener sur le pont. Elle lui parlait lentement en grec et cette belle langue lui revenait doucement en mémoire.

Il avait toujours aimé le grec. En reprendre l'étude était un bonheur qu'il n'avait pas goûté depuis Oxford. Comme Sydella, il était doué pour les langues qu'il apprenait facilement, qu'elles soient mortes ou vivantes, simples ou dotées de déclinaisons compliquées. Victor était maintenant rassuré: lorsqu'ils arriveraient à Zararis, il serait capable de bavarder sans être ridicule. Il comprendrait surtout parfaitement ce qui serait dit, chose essentielle pour obtenir les renseignements qu'exigeait le Marquis de Salisbury.

A la fin de l'après-midi, Lord Victor eut une idée lumineuse. La Princesse était assise contre le vent sur un banc d'acajou. Elle contemplait la fine et déjà brumeuse silhouette de la cote anglaise qui allait disparaître tout à fait dans quelques minutes.

— Je suppose que Votre Altesse n'ignore pas que les Russes sont à l'origine de nombreux troubles dans les Balkans...

Lord Victor s'attendait à ce que la jeune fille s'étonne, mais elle lui répondit tranquillement :

— Mon grand—père m'a informée de leur manière de fomenter des révoltes dans de nombreux petits États, afin d'en devenir ensuite les sauveurs providentiels. Il m'a encouragée, en tant que future Reine de Zararis, à faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour contrecarrer de pareilles visées.

— Je pensais justement qu'il vous serait sans doute très utile de vous initier au russe.

La Princesse se tourna vers Lord Victor, les yeux déjà brillants de curiosité :

— Vraiment? C'est incroyable! Imaginez-vous que j'ai eu la même idée et, qu'avant de partir, je suis allée fureter dans la bibliothèque de mon grand-père. J'y ai trouvé quelques livres en russe dont un manuel

d'apprentissage de la langue et j'ai tout emmené avec moi.

— Votre initiative vous honore et ces livres vont nous être d'une grande utilité. Quant à moi, je vais me renseigner auprès du Capitaine afin de savoir si quelqu'un a bord connaît cette langue et peut nous donner des leçons.

La Princesse répondit impulsivement :

— Allons—y! Il est évident que je dois apprendre le russe, afin que je comprenne au moins les choses terribles qui risquent de se tramer dans mon dos.

Sydella n'attendit pas la réponse de Victor et se rendit à grandes enjambées vers le carré du Capitaine. Lord Victor n'avait plus qu'à la suivre, abasourdi par tant de curiosité, d'intelligence et de sang—froid chez une jeune fille d'à peine dix—huit ans. La Princesse expliquait déjà au Capitaine ce qu'elle attendait de lui lorsqu'il arriva à sa suite.

Le marin répondit :

— Cette idée me semble des plus raisonnables, Votre Altesse, car je ne peux que vous confirmer que les Russes sont partout dans cette partie de la Méditerranée. En mer, ou lors des escales, nous tombons sur eux. C'est pour cela que j'ai pris la décision d'emmener quelqu'un qui fasse office d'interprète en cas de besoin.

— Cet homme est à bord?

— Oui, Votre Altesse, mais je crains qu'il ne parle pas tout à fait le russe que vous entendriez à la cour du Tsar...

Lord Victor ne savait que penser. Il était connu que dans le Palais d'Hiver de Saint Saint-Pétersbourg, le Tsar, sa famille, la Cour, ainsi que les diplomates, étaient tenus de s'exprimer dans la langue de Molière. Pour trouver un professeur de russe, il fallait maintenant s'adresser à quelques serviteurs, cuisinières ou cochers originaires de ce pays.

Cette condition n'arrêta pas la Princesse qui programma tout de suite leurs leçons :

— Je désire passer une heure ou deux chaque jour à apprendre le russe avec cet homme.

— Il sera très honoré de vous l'enseigner, Votre Altesse, mais je doute que Son Excellence approuve votre décision.

Lord Victor vint à la rescousse :

— J'ai donné mon approbation à ce projet, Capitaine, et je suis certain que Sa Majesté la Reine Victoria, que je représente sur ce bateau, jugerait l'idée excellente. Son Altesse Royale, la Princesse Sydella, doit maîtriser toutes les langues qu'elle pourrait entendre à Zararis, pays qu'elle est appelée à gouverner.

Lord Victor parlait d'un ton solennel, si bien que le Capitaine ne pouvait que donner son aval.

— Bien, bien... Je suis d'accord avec vous, Milord, je vais vous envoyer Alexandre, comme il se fait appeler. L'homme a sans doute choisi le prénom du Tsar afin de se rendre plus important.

Alors qu'ils quittaient le pont pour se rendre dans le carré d'honneur, ils trouvèrent Alexandre. L'homme avait les cheveux humides et portait une chemise immaculée. Le Capitaine avait du donner des ordres afin que le marin ait belle allure devant ses élèves.

Quelques questions suffirent à Lord Victor pour apprendre qu'Alexandre n'était qu'à moitié russe. L'homme leur expliqua que son père, un marin anglais, l'avait conçu lors d'une escale à Odessa. Un peu plus tard, devenu orphelin, il avait été élevé par des missionnaires. A vingt ans, il avait rejoint l'Angleterre sous leur protection et il s'était engagé dans la flotte royale.

Alexandre était intelligent et s'arrangeait pour que sa connaissance du russe serve à améliorer son ordinaire.

Lord Victor arrangea cette affaire avec l'intendance afin qu'une cabine soit mise à leur disposition chaque matin pour deux heures de cours.

Sydella exultait :

— C'est très habile de votre part, Lord Victor; ainsi nous serons à l'abri des chiens de faïence quelques heures de plus! Ils vont sans doute désapprouver que nous apprenions une langue qu'ils ne comprennent pas!

— Et je pense qu'il serait malhabile de votre part de faire de vos dames de compagnie des ennemies...

— Je vais agir de mon mieux, mais je suis un peu agacée par ces femmes qui se sont autorisées ce matin à me tenir un long sermon au sujet de ma familiarité avec vous, Milord.

Lord Victor éclata de rire :

— Trop tard! J'imagine qu'elles seront mécontentes, et nous n'y pouvons plus rien.

— Elles seraient vraiment plus tranquilles si vous aviez une longue barbe blanche et si vous marchiez avec deux cannes !

— Pauvres Baronnes ! Elles doivent être vraiment très ennuyées, car cela ne m'arrivera pas de sitôt, en tout cas pas avant la fin de cette traversée!

— Un vieillard ne pourrait pas m'apprendre à jouer au tennis, ni descendre avec moi dans la salle des machines. Je suis tellement heureuse que vous soyez jeune !

— Qui vous a dit que vous alliez descendre en salle des machines?

— Le Capitaine, Milord! Si vous ne voulez pas venir, restez sur le pont, mais je crois que vous raterez quelque chose de très excitant!

Lord Victor s'inclina de manière ridicule devant la Princesse :

— Si Votre Altesse pense que cette visite est nécessaire à mon instruction, je me dois d'accompagner Votre Altesse...

La Princesse rit à son tour et sa gorge roucoulait comme celle d'une colombe.

— Ce que j'adorerais, voyez-vous, c'est que nous puissions faire escale dans chaque pays, chaque ville, chaque île qui apparaîtra sur notre route. Ainsi, nous pourrions visiter Tanger, Tunis, Malte, la Crète... Ne serait-ce pas merveilleux, Lord Victor?

— Oui, Princesse, ce serait merveilleux. Mais vous devez chasser ce désir de votre esprit.

La Reine souhaite que vous arriviez aussi rapidement que possible à Zararis. Je crois que nous ne ferons aucune escale.

Alors qu'il prononçait ce triste verdict pour la fougueuse Princesse, Lord Victor se surprit à rêver à de fascinantes découvertes au long de ces cotes méditerranéennes. Il était clair qu'en une journée, cette jeune

filles avait détourné l'homme blasé qu'il était de ses habitudes mondaines. Au gré des enthousiasmes et des mines changeantes de cette superbe jeune femme, il retrouvait la fraîcheur de son enfance, des désirs jamais révélés, des curiosités enfouies sous le masque des apparences de la petite cour qu'il fréquentait. Il n'était plus oppressé et goûtait tranquillement le plaisir de rester aux côtés d'elle, de la servir.

Sydella le décontenançait, le charmait. Elle était si différente de ces femmes qu'il avait approchées à Londres et avait si facilement séduites pour son plaisir. Ce qui le fascinait le plus chez elle était cette intelligence curieuse, si rare chez une fille bien éduquée de cet âge.

Lord Victor se laissait faire pour la première fois de sa vie et suivait les caprices de cette jeune beauté inconsciente des ravages qu'elle pourrait produire sur les cœurs.

Une beauté encore sauvage, vierge, inconnue des hommes et d'elle-même.

Elle n'avait rien de calculé, de posé. Rien de ces artifices, de ces grâces, de ces petites mines que prennent les femmes qui ont étudié des heures et des nuits, dans les dîners et dans les bals, l'art de séduire et d'arriver à leurs fins, pour que l'homme avoue, le plus souvent comme un acteur, qu'il mourrait plutôt que de vivre loin de leur chair parfumée et poudrée...

La Princesse préférait interroger les mécaniciens et les mousses couverts de graisse, dans la chaleur d'étuve de la salle des machines, plutôt que de parler avec les diplomates reçus à Windsor. Elle ne semblait pas attirée par les jeunes galants aux cheveux lustrés qui font chavirer les débutantes dans les valses rapides et offrent un lys tigré et une coupe de champagne pour achever de les séduire dans la tromperie de l'ivresse.

Lord Victor la regardait poser des questions à chaque poste de travail et se disait : « Avec sa finesse de caractère et son écoute du peuple, elle peut devenir une Reine exceptionnelle, Mais le Roi Stephan est—il aussi sage, digne et intelligent qu'elle? »

Le jour suivant, ils prirent leur première leçon de russe auprès d'Alexandre et parlèrent grec au petit déjeuner et au déjeuner. Après une seule journée d'initiation, la Princesse battit Lord Victor sur le court de tennis improvisé sur le pont. Elle criait et chantait comme une enfant folle de joie : « J'ai gagné! J'ai gagné! Je vous ai battu,

Lord Victor! »

Victor lui répondit en courbant l'échine, les genoux tremblants :

— Je crois, Princesse, que j'ai soudain pris un coup de vieux...

Elle le regarda, moqueuse :

— Je pense surtout que vous êtes un excellent professeur, Nous allons maintenant pouvoir nous combattre à armes égales, Monsieur!

— Et quelle sera la récompense du vainqueur, Madame?

Le silence se fit. Victor songea que, dans son monde, il aurait été évident que la femme laisse entendre qu'elle offrirait un petit quelque chose d'elle—même qui la conduirait, de défaite en défaite, jusqu'à un lit de dentelle ou son gagnant prendrait possession d'un trophée embaumant trop fort le parfum français.

Mais la Princesse sourit finement :

— Je pense à quelque chose qui vous serait vraiment utile...

— Oui... Et quoi par exemple?

— Nous avons reçu des cadeaux de Noël ou d'anniversaire qui nous ont tellement déplu que maman les entasse pour les donner lors des kermesses ou les offrir à des parents éloignés que nous n'apprécions pas particulièrement.

Lord Victor se mit à rire :

— C'est ce qui va m'arriver, c'est bien ça?

— Je ne sais pas... Évidemment, ce sera peut-être à vous de m'offrir un présent?

— Dans ce cas, vous me direz ce qui vous ferait plaisir.

Ils étaient assis dans la lumière aveuglante, et la Princesse fixait l'horizon, parfaitement immobile. Pour la seconde fois, Lord Victor se perdit dans la contemplation du profil de Vénus de la Princesse. Ce trace exquis lui rappelait une statue grecque de Phidias qu'il avait admirée à Rome. Ses cheveux défaits pendant le jeu ondulaient sur ses joues. Lord Victor s'imaginait en train de les toucher... Il les sentit entre ses doigts, doux et glissants comme de la soie. Il se ressaisit en se gourmandant : « Ce n'est pas la des façons de penser à une Princesse

qui va se marier dans quelques jours, mon vieux! »

Il se tourna un peu plus vers le profil de médaille de Sydella :

— Vous n'avez pas répondu à ma question, Princesse : qu'est-ce qui vous ferait réellement plaisir?

La Princesse lui répliqua d'une voix douce, une voix de petite fille triste :

— J'ai pensé... il y a de cela deux ou trois ans...qu'un jour... je me marierai... Je pensais à papa et maman... Je voulais, comme eux... tomber réellement, une fois dans ma vie, vraiment... amoureuse.

— J'imagine que chaque jeune fille rêve que le Prince Charmant arrive dans sa vie et l'emmène vers un océan de bonheur : « Ils se marièrent, eurent beaucoup d'enfants... », mais on ne raconte jamais la suite.

— Comment vous dire...? J'étais tellement certaine de le rencontrer. Je le sentais. Il arrivait vers moi... mais aujourd'hui, je vogue vers... un homme... un Roi que je vais épouser et...

que je n'ai jamais vu.

La voix de la Princesse mourut à cette dernière syllabe.

Brusquement, sur un ton énergique, elle se reprit :

— Et que dois—je faire si je déteste cet homme? Supposons que je ne supporte pas qu'il me... touche?

Lord Victor se sentait oppressé. En raison de la jeunesse et de la beauté de la Princesse, il s'était déjà posé cette question et l'avait vite sortie de sa tête tant elle le gênait. Mais la Princesse n'était pas femme à laisser de côté les aspects pénibles de son mariage arrangé.

Elle regardait Lord Victor droit dans les yeux. Il lui répondit :

— Vous ne devez penser qu'à donner l'exemple. Votre force de caractère, votre intelligence aideront ce pays qui a besoin de vous pour résister aux menaces russes. Pour le reste, comme pour tant de mariages arrangés, il faut vous résigner en sachant que vous allez servir un peuple, une cause, et qu'il n'existe pas de plus grande œuvre sur cette terre. Les flammes de la passion amoureuse peuvent s'éteindre à l'on construit alors sa vie sur des cendres amères; les grandes causes, elles, sont immortelles.

— Bien sur. J'ai déjà réfléchi à tout cela. Je me suis martelé vos phrases, presque les mêmes, oui, mais il n'empêche que maintenant, j'ai peur, oui, Lord Victor, l'avenir m'effraie...

— Bien sur qu'il vous effraie! Qui ne serait pas effrayé à l'idée de tout quitter pour l'inconnu? Mais vous devez avoir toujours présent à l'esprit l'avenir de milliers de personnes qui souffrent, encerclées par les menaces d'un ennemi de plus en plus pressant. Le seul être capable de comprendre et de déjouer les ruses des oppresseurs qui tournent comme des buses au-dessus de Zararis, c'est vous, Princesse, vous! Parce que vous êtes anglaise et que Victoria vous envoie...

— Je sais cela... Comme mon grand—père me l'a expliqué, je suis un pion sur cet échiquier, mais un pion important, Néanmoins, je me sens contrainte ; je me sens tellement différente des autres filles de mon age !

— Vous l'êtes. Vous êtes une personne rare et vous allez avancer sur une voie réservée à une élite. Songez à la Reine Victoria et à son destin, si exceptionnel.

— J'essaie de me rallier à des idéaux, à des exemples glorieux, je me force à penser à tout ce qui m'attend, mais... dans le même temps, je ne peux pas m'empêcher de croire que j'étais destinée a une grande histoire d'amour... Je le voulais, je le sentais...

La voix de la Princesse Sydella mourait dans un imperceptible chuchotement.

Lord Victor, désespéré, n'arrivait plus à trouver un seul mot rassurant face à cette légitime demande : aimer!

Chapitre 4 :

L'océan était de nouveau calme et le soleil brillait. Le tumulte des flots avait cessé à mesure que le paquebot s'était éloigné des cotes dangereuses du Golfe de Gascogne. La Princesse était restée tout le temps sur le pont malgré les bourrasques. Lord Victor avait du trouver un endroit protégé pour que Son Altesse Royale observe la mer en colère, sans revenir trempée auprès des « chiens de faïence »,

Sydella étendit ses jambes au soleil.

— Pensez—vous que ma cour serait vraiment très choquée si j'ôtai mes bas?

— Retirer vos bas! Pourquoi voulez-vous faire une chose pareille?

— J'aime sentir le soleil sur ma peau et puis j'ai tellement chaud!

— Je crois que vos dames de compagnie ne souffriront pas qu'une aristocrate fasse brunir ses jambes comme une paysanne, encore moins une Princesse!

Malgré ce sermon, les yeux de Lord Victor brillaient de malice. Décidément, la demoiselle n'en finissait pas de le surprendre.

Elle continuait à pester contre ses cerbères :

— Il en est ainsi de tout ce que je veux entreprendre. Dés que vous n'êtes plus à mes côtés, j'entends: « Une femme ne peut faire ceci... Une Princesse ne doit pas faire cela... Il est inconvenant qu'une future Reine pense ça... » Tout ce que je dis ou fais est contraire à ce que l'on attend de moi.

— En tant que future Reine, vous devez choquer le moins de personnes possible...

La Princesse se tut un moment. Elle semblait très absorbée par une pensée. Tout à trac, elle interrogea Lord Victor:

— Vous aimez regarder des gens qui portent peu de vêtements sur eux?

La question de la Princesse le désarçonna complètement :

— Que voulez-vous dire exactement?

La Princesse Sydella ne répondit pas immédiatement. Elle prenait le temps de trouver ses mots, puis elle lui déclara sur le ton de la confidence :

— Voyez—vous, je suis très curieuse... Je sais que je ne devrais pas parler de cela avec vous, que c'est très inconvenant mais... puisque tout ce que je dis est contraire à l'étiquette, je peux me permettre cette fois encore de...

— Je tremble... De quoi voulez-vous donc m'entretenir?

— Ce matin, mes dames de compagnie croyaient que j'étais encore dans ma cabine et...

elles parlaient de vous... d'une Française qui vous avait accueilli

simplement vêtue d'un collier de perles...

La Princesse avait prononcé ces derniers mots en chuchotant.

Lord Victor riait intérieurement, d'autant qu'il se rappelait parfaitement bien la scène sans néanmoins comprendre comment cette aventure avait pu s'insinuer jusqu'aux vieilles oreilles des « chiens de faïence ». Le seul endroit où son aventure avait été racontée était son Club de St. James's. L'histoire remontait à deux mois, au dernier « voyage » que Lord Victor avait pu citer à la Reine. Ils étaient partis à six, six célibataires unis par le même goût des femmes et de la bonne chère. Ils rejoignaient un de leurs amis qui fêtait son quarantième anniversaire. Ce joyeux fêtard avait choisi Paris pour échapper à l'emprise d'une triste et pompeuse cérémonie familiale, prétextant quelques affaires importantes à régler. Il en avait profité pour inviter ses meilleurs amis à partager trois jours de débauche. Le lieu des agapes était l'hôtel particulier d'une des plus célèbres cocottes du moment.

A deux pas des Champs-Élysées, l'endroit était grandiose, clinquant et délicieusement vulgaire, La plupart des filles conviées à cette soirée étaient vêtues de magnifiques toilettes à la dernière mode. Ce n'étaient que tailles finement étranglées dont deux mains d'homme faisaient le tour sans peine, de faux culs extravagants, des décolletés voluptueux découvrant la naissance des tétons, des coiffures incrustées d'étoiles de mer en diamants. Le dîner les avait effarés par son luxe de raffinement : foie gras sur son lit de truffes à la crème de homard, caviar russe servi avec une grosse cuillère en or, petits homards bretons à la nage, gigine de chevreuil Grand Veneur, timbale de fruits exotiques et ses meringues à l'anis... Les vins alignaient les plus grands crus. Lord Victor ne fut pas étonné de découvrir, à chaque place occupée par une femme, un petit napperon de dentelle blanche artistiquement plié. Il savait déjà qu'il contenait un blanc-seing de l'ordre de mille francs pour services à rendre aux invités masculins.

Son ami Michael lui avait recommandé d'observer comment les napperons disparaîtraient une fois découverts. C'était effectivement très amusant, l'une faisait comme si elle avait retrouvé son mouchoir, et le glissait négligemment dans son sac, l'autre s'en emparait avec un clin d'œil circulaire, comme une voleuse, telle cocotte attendait la fin du repas et un moment d'inattention pour l'escamoter dans son corsage. Ce genre de pratique aurait scandalisé la Reine.

Le clou de la soirée avait été le french cancan improvisé par sept femmes de l'assistance.

Elles avaient révélé des jambes parfaites, gâchées de bas résille noirs, terminées par de délicieuses bottines de chevreau vernis. Cette danse typiquement parisienne, interdite dans la plupart des lieux publics pour incitation à la débauche, reçut ce soir—la un tonnerre d'applaudissements. Les filles passaient de bras en bras et de bouche en bouche pour de chaleureux remerciements. Les hommes faisaient couler le champagne dans les gorges déployées des femmes assises sur leurs genoux... La suite avait été des plus chaudes.

Lord Victor n'avait émergé que le lendemain, peu après le déjeuner. Il lui restait juste assez de cervelle valide pour se rappeler un rendez-vous, l'après—midi même, avec une de ses magnifiques voisines de table, Faisant sa toilette à la va-vite, il enfila une tenue décontractée et demanda au fiacre de le conduire à Boulogne. Là, parmi les arbres du Bois se trouvait sans doute l'hôtel particulier de la dame qui lui avait gentiment glissé sa carte dans la poche tout en lui mordant la bouche. Il se demandait, tandis qu'il roulait sous les marronniers qui laissaient percer leurs premières feuilles d'un vert tendre, si cette femme serait aussi éblouissante de jour qu'elle lui était apparue sous les lustres de cristal. La majorité des amis qui avaient accompagné Lord Victor à Paris s'en allaient comme lui vers un rendez—vous galant. Décidément, Michael avait bien fait les choses !

La maison de la ravissante Mademoiselle Eglantine de la Morcellière — d'une noblesse aussi récente qu'inventée —, était petite mais pleine de charme, comme sa propriétaire.

D'après ce que Lord Victor avait entendu hier soir, ce n'était certainement pas la l'unique propriété de cette belle « horizontale » qui comptait des ministres, la fine fleur de la noblesse d'Empire et quelques richissimes commerçants parmi ses mécènes.

La domestique qui ouvrit la porte était presque aussi jolie que sa maîtresse et son sourire mutin en disait long sur sa complicité avec elle. Lord Victor pénétra dans un salon très joliment meublé en gothique. Le bois sombre des hautes chaises et des bahuts était rehaussé de gros bouquets de fleurs des champs. A cet austère décor se mêlaient des bronzes antiques, des tableaux du XVIIIe siècle représentant les délices de l'amour. Toutes les toiles auraient pu figurer au Louvre. Le tout était charmant et inspirait le désir.

La jeune domestique emporta la canne et le chapeau de Lord Victor et le guida au premier étage par un escalier de laque pourpre entièrement sculpté de délicates chinoiseries. La fille ouvrit la porte d'une pièce dont la baie vitrée donnait sur les arbres en fleurs du

jardin. La servante s'esquiva avec discrétion. Un instant, Lord Victor se crut seul puis un rayon de soleil éclaira vivement la pièce. Comme un décor de théâtre au lever de rideau, la chambre révéla ses splendeurs. Mademoiselle Eglantine était là, plus que présente: totalement mise en scène. Célèbre pour la blancheur immaculée de sa peau ainsi que pour le noir d'ébène de ses grands yeux et de ses cheveux parfumés à l'ambre, elle se tenait debout telle une statue antique au milieu d'un temple d'orchidées jaunes. Nue, elle ne portait qu'un splendide cordon de perles ou pendait une magnifique émeraude taillée en poire.

Lord Victor réalisa tout à coup qu'il se trouvait sur le pont d'un bateau, embarqué dans une aventure très spéciale en compagnie d'une magnifique Princesse qui attendait sa réponse.

Choisissant chaque mot, il se lança :

— Je respecte et j'admire la beauté ou qu'elle se trouve, et c'est en la femme qu'elle s'incarne le mieux.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi cette femme ne portait qu'un collier de perles?

— Vous savez comme moi qu'il existe diverses castes se côtoyant ou non dans une même ville, dans un même pays... Le genre de femme, dont vous avez entendu parler en tendant l'oreille, n'est pas de celles que vous avez pu rencontrer dans le salon de votre mère. A priori, vous n'en rencontrerez pas non plus au Palais lorsque vous serez Reine.

— Ce que je comprends mal, Lord Victor, c'est pourquoi cette histoire se raconte sur le bateau avec des visages rouges d'émotion, alors que moi, je n'ai pas le droit d'enlever discrètement mes bas...

La Princesse avait parlé comme une petite fille boudeuse qui ne saisit pas pourquoi on lui refuse un menu plaisir. Elle était adorable. Pour la centième fois, Lord Victor fut inquiet pour l'avenir de cette magnifique jeune fille. Comment allait-elle supporter le lourd protocole en vigueur dans n'importe quel palais royal, fut-il minuscule?

— Votre Altesse ne doit pas s'arrêter à ce détail. Disons que vous êtes libre comme tout un chacun, dans certaines limites. Par contre, on vous offre un pays sur un plateau et ce n'est pas donné à tout le monde. Vous êtes riche, vous serez respectée, vous allez découvrir un peuple, une civilisation dont vous ne connaissez presque rien. Il y aura dans votre entourage des personnes extraordinaires dont vous

gagnerez l'affection et qui deviendront vos amis.

Vous avez une famille à découvrir. Vous avez un rôle historique à jouer et, bien entendu, vous allez rencontrer un homme : le Roi.

Un silence pesa sur le doux bruit de la houle et des moteurs ronronnant du paquebot.

— Supposez... supposez, Lord Victor, que le Roi préfère également les... les femmes comme celles que vous avez rencontrées à Paris. Ne va-t-il pas me trouver ennuyeuse à mourir?

— Cela est impossible! Personne au monde ne peut trouver Votre Altesse ennuyeuse.

— Bien, voilà un point en ma faveur, mais... supposez maintenant que je... le trouve ennuyeux, moi?

La Princesse parlait de nouveau à voix basse de peur d'être entendue. Il était en effet préférable, malgré leur éloignement du carreau d'honneur, de prendre des précautions. Lord Victor, ne connaissant pas le Roi, n'avait aucune réponse à apporter à cette question. Et s'il l'avait même connu, il aurait été stupide de palabrer sur une situation qui ne pouvait aller qu'à son terme : un mariage. Il préféra changer de sujet.

La Princesse était partagée entre son angoisse de rencontrer son futur mari et une extrême curiosité pour l'épisode parisien de Lord Victor. Elle posa une nouvelle question :

— Aimiez—vous la femme qui portait seulement des perles autour de son cou?

— C'est une question que vous ne devriez pas poser, Votre Altesse.

— Et pourquoi?

— Parce que, avec votre respect, cela concerne ma vie privée. De plus, je me suis déjà expliquée sur ce sujet. Cette femme fait partie d'une caste qui ne pourrait venir boire le thé dans le salon de votre mère, et dont la particule ne dit rien à personne. Si d'aventure le nom d'une de ces femmes est prononcé dans un Palais, tout le monde fait comme s'il n'avait pas entendu ou qu'il ignorait de qui il s'agit.

— Mais pour vous, cette femme a bien existé.

— Oui, mais c'était différent.

— En quoi était-ce différent?

— Parce que je suis un homme.

— Alors, les hommes aiment tous rencontrer des femmes qui ne portent que des colliers de perles et dont ils oublient ensuite le nom devant leurs relations?

— Je pense que vous avez parfaitement compris et qu'il est désormais inutile que Votre Altesse pose de nouvelles questions.

— Si je ne peux pas vous interroger la-dessus et que je ne dois aborder ce type de sujet sous aucun prétexte, je vais rester ignorante de bien des choses de la vie qui me semblent au contraire de la plus haute importance pour comprendre l'âme humaine.

— Il y a bien des sujets qui intéressent une Princesse intelligente comme vous et qui ne sont pas aussi scabreux. Vous pouvez vous passionner pour l'histoire, la mythologie, l'archéologie, la généalogie de votre nouvelle famille... Vous pouvez vous faire enseigner tous les arts, et même faire de la politique si vous êtes habile et sage. Voilà nombre de domaines où vous pouvez poser toutes les questions que vous voudrez, Votre Altesse.

La Princesse, butée, insista sur un autre mode :

— Pensez-vous, Lord Victor, que je puisse persuader le Roi de m'emmener à Paris lorsque nous serons mariés ?

— Si vous venez à Paris, vous trouverez cette ville très ennuyeuse. Vous serez obligée de rester dans votre Ambassade ou vous dînerez avec la fine fleur de la diplomatie européenne.

Les théâtres, la butte Montmartre et les grands boulevards vous seront interdits. Vous pourrez seulement vous rendre au Louvre avec une escorte et à l'Opéra.

— Ce n'est pas juste!

— Pensez que les trois quarts des habitants de la terre doivent travailler durement toute leur vie pour obtenir à peine de quoi manger! Quant aux artistes et aux femmes du demi-monde, leur durée de vie est éphémère, et aucun d'eux n'a la certitude qu'il ne roulera pas un jour dans la fange. Princesse, je suis certain que vous allez vivre des choses exaltantes à Zararis dont vous n'avez même pas idée. Puisque vous ignorez tout de l'avenir, n'y pensez plus!

En passant la main dans les vagues de ses cheveux bruns, Lord Victor songeait qu'il était bien difficile de faire comprendre à une enfant encore innocente les plaisirs de Paris. Il était évident que la Princesse se sentait à l'aise et lui parlait comme à un grand frère, un allié, un confident, ce qu'elle n'aurait osé faire avec un vieux diplomate. Il devait être prudent avec la mauvaise réputation de viveur qui l'avait précédé sur ce bateau et ne pas laisser la Princesse lui poser des questions qui n'auraient même pas du effleurer son esprit.

— Votre Altesse, parlons maintenant de quelque chose de plus intéressant.

— Mais votre vie m'intéresse! Je veux savoir quelles sont de femmes vous trouvez séduisantes et pourquoi vous n'êtes pas encore marié?

Lord Victor pensa qu'il pourrait se sortir sans problème de la seconde question puisqu'il n'avait pas assez d'argent pour faire vivre une famille. Comme si la Princesse avait lu dans ses pensées, elle obliqua :

— Sans doute êtes-vous déjà tombé amoureux, ou des femmes sont-elles tombées amoureuses de vous?

La conversation devenait vraiment trop intime.

— J'espère que je me marierai un jour malgré ma position défavorable mais, je ne le ferai qu'avec une femme dont je serai très amoureux.

La Princesse poussa un petit cri :

— Alors, vous n'étiez pas amoureux de la femme au collier de perles?

Lord Victor était tombé dans le piège comme un gamin. Comment expliquer à cette enfant que, sitôt sorti des bras de Mademoiselle Eglantine, il n'avait plus repensé à elle que d'une manière anecdotique, parmi bien d'autres histoires d'amour d'une nuit ou de quelques heures? Et comment lui expliquer que, bien qu'il n'ait pas à prendre des nouvelles de la dame, elle pourrait lui offrir le même plaisir dans six mois, dans deux ans, lorsqu'il repasserait par Paris? Comment lui faire comprendre que ces instants de volupté raffinés, elle les offrait à d'autres, parfois dans la même journée ?

La seule personne du sexe tendre qui occupait parfois l'esprit de Lord Victor était cette garce de Nancy Weldon qui l'avait mis avec sa gorge affriolante et ses exigences, dans un sacré pétrin.

— Vous pensez à une femme, n'est—ce pas?

Lord Victor sursauta :

— Comment pouvez-vous savoir cela?

— Je regarde vos yeux, c'est tout. Lorsque vous êtes intéressé par un sujet, ils brillent, lorsque vous pensez à une femme, ils sont doux et un peu tristes, vous pensiez à une femme, mais ils étaient fiévreux et votre bouche était en colère.

— Cette fois, vous me clouez d'étonnement.

— Simplement parce que je vous ai dit que je lisais dans vos yeux?

La Princesse lança son charmant petit rire de colombe :

— Curiosité, Milord! Je suis curieuse de vous, car je n'ai jamais rencontré un homme dans votre genre.

— Pourtant, vous avez du rencontrer un grand nombre d'hommes importants qui rendaient visite à votre grand—père. Sans parler des amis de vos parents.

— Je préférerais les amis de papa. Ceux de grand-père étaient trop âgés et cérémonieux. Ils me parlaient toujours comme à une petite fille à qui l'on offre des bonbons.

— En tout cas, la petite fille est devenue très critique malgré son jeune âge.

— Papa m'incitait à cette attitude. Il me répétait de ne pas me fier à la figure des gens mais d'observer leurs tics, leurs silences... tout ce qui fait un homme. Il me mettait en garde contre les beaux parleurs et me poussait à dépasser ma première impression.

— Sages conseils en effet. Ils vont vous être utiles maintenant que vous aurez tant de gens, inconnus de vous, à juger rapidement.

— C'est facile à dire aujourd'hui, sur ce pont de bateau, à vos cotés. Mon jugement sera certainement moins vaillant à l'heure de monter réellement sur ce fameux trône...

C'était évident, et Lord Victor n'avait rien à ajouter à cette phrase frappée au coin du bon sens. Il y eut un silence, puis il se tourna vers la Princesse qui regardait toujours ses jambes recouvertes de bas rose pale avec tristesse.

Lord Victor ajouta :

— Vous allez rencontrer des personnes fantastiques que ne connaîtront jamais une bourgeoise ou une débutante qui ne pense qu'a enlever le meilleur parti avec l'appui de ses parents.

— J'en suis consciente... Si la Reine ne m'avait pas appelée, je serais toujours au fin fond de ma campagne. Bien ou mal, le sort en est jeté.,,

— Vous devriez être reconnaissante à la Reine de vous avoir offert un avenir grandiose.

— Je le suis,.. mais en même temps... j'ai tellement peur!

Lord Victor sentit une nouvelle fois la pente de la conversation glisser vers un abîme de mélancolie.

Il trancha :

— Ne pensez pas a cela. Oublions demain et songeons à nous amuser aujourd'hui, selon vos propres termes!

— C'est à cela que je m'emploie à vos cotés, Milord. C'est tellement extraordinaire pour moi d'avoir quelqu'un de jeune et d'intéressant à bord qui me permet d'oublier, durant quelques heures, toutes les recommandations assommantes de mes dames de compagnie et les cours de l'Ambassadeur qui me parle sans discontinuer de Zararis au lieu de me laisser savourer ma première impression!

— Vous êtes vraiment une étonnante petite personne! Pour une jeune fille qui n'avait jamais quitté sa campagne, vous tes sacrément délurée.

— Je connaissais les gens de mon Comté et, bien entendu, les chevaux. Même eux me comprenaient parfaitement, et ils auraient eu des choses tout à fait intéressantes à me confier s'ils avaient pu parler.

— J'ai pensé cela à propos de mes chevaux préférés. La vie est bien étrange... J'ai entendu raconter des histoires et des vies fascinantes par des personnes handicapées ou qui n'avaient jamais quitté leur maison, et j'ai baillé d'ennui devant de grands diplomates qui avaient fréquenté la moitié de la planète.

La Princesse souriait de nouveau et montrait son gracieux visage au soleil.

— Je suis tellement heureuse de discuter avec vous. Je vous en prie, dites-m'en plus sur vous et sur la raison pour laquelle vous avez été

amené à m'escorter vers Zararis à la place du vieux diplomate dont j'avais entendu parler.

Une nouvelle fois, Lord Victor était coincé. Il ne pouvait décemment pas décrire à la Princesse la cause de la royale réprimande qui l'avait amené à faire l'espion et à escorter une Princesse à marier à l'autre bout de l'Europe!

— Je pense que la Reine Victoria, qui est ma marraine ainsi que la votre, a été très bonne avec moi, comme l'a été le Premier Ministre, le Marquis de Salisbury. Tous deux estiment que je peux être utile lors de cette délicate mission...

— Utile?

— Pour comprendre ce qui se passe exactement à Zararis, au regard des visées russes qui prennent de plus en plus d'importance dans les Balkans. Ils retiennent encore un peu leur gourmandise car ils ont peur de l'Empire, mais ils ne tiendront pas longtemps.

— Croyez—vous que nous ayons quoi que ce soit à craindre? Qu'ils tenteront quelque chose avant notre arrivée?

— J'espère que non. Mais nous devons rester vigilants, ouvrir nos yeux et nos oreilles. De la vient l'importance de comprendre un peu le russe. Princesse, si une chose vous troublait, vous semblait étrange, prévenez-moi.

— Bien sur que je vous préviendrai! Et lorsque vous serez retourné en Angleterre, à qui pourrai-je me fier?

C'était la une question aussi sensée qu'embarrassante.

— Je tenterai de trouver dans notre entourage une personne de confiance.

— Il serait préférable de rester calme et d'attendre patiemment que la situation se décante, ne trouvez—vous pas?

— Oui, peut-être, mais j'ai des affaires à régler en Angleterre.

— Auprès de quelques jolies femmes?

La Princesse l'avait fait revenir à la case départ. Il réaffirma :

— C'est une question que vous ne devez pas me poser. Je trouve cela catégoriquement indiscret.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi. Vous pouvez me faire confiance de même que je me suis tout de suite fiée à vous, instinctivement, ce qui ne m'est pas habituel.

— C'est très gentil à vous. Je suis flatté par votre jugement aimable et j'espère que je ne vous décevrai jamais. Il n'empêche que je trouverai sur place un homme de confiance qui me relaiera.

— Et supposez que vous ne trouviez personne?

— Je pense qu'il y a plus d'un homme à Zararis et qu'ils ne sont pas tous vieux, stupides, traîtres ou voleurs.

— J'imagine aussi. Mais je rêve parfois que ce voyage n'aura pas de fin et que nous irons d'escale en escale, en visitant toujours de nouvelles merveilles...

— C'est un vœu que de nombreuses personnes ont formulé depuis les débuts de l'humanité.

Cependant, il est également difficile de trouver l'apaisement et le bonheur dans la fuite ou dans la découverte systématique de nouveaux mondes, de nouveaux horizons. Tout cela doit avoir un sens; cela doit devenir une quête. Ainsi est l'homme; toujours en recherche, contrairement à l'animal qui se satisfait instinctivement et meurt. Peu de gens sont capables de mener à terme ce pour quoi ils ont été placés sur terre. Chacun à sa mission, or peu d'êtres en sont conscients et s'y jettent à cœur perdu.,.

Le discours qui sortait de la bouche de Lord Victor l'étonnait lui-même. Il n'aurait jamais imaginé, il y a encore quinze jours, proférer de pareils sermons. La Princesse l'écoutait avec attention. Il lui semblait qu'une brise de sagesse soufflait sur elle, que sa route était tracée et qu'elle devait l'assumer. Elle se sentait moins anxieuse, Lord Victor songeait qu'il avait bien changé en quelques journées. Il n'avait jamais pensé avec autant de profondeur depuis les premières années de son adolescence, lorsque les brumes de la raison tentaient de se soulever avec l'impétuosité de la jeunesse.

Il regarda la Princesse. Elle était aussi belle, la, pensive et grave, que lorsqu'elle riait aux éclats. Une montée de rage le submergea : « Comment peut-on laisser cette jeunesse, cette pureté en pâture à un vieillard? » Il ravala sa colère et décida qu'il n'avait pas à se mêler de cette affaire. Il aurait assez à faire avec sa mission de reconnaissance!

Zararis ne serait qu'une minuscule tranche de sa vie et, plus il donnerait son amitié à la Princesse, plus il lui serait difficile de l'abandonner à son sort. En même temps, il songeait qu'il ne lui serait pas facile de la livrer tel un joli paquet, et de la laisser se débattre dans un monde étranger et dangereux.

« Elle est tellement ravissante, fraîche et pure, comme une source... » Victor n'avait pu retenir cette description poétique. Elle coulait dans sa tête, pareille à une eau vive, puis la colère venait de nouveau qui lui disait qu'il était anormal de conduire cette enfant vers un destin aussi éloigné de ses espérances de bonheur. Lord Victor secoua la tête :

« Est-ce que je deviens fou pour être aussi bêtement sentimental? Tu sais bien, pauvre idiot, que l'on ne peut rien contre la volonté de Sa Gracieuse Majesté! »

Il était dévoré d'inquiétude pour cette jeune fille superbe que l'on envoyait se faire couronner Reine d'un minuscule pays menacé, auprès d'un Roi âgé dont elle n'avait jamais vu le visage. Il la savait déjà et pour toujours encerclée, éreintée par les éloges, les jalousies, les conseils des nombreux amis, courtisans et politiques qui voudraient lui apprendre son rôle, l'orienter, la faire chuter... Il savait que cette cage dorée qui faisait envie à beaucoup, mais déjà horreur à cette jeune fille libre, s'était refermée sur elle sans espoir. Elle aurait l'admiration, la gloire peut-être. Elle serait adulée pour sa beauté. Elle tremblerait pour sa sécurité et celle de son peuple, de ses enfants... mais elle ne pourrait jamais déplier ses ailes.

La colère grondait de nouveau dans le cœur habituellement cynique et égoïste de Lord Victor: « Tout cela est foncièrement contre nature! » Puis il entendit la petite voix de la Princesse demander:

— Vous semblez tellement en colère... Ai-je prononcé une phrase qui vous a déplu?

— Je ne réagis pas à ce que vous avez dit, Votre Altesse ; je pensais seulement à un fait que je désapprouve.

— Ne serait-ce pas le fait que je sois envoyée à Zararis pour... me marier avec le Roi?

Décidément, la Princesse était trop intuitive. Lord Victor se promit de ne plus se laisser guider par les rênes de son charme qui allait de pair avec sa beauté. Mais en était-il encore temps? La Princesse faisait de

lui ce qu'elle voulait et, depuis le début du voyage, il était incapable de résister à ses appels de petite fille. Pourtant, il ne pouvait rien faire pour elle.

Absolument rien, sauf la regarder à travers les barreaux dorés de cette cage, semblable à un oiseau—lyre au plumage resplendissant dans le soleil.

Lorsqu'ils descendirent, ils ne trouvèrent personne dans le salon d'apparat. Ils prirent le thé en parlant de choses et d'autres, mais surtout pas d'eux ainsi qu'ils l'avaient fait sur le pont à l'abri des oreilles indiscrètes.

L'ambassadeur fut le premier à les rejoindre. Il était surpris de voir la Princesse et Lord Victor devisant gentiment autour de quelques biscuits au gingembre. Leurs visages étaient frais comme des roses.

— Le pire est derrière nous! Ce maudit Golfe de Gascogne nous en fait décidément voir à chaque passage.

La Princesse et Lord Victor se regardèrent un instant, puis ils détournèrent les yeux pour ne pas éclater de rire. Le visage verdâtre de l'Ambassadeur, avec ses traits défaits, était vraiment comique. Lord Victor repensait au rire clair de la Princesse lorsque le bateau tanguait et que les vagues venaient par moments éclabousser sa jupe en se heurtant à la coque. Ils savaient l'un et l'autre que le mal de mer se conjure en mangeant et en vaquant comme si de rien n'était. D'ailleurs, ils n'y avaient même pas songé!

Sydella, le feu aux joues, lança à l'Ambassadeur :

— Papa disait souvent qu'une femme à bord est un véritable fléau: toujours agitée, geignarde et malade, Je n'ai jamais été malade et encore moins geignarde. Qu'en pensez-vous, Lord Victor?

— Vous avez été parfaite!

Lord Victor vit une fierté émouvante briller dans les grands yeux pers de la Princesse.

C'était son premier regard de femme sur lui. Il se promit de rester à l'écart des confidences et des rapprochements avec Sydella afin qu'elle ne s'attache pas trop à sa personne, puisqu'il allait rentrer à Londres aussi vite que possible.

L'ambassadeur s'était installé. Il avait pris tasse de thé et allumait

maintenant un petit cigare de la Havane en dépliant un journal. Il ne partirait pas avant un long moment.

La Princesse se tourna vers lui :

— Je prendrais volontiers un peu d'air frais avant que la nuit tombe, s'il plaît à Lord Victor de m'accompagner.

Lord Victor pensa qu'il y avait erreur : elle n'avait tout de même pas l'audace de le traîner comme une dame de compagnie à qui l'on commande des promenades et encore des promenades. Mais il était trop tard, elle l'avait demandé, presque ordonné.

Son attitude était surtout très grossière pour l'Ambassadeur. Une fois sur le pont, il la gronda gentiment :

— Votre Altesse, vous venez de laisser Son Excellence seule dans le salon. Il pourrait en être fâché.

— Si j'étais restée, il m'aurait encore abreuvée de Zararis, des us et coutumes de son peuple, de ce qui se passera à notre arrivée, de la manière dont je dois me comporter. Désormais, je connais la constitution et les mœurs du pays mieux que quiconque et je n'ai pas besoin de me les faire répéter : j'ai encore une excellente mémoire!

— J'ai de la sympathie pour vous, Princesse, mais n'oubliez pas que nous sommes tous les deux en mission et que nous devons rester sur nos gardes.

— Il doit être fort amusant de rester sur ses gardes avec vous!

La Princesse avait dit cela d'un ton mordant et s'était rapprochée de lui. Il avait l'étrange impression qu'elle avait envie de prendre sa main.

Prestement, il la glissa dans la poche de sa jaquette :

— Votre Altesse devrait faire attention à ne pas dérapier sur le pont mouille. Êtes-vous certaine d'être assez couverte? Les nuits sont fraîches.

— Tout à fait certaine, mais je suis flattée que vous vous préoccupiez de mon futur rhume.

— Je n'ai pas intérêt à faire débarquer une Princesse toussante et reniflante, Votre Altesse.

La Princesse rit.

— Ce serait du dernier romantique!

La Princesse parlait sans réfléchir et ses expressions changeaient rapidement au fil de ses idées. Maintenant, elle était légèrement cynique, attristée, et ajoutait :

— D'ailleurs, il n'y a rien de romantique dans ce mariage, n'est—ce pas, Lord Victor?

— Vous ne pouvez dire cela sans avoir vu Sa Majesté. Vous le trouvez vieux mais vous ne savez rien de son physique, de son intelligence ni de sa forme. De nombreux hommes de cet âge sont tout à fait verts.

Il y eut un silence. Lord Victor et Sydella se laissèrent aller à une rêverie anxieuse dans la brise légère.

— Mais j'y pense: on vous a certainement fait porter une miniature du Roi?

— Je l'ai demandée en effet, mais il m'a été répondu que Sa Majesté avait toujours refusé de poser pour un peintre. Je présume donc qu'il est particulièrement laid ou qu'il est porteur de quelque infirmité.

— Vous êtes tellement imaginative! Le Roi n'aime peut-être pas poser, c'est tout.

Lord Victor songeait que ce mariage était bâclé, organisé à la va—vite et que la moindre des choses aurait été de préparer doucement cette jeune fille à son étonnant destin.

La Princesse marchait rapidement sur le pont, la tête basse :

— A votre avis, que se passerait—il si, au moment de l'épouser, je disais non et affirmais vouloir rentrer chez moi?

— Vous ne ferez rien de tel, Votre Altesse ! Vous n'êtes pas seule et vous ne pouvez trahir la parole de la Reine, l'honneur de votre famille et l'espérance d'un peuple tout entier sur un coup de tête! Pensez que l'Empire compte sur vous.

— Me voila devenue une femme importante mais, voyez—vous, malgré les courbettes, malgré les babillages derrière mon dos qui finissent en révérence lorsque je me retourne, je ne me sens toujours pas Reine, Milord...

— Vous le serez. N'oubliez jamais que l'Empire vous regarde et qu'il est hors de question que vous vous comportiez comme une enfant qui vacille et fait des caprices. Sinon, je crains que vous ne finissiez à... la Tour de Londres!

Cette perspective, au lieu de donner le frisson à la Princesse Sydella, la fit rire de nouveau.

Pourtant la Tour de Londres n'a pas bonne réputation et nombre de filles récalcitrantes y ont connu une fin de vie atroce, et parfois la mort!

— Vous dites cela pour me faire peur. Mais nous ne sommes plus au temps d'Henry VIII —

celui que les étrangers appellent « Barbe Bleue », A mon avis, si je refusais de l'épouser, le Roi me comprendrait comme si j'étais sa fille ou... sa petite-fille. Et en moins de temps qu'il ne m'a fallu pour arriver à Zararis, je me retrouverais chez moi.

— Je ne puis vous laisser divaguer ainsi. Vous m'effrayez! Le Roi n'est pas un vieillard sénile que l'on peut manipuler à sa guise. Malgré votre charme, ce qui est en jeu ici est bien plus important que le fait d'aimer ou de ne pas avoir envie de se marier avec un homme.

L'avenir de Zararis dépend aussi de vous. D'ici à notre arrivée, vous devez donc préparer sérieusement ce que vous allez dire au Roi et à la Cour: comment vous avez été touchée et émue que la Reine pense à vous, et l'honneur qui vous est fait de devenir Reine de Zararis.

La Princesse leva la main :

— Je vous en prie, j'ai déjà entendu cette tirade des milliers de fois. A vous écouter tous, l'avenir de l'île dépend de moi. Et pourquoi pas l'avenir du monde entier? Mais je n'ai rien demandé, moi! Ce que je veux, c'est être moi et rester chez moi, vous me comprenez?

La Princesse s'interrompit et appuya son magnifique visage sur sa main. Accoudée au bastingage, elle regardait l'océan redevenu frissonnant et calme.

— Si vous saviez comme parfois mon cœur se serre! J'imagine alors qu'au lieu de filer vers ce destin cauchemardesque, vous et moi galopons sur les chevaux de mon grand—père par les champs de notre bonne vieille Angleterre.

Lord Victor soupira malgré lui :

— J'aimerais cela aussi, Votre Altesse, mais il ne sert à rien d'y penser puisque cela n'arrivera pas.

— Pour vous, c'est facile à dire, parce que vous savez bien qu'une fois que vous m'aurez déposée comme un cadeau de prix, vous repartirez au plus vite vers vos amis, vos chevaux, vos jolies femmes décolletées et ces quantités de choses que vous affectionnez plus que tout au monde.

— Je sais, je sais que c'est très difficile pour vous, mais la vie n'est jamais bien longtemps le lit de roses que vous décrivez. Même la plus chanceuse et la plus fortunée des jolies personnes de ce monde, née avec une cuillère en or dans la bouche, a des passages à vide, des maladies, des deuils, des angoisses. Les hommes partent à la guerre ou ont à gérer des biens qu'ils n'ont pas choisis et qu'ils risquent de perdre. Les femmes, même si elles restent en Angleterre, sont souvent mariées à des hommes qu'elles connaissent peu et qui les trahissent. Les enfants viennent et le temps passe, sans gloire et sans amour. Par contre, vous voguez vers un avenir étonnant qu'il n'appartient qu'à vous de recréer.

— Comme votre langue se dénoue depuis hier! Il me semble que vous usez de trésors d'imagination pour me convaincre. Vous avez l'étoffe d'un diplomate, Lord Victor, et peut-

être d'un poète, mais dites-moi...

— Oui?

— Qu'est-ce qu'il va advenir de moi? J'ai été sidérée que l'on m'apprenne que j'étais soudain l'élue d'un Roi. Mais maintenant que mon étonnement est dissipé, il reste l'amère réalité et rien ne peut l'embellir. Vous croyez au miracle, Lord Victor?

— Non, enfin..,

— Moi non plus. J'ai lu des contes de fées mais le crapaud ne se transforme pas en jeune homme, même si on l'embrasse, et un vieux Roi ne se métamorphose pas en Prince Charmant. Reste que...

— A quoi pensez-vous?

— Lorsque nous arriverons, les Russes auront peut-être pris possession du Palais...

— Taisez—vous! Vos pensées sont tellement sombres que vous me donnez le frisson. Je ne suis pas superstitieux, mais vous allez finir par nous porter malheur. Vous ne devez plus jamais évoquer ce genre de suppositions. Je vous conseille plutôt de songer au sort de ces milliers de personnes qui vous attendent comme un rayon de soleil et qui souffriraient tant en perdant leur liberté sous le joug des Russes.

Lord Victor était très inquiet de l'évolution du moral de la Princesse. D'insouciance, d'enjouée, d'étonnée de tout, la petite fille s'était muée en quelques jours en une jeune femme rebelle aux idées sulfureuses qui mettaient tout le projet de la Reine en péril. Même s'il comprenait que le bel oiseau se débatta dans sa cage dorée, il n'avait pas les moyens de lui donner raison. En même temps, une étrange douleur lui mordait la poitrine à l'idée d'avoir été dur avec cette jeune fille si fragile dans un moment tellement difficile.

La Princesse marchait contre le vent en baissant la tête et Lord Victor avait la pénible impression qu'elle ravalait des larmes brûlantes.

— Pardonnez—moi, Votre Altesse, je ne devrais pas vous parler ainsi mais cet égrenage de possibilités aussi effrayantes les unes que les autres m'a soudain paru extrêmement dangereux à évoquer...

— Vous... vous vous faites du souci pour... moi?

— Bien entendu! Vous êtes si jeune et vous êtes si peu préparée au rôle qui vous échoit.

Comment ne pas se faire de souci pour vous... ? Mais puisque vous êtes courageuse, que vous avez une haute moralité et que vous savez écouter et aimer les gens, vous aurez tout le peuple de Zararis avec vous...

— Comment... comment pouvez-vous être aussi sur de cela?

— Je pense que nous avons tous les deux des impressions, des intuitions que nous ne pouvons expliquer, mais que nous savons vraies. Je sais que vous pouvez devenir un soutien pour ce peuple. Je sens que vous êtes appelée à un beau destin. Je le sais! Dites-moi que vous le savez aussi. Dites-moi que vous y croyez aussi!

— Je... je vais... essayer...

La Princesse tourna son beau profil vers le large et Lord Victor vit des larmes grosses comme les diamants de Victoria jaillir entre ses longs cils et glisser le long de sa joue. Sa bouche tremblait. Droite comme un

Il face à l'océan qui enflait sous un début d'orage, la Princesse murmurait dans un sanglot :

— Je vous en prie,.. aidez-moi... Je n'ai plus personne sur qui m'appuyer... Je ne crois plus en rien, ni en quiconque, excepté en vous... Je me sens, si... tellement seule...

— Je vous aiderai. En revanche, je vous demande de me faire confiance et de me croire. Je sais que ce que je vous ai dit est vrai. Vous aurez une belle vie Je le sais. Vous aurez un destin heureux... et je n'affirme pas cela pour vous faire plaisir.

Sans y réfléchir, Lord Victor se saisit des mains de la Princesse, les pressa, longues et fines dans ses larges paumes et, inclinant la tête, en baisa une, puis l'autre, tendrement, sur les veines bleues des poignets.

— Vous réussirez. Je le sais...

Chapitre 5 :

Alexandre se leva, Il fit une révérence à la Princesse, puis un salut militaire à Lord Victor:

— Très bien! Excellent! Vous êtes de très bons élèves. Je suis fort honoré d'être votre professeur.

Le marin quitta la cabine sur une dernière courbette à l'attention de la Princesse. Lord Victor se tourna vers la malicieuse élève :

— A peine dix jours de russe et nous arrivons déjà à comprendre tout ce que nous raconte Alexandre. Et votre accent est prodigieux, trrrres cherre!

— C'est vrai, nous sommes extraordinaires, surtout moi!

Ils riaient comme des enfants, mais la Princesse se reprit, grave soudain :

— Nous sommes peut-être de bons élèves, mais je n'aime pas notre professeur. Il a des yeux cruels et sournois.

— Alors que les vôtres sont purs et magnifiques...

Il se parlait à lui-même et ne se rendait pas compte qu'elle l'écoutait. Lord Victor continua sa rêverie romantique :

— Si nous pouvions nous arrêter à Athènes, je vous emmènerais à l'Acropole et je vous comparerais dans le soleil couchant à une déesse grecque!

— Je crois que j'adorerais ça!

— Mais c'est impossible.

Il s'embrouillait, ne comprenait pas ce mal lancinant qui lui tenaillait la poitrine. Il murmura

:

— Maintenant, vous devez... nous devons nous concentrer sur nos cours de russe jusqu'à notre arrivée à Zararis.

Lord Victor alla vers la porte. La Princesse restait assise et relisait sagement ses notes. Elle chuchota :

— C'était si agréable de prendre ces cours... parce que je n'étais plus seule... parce que vous étiez,... nous étions ensemble pour apprendre. Cela sera tellement différent une fois à Zararis... Si différent. Je serai Reine... Je n'aurai plus personne à qui parler... à part.

Monsieur Orestes...

Monsieur Orestes représentait le Premier Ministre de Zararis. L'homme, profondément ennuyeux, ne s'était pas détendu d'un pouce depuis le premier déjeuner à bord. Toujours aussi pompeux, lourd et sans imagination, il faisait même bailler les Baronnes.

Une nouvelle fois, l'océan se souleva, se hérissa et le ciel gronda au loin. Le diplomate comme les deux vieilles duègnes se retirèrent, le teint verdâtre et le cœur au bord des lèvres.

La houle gonfla. La Princesse et Lord Victor sortirent sur le pont car le ciel était clair et le soleil brillait.

La Princesse riait en offrant son profil pur au crachin, aux gifles des vagues qui éclaboussaient la coque oscillante du navire ! Comme Lord Victor, Sydella adorait le gros temps : il la changeait agréablement de la mer d'huile si ennuyeuse.

L'atlantique était franchi, cédant la place aux eaux mythiques de la Méditerranée.

Les deux Baronnes réapparurent. Elles avaient une mine affreuse et sentaient fort l'eau de Cologne. L'honorable Monsieur Orestes ne voulait pas avouer son terrible mal de mer. Il affirma avoir durement travaillé à un rapport généalogique sur les origines royales de la Princesse Sydella. Il lui tendit quelques feuillets si finement rédigés qu'ils ne pouvaient avoir été écrits qu'à terre.

La Princesse inclina la tête, faussement flattée :

— Je suis vraiment touchée. Votre travail est certainement remarquable et j'ai hâte de le lire.

Mais est-ce si important?

— De la plus haute importance, Votre Altesse! Le peuple de Zararis a besoin d'être certain de votre filiation avec la Reine Victoria.

Lord Victor le taquina :

— En Angleterre, de nombreuses personnes ont du sang royal dans les veines. Pour ma part, je serais parent du Roi Charles II, mais par l'intermédiaire d'une femme du nom de Nell Gwyn, qui commença sa carrière en vendant des oranges dans un théâtre londonien.

La Princesse éclata de rire :

— Lord Victor, je vous promets de vous offrir une orange pour votre prochain anniversaire!

Monsieur Orestes, troublé, regarda Lord Victor droit dans les yeux :

— Avez—vous dit la vérité, Milord?

— Tout à fait. Le Roi Charles offrit au fils qui lui était né de la charmante Nell Gwyn le titre de Duc de Saint-Alban. Ma mère et ma tante sont les descendantes de ce fameux Duc.

La Princesse renchérit :

— Lord Victor est également le filleul de Sa Majesté et je ne doute pas qu'elle ne lui trouve prochainement un petit État à gouverner.

— J'espère qu'il n'en sera rien! Je prends soin de garder toutes ces affaires aristocratiques bien secrètes afin que personne en Angleterre ne se préoccupe de me faire couronner ou que ce soit!

Monsieur Orestes prenait des notes. Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, la Princesse demanda enfin à Lord Victor :

— Est-ce une plaisanterie? Je n'arrivais pas à savoir si vous blaguiez ou non? En tout cas, le pauvre Monsieur Orestes va passer des heures et des jours à remonter votre arbre généalogique jusqu'au Roi Charles.

— Très bien! Le voila sainement occupé. Pour ce qui est de la vérité des vérités, je peux vous assurer qu'il y a un certain nombre de personnes qui peuvent se vanter d'être nées bâtardes et d'en avoir tiré un avantage. Quelques générations plus tard, leur filiation royale fait d'eux des aristocrates du meilleur cru.

Les deux élèves d'Alexandre se dirigèrent vers la salle d'études en riant car la Princesse s'avérait aussi peu rigide sur la généalogie qu'elle l'était pour les bains de soleil et, en général, sur les diverses lois qui régissent les futures Reines.

Mais la Princesse se rembrunit :

— J'ai beaucoup apprécié nos cours de russe, néanmoins je pense qu'ils ont été une perte de temps puisque je n'aurai plus personne à qui parler dans cette langue.

— D'après le Marquis de Salisbury, les Russes sont partout. Évidemment, si vous préférez discuter avec un Prince du sang qu'intercepter les paroles d'un agitateur, un espion ou un marin, j'ai bien peur que vous ne deviez faire le voyage jusqu'à Saint-Pétersbourg.

— J'aimerais mieux parler russe avec vous...

Lord Victor le désirait aussi, Sydella était une élève remarquable et sa conversation était toujours un enchantement, même dans une langue dont elle maîtrisait peu l'expression. Mais il ne fallait pas qu'il se laisse glisser sur la pente sentimentale avec elle. Comme ils étaient ensemble une grande partie de la journée, ils devenaient chaque matin plus proches et chaque soir plus tristes de se quitter étant donné qu'ils n'avaient sur ce bateau d'autre divertissement qu'eux-mêmes. Bien que très plaisante, cette intimité devait cesser puisqu'elle ne pourrait plus transparaître, une fois à Zararis.

Lord Victor avait la désagréable impression que la Princesse était un peu amoureuse de lui.

A cause de sa jeunesse, de son inexpérience, de sa spontanéité, elle ne

savait pas encore mettre un nom sur ce trouble. De son côté, Lord Victor était bien obligé d'admettre qu'il n'était pas insensible aux charmes de Sydella de Troilus, future Reine de Zararis. Elle l'étonnait, elle le fascinait même.

Il se rendit compte qu'il n'avait jamais passé autant de temps seul à seule avec une femme durant toute sa vie. Au lieu de le lasser, cette proximité était un bonheur. Cet enchantement n'était pas seulement dû à la grande beauté de Sydella.

Bien sur, chacun de ses mouvements était gracieux, d'autant qu'elle n'était pas consciente de cette beauté, de ce don naturel qu'était son charme. Ce plaisir n'était pas non plus le fait de ses traits, d'une grande pureté classique, mais plutôt des expressions qui y passaient, fugaces, étranges, surprenantes comme ses pensées tour à tour joyeuses jusqu'au délire, nostalgiques jusqu'au mystère ou mutines jusqu'au... désir.

Lord Victor comprit, en un frisson de plaisir et d'angoisse mêlés, qu'il avait trouvé son alter ego. Ils riaient des mêmes jeux de mots et des mêmes mimiques des membres de la

« petite cour », et chacun devinait les pensées de l'autre avant qu'il ne se soit exprimé. Lord Victor n'avait jamais ressenti une complicité pareille avec une femme. Il devait l'avouer: il était plus intime avec la Princesse qu'il ne l'avait été avec aucune de ses maîtresses. Leur relation était tellement plus subtile qu'un égarement rapide des sens! Il se surprit à soupirer, puis haussa les épaules: « Tu es ridicule! Tu vas me faire le plaisir de te retirer du jeu. Tu sais bien qu'il n'est pas convenable de laisser cette fiancée tomber amoureuse de toi. Plus tardive sera cette mesure, plus rude sera la séparation. Courage, mon petit père! »

Victor avait beau se gourmander, le cœur n'y était pas. Il se tourna vers elle. Ses cheveux brillaient dans le soleil déclinant. Elle ressemblait à une de ces icônes sur lesquelles la tête de la Sainte Vierge resplendit tranquillement en un halo d'or antique.

Il se força à imaginer son retour à bord du H.M.S. Victorious : comme ce serait bon de retrouver sa chambre, ses trésors de jeune homme, ses galops au petit matin, son entraînement de polo et la chair douce des femmes énamourées, prêtes à lui donner leur fruit le plus secret. Il s'étonna d'être incapable de s'enthousiasmer. Il regarda de nouveau la Princesse.

Tout a coup, elle repoussa d'une main rageuse son cahier :

— Que les chiens de faïence nous barrent le passage s'ils le peuvent et que le premier à faire le tour du pont soit le grand champion de la journée!

Il n'y avait rien à répliquer. La joie rageuse de la Princesse était communicative. Sa détresse aussi. Victor savait bien que cette frénésie de sport n'était pas uniquement due aux conditions de la croisière, mais à la situation qui attendait Sydella dans quelques jours. Sa rage de gambader comme un jeune chien, de rire comme une gosse, en un mot d'être libre quelques heures avant que la cage ne se referme, était plus déchirante que drôle.

Au dîner, l'Ambassadeur, sans penser à mal, se lança dans une grande tirade poétique sur la beauté de l'Acropole au coucher du soleil. Il parla de cette merveille du monde semblable à un pur diamant brillant dans la nuit au sommet de la ville illuminée.

C'en était trop pour la Princesse qui sautillait sur sa chaise, folle de joie et d'impatience :

— Nous devons absolument contempler l'Acropole. Sortons!

— Non, Votre Altesse, il est encore trop tôt et nous allons passer devant Athènes avant que le soleil ne se couche derrière le Parthenon.

— Je suis certaine que l'Acropole est également superbe au crépuscule. D'ailleurs, c'est le moment de la journée que je préfère! Vous dites n'importe quoi, Lord Victor, la Grèce est forcément magnifique à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit!

La Princesse n'attendit pas sa réponse et sortit. Il n'y avait personne sur le pont.

L'assemblée se dispersait toujours très tôt après une tisane et une partie de cartes, et l'Ambassadeur avait du travail en retard. Lord Victor fut bien obligé de suivre Sydella.

Il la trouva déjà accoudée au bastingage, éblouie par le soleil couchant qui éclaboussait l'horizon d'un éclat cramoisi. La beauté de cette vision le troubla. D'Acropole était incendiée, sublime, presque trop belle, comme émergeant du chaos des Dieux.

— C'est merveilleux! Merveilleux! Je comprends maintenant pourquoi

papa regrettait toujours les beautés de sa Grèce natale malgré tout le bonheur qu'il connaissait auprès de maman.

Parce que Lord Victor était inquiet de l'émotion qui sourdait de la belle voix douce de Sydella, il osa poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis leur départ :

— Je me suis souvent demandé pourquoi votre mère n'était pas à bord et ne vous accompagnait pas à votre mariage et à votre couronnement?

— Elle le souhaitait... Elle le souhaitait tant... mais maman a été immobilisée par d'horribles rhumatismes l'hiver dernier et, depuis, elle peut à peine se mouvoir. Monter et descendre les escaliers du Palais aurait été un supplice pour elle. Ma pauvre maman... Elle ne peut plus se déplacer qu'en chaise roulante. Lorsqu'elle tente de marcher, c'est à l'aide de deux cannes, et elle souffre le martyre. Elle ne pouvait supporter l'idée d'être portée à la manière d'une invalide par les marins, les serviteurs, les gardes.

— Je suis désolé d'apprendre que votre maman est si souffrante. Peut-être le climat sec et doux de l'île lui aurait été salulaire?

— Je prie qu'elle puisse venir un jour ! En attendant, je me réjouis de votre présence sans laquelle je mourrais de tristesse entre ces deux vieilles duègnes sourdes et radoteuses.

La tête de la Princesse s'inclina vers la vaguelette que le bateau transperçait de son étrave.

— Peut-être verrons-nous un gentil dauphin ou toute une bande de ces animaux consacrés à Apollon dans le sillage de notre navire?

— Qui sait?

Lord Victor pointa son index au loin :

— Delphes, et le Grand Temple d'Apollon, doit se trouver à peu près ici... J'ai toujours eu envie de visiter ce site archéologique qui, d'après mes professeurs, est le plus important et le plus beau de la Grèce entière.

— Visitons-le! Je veux voir de mes yeux la fontaine Castalia, les temples et les stades! Je veux les voir autrement qu'en peinture. Je veux entendre les pierres vibrer de chaleur et le soleil couchant ruisseler sur elles!

L'évocation était si riche, si enthousiaste, que Lord Victor n'eut à son tour qu'une envie: passer une soirée seul avec elle au milieu de ces mines sublimes. Mais une fois encore, il glissait et, pire, ils glissaient ensemble sur un terrain semé d'embûches sentimentales.

— Savez-vous exactement où se trouve l'île de votre père? Sans doute la dépasserons-nous pendant la nuit?

La Princesse ne répondit pas. Elle regardait obstinément le soleil couchant comme si sa vie en dépendait ou, plutôt, comme un condamné contemple une merveille de la nature pour la dernière fois. Le jour était maintenant d'un mauve soutenu qui la rendait pâle et triste, romantique et encore plus adorable.

Lord Victor avait follement envie de glisser son bras autour de ces belles épaules rondes, autour de cette taille menue qui ployait si facilement. Il avait irrésistiblement besoin de la protéger de l'avenir incertain, des hommes mauvais et obséquieux qui voudraient la tromper; de la protéger d'un mari...

Non! Il repensa à Delphes mais il se vit avec elle, la soutenant, la guidant par-delà les pierres branlantes, la tenant par la main. Lui, assis avec elle au sommet des gradins. Eux, contemplant l'infinie beauté de la création. Il ne pouvait plus parler, pétrifié, bouleversé par sa découverte.

La Princesse murmura alors d'une voix tellement douce qu'elle en tremblait :

— Il me semble que Delphes peut me sauver, peut me donner envie de vivre, de continuer...

Si seulement je pouvais me dire qu'un jour, dans quelques années, j'aurai l'occasion de m'y rendre... avec vous...

Lord Victor se taisait. Il était incapable de la regarder. Il avança, tel un somnambule, vers la poupe du bateau. Mais la Princesse le suivit et glissa sa main brûlante sur la sienne :

— Pourquoi partez-vous? Êtes-vous fâché avec moi?

— Non, bien sûr que non...

— Ais-je dit quelque chose qui vous a fait de la peine? Qui vous a blessé? Je vous en prie, avouez-le—moi... Je vous en supplie! Sinon, je

sais que je ne vais pas fermer l'œil de la nuit...

— Vous n'avez absolument rien dit ni fait qui ait pu me blesser.

Il se retourna vers elle et lui lança d'une voix dure :

— Rien de mal, vous ne faites jamais rien de mal! Il y a simplement que vous êtes bien trop adorable pour laisser l'âme d'un homme en paix!

Il vit alors passer l'étonnement de l'innocence dans ses yeux, avant que son cœur ne réalise ce que Lord Victor avait énoncé.

Elle n'eut pas le temps de rougir que déjà il avait tourné les talons. Ses pas résonnaient dans la cursive. Elle était seule.

Une fois dans sa cabine, le cœur battant comme un bourdon d'église furieux, il fut bien obligé de reconnaître l'incroyable: il était amoureux et il se demandait ce qu'il allait pouvoir faire pour survivre à cette situation.

Le jour suivant, ils passèrent les Sporades. Ils étaient à table lorsque l'Ambassadeur les informa d'une voix protocolaire :

— Je n'ai pas voulu importuner Votre Altesse Royale jusqu'à aujourd'hui, mais j'estime qu'il est de mon devoir de vous expliquer ce qui va se passer lorsque nous accosterons à Zararis maintenant que nous arrivons en vue des cotes.

— Et que va—t-il se passer?

— Je vous le dirai tout à l'heure.

La Princesse avait posé la question d'une voix stridente qu'il ne lui connaissait pas. Ils sortirent marcher un moment en attendant le café. Lord Victor la sentait affreusement tendue. Il espérait que l'Ambassadeur trouverait ses mots. Le respect de l'étiquette est une chose bien lourde à soutenir, surtout pour une jeune fille, et il la plaignait sincèrement.

Pourtant Lord Victor remerciait l'Ambassadeur en son for intérieur d'avoir laissé en paix la Princesse durant ces deux semaines de croisière. Il songeait maintenant à ce que pourrait être leur arrivée. Il y aurait l'inévitable accueil, la longue route sous un soleil de plomb au milieu d'une foule en liesse. Puis viendrait le temps du discours interminable du Premier Ministre, suivi des discours, assortis de

félicitations, de messages de bienvenue et de courbettes des nombreux dignitaires. Il y aurait une nouvelle réception debout; enfin les carrosses rouleraient vers le Palais où le Roi attendrait sa fiancée dans ses ors, car il n'était plus en-âge de lui tendre sa paume gantée sur un quai et de l'emporter sur son destrier fringant comme les Princes de légende!

Quoi qu'il en soit, le déroulement de cette première journée et des suivantes serait d'un ennui et d'une fatigue extrêmes, aussi bien pour la Princesse que pour lui—même.

La seule chose positive dans le déroulement de ces festivités, c'est qu'ils comprendraient le grec et qu'ils pourraient également se parler en anglais, voire en russe au cas où la situation l'exigerait,

La veille, la Princesse lui avait demandé s'il pensait que de nombreux Anglais serait présents au Palais. Il avait répondu qu'à l'exception de l'Ambassadeur et du Consul, il était peu probable d'en rencontrer. Elle avait soupiré:

—Je vais même devoir oublier ma langue maternelle... Est—ce que je saurai encore l'anglais si je revois un jour ma petite maman?

— Vous exagérez, Princesse. Évidemment, vous allez vous souvenir de notre langue.

Comment l'oublier? Et vous reverrez prochainement votre mère en meilleure forme. Vous devez bien faire vos prières en anglais?

La Princesse soupira :

— Bien sur que je prie en anglais mais, demain, je vais parler une autre langue pour toujours... Finis les calembours, nos jeux de mots...

Lord Victor hocha tristement la tête. Il ne savait plus comment consoler la Princesse et cela le désespérait.

— Je suis certain que vous aurez rapidement la possibilité de faire venir quelques amis pour vous tenir compagnie. Et maintenant que vous allez être riche et dotée des pleins pouvoirs, vous pourrez toujours obliger les récalcitrants à venir vous jurer allégeance!

La Princesse retrouva le sourire :

— Jamais de la vie! Vous me prenez pour une despote? Au fait, Lord

Victor, et si je vous rappelais, vous...

Une fois de plus, il s'était mis tout seul dans la nasse que lui présentait la Princesse.

Pourtant, il ne se déroba pas car Sydella avait trop de peine.

— Bien sur, Princesse, si vous me faites rappeler, j'accourrai. Comment résister à un ordre de la Reine de Zararis? Mais je tiens à demander par avance une petite faveur à Votre Altesse: revenir accompagné de quelques—uns de mes meilleurs amis : mes pur—sang...

La Princesse poussa un cri de joie :

— C'est une merveilleuse idée! Je vous assure qu'il sera fait selon vos désirs et que je ferai spécialement affréter un cuirassé pour venir vous chercher, vous et votre écurie entière!

Sydella se rembrunit et soupira de nouveau avant d'ajouter d'une voix anxieuse :

— Avez-vous en tête une... personne avec qui vous... souhaiteriez vous marier?

Lord Victor savait que l'idée était fraîchement apparue dans sa jeune tête. Il préféra trancher net afin qu'elle ne se tourmente pas :

— Je suis un vieux célibataire qui aime ses aises et je doute d'avoir assez de patience pour supporter un jour une famille.

L'éclat du soleil revint jouer dans les yeux bleus de la Princesse. Elle souriait. Ils rentrèrent pour l'exposé de l'Ambassadeur.

— Voila ce qui a été décidé : lorsque nous arriverons à l'entrée du port de Zararis, une barge royale viendra quérir Son Altesse qui s'assiéra sur un trône de fleurs au centre de l'embarcation. Un orchestre jouera derrière Sa Majesté.

La Princesse poussa un petit cri d'enthousiasme.

Lord Victor savait que, pour la Princesse, la musique invitait à la danse mais qu'il ne pourrait en être question.

D'ailleurs l'Ambassadeur ajouta :

— Vous resterez ainsi exposée à la contemplation de la foule qui vous verra arriver vers elle au centre d'une myriade de petits esquifs décorés eux aussi de fleurs et de lampons.

— Pourquoi cette cérémonie a-t-elle lieu de nuit? demanda Lord Victor.

— Chaque âme qui vit à Zararis veut être présente lorsque la future Reine va poser le pied sur le sol de l'île. Il est impossible à tout un pays, fut-il petit, de fermer la totalité de ses commerces, de ses fabriques et de ses hospices une journée entière.

Lord Victor inclina la tête pour faire comprendre à l'Ambassadeur qu'il acceptait cette explication.

L'ambassadeur reprit : ,

— La route qui mène au Palais sera tellement illuminée que l'on se croira en plein jour.

Ainsi, la Princesse pourra se montrer à la foule réunie dans un carrosse découvert. Tout le monde pourra l'admirer.

Alors, d'une voix profonde, théâtrale, l'Ambassadeur ajouta :

— Enfin, lorsque Sa Gracieuse Majesté arrivera au château, elle verra le Roi en haut de l'escalier. Il l'attendra et lui tendra la main afin de l'accueillir dans la demeure royale qui sera désormais la sienne.

Lord Victor sentait l'angoisse de Sydella lui décomposer les traits. Il s'inclina vers l'émissaire du Roi :

— Vous avez remarquablement organisé l'arrivée de la Princesse, Votre Excellence, et je ne peux que vous en féliciter.

— Remerciez plutôt Monsieur le Premier Ministre qui a eu l'idée de cette jolie mise en scène nocturne. Je suis certain que les habitants de Zararis qui assisteront à l'arrivée de leur Reine s'en souviendront toute leur vie.

Une des Baronnes ajouta, les yeux brillants :

— Oui, il y aura des fleurs partout... Au long de la route, sur le sol, sur les arbres, en bouquets ,... elles recouvriront le plus petit attelage. Ce sera magnifique! Et les enfants grimpés dans les arbres lanceront des pluies de pétales sur Son Altesse et sur le cortège.

L'autre Baronne y alla de son couplet romantique :

— Oui, une pluie de fleurs roses et blanches qui vous inondera et fera de vous une icône vivante! Un enfant vous couronnera d'une tiare de roses — les roses pales de votre île — et vous irez ainsi comme une divinité vers votre destin royal.

Lord Victor trouva l'idée charmante. Il se perdait déjà dans la contemplation de la sublime Sydella, couronnée de fleurs dans la nuit étoilée de la Grèce antique. Pour lui, elle avançait, simplement parée comme Aphrodite sortant de l'onde. Une pensée érotique l'assailit en songeant à cette idole païenne. Il se reprit.

L'ambassadeur continuait :

— Lord Victor, en tant que représentant de la Reine Victoria, se tiendra dans l'équipage royal en face de Votre Altesse. Le carrosse suivant conduira vos dames de compagnie et moi-même.

On sentait poindre l'orgueil lorsqu'il parlait de lui et de la place moins importante accordée en la circonstance au reste du gouvernement :

— Dans les autres carrosses viendront le Premier Ministre et les membres du Conseil.

La Princesse posa une question d'une voix presque inaudible :

— Et que se passe—t-il sur place, au Palais?

— Comme je vous l'ai dit, Sa Majesté vous accueille, puis nous assistons tous à un banquet donné en l'honneur de Votre Altesse.

La Princesse était incapable de parler. Lord Victor vint à sa rescousse :

— Votre organisation est magnifique du début à la fin, et je ne doute pas que les nations voisines copient un jour prochain cet accueil royal.

L'ambassadeur, au comble de la fierté, babilla encore un moment sur les cérémonies du premier jour. La Princesse restait muette. Ce n'est qu'une fois seule sur le pont, avec Lord Victor, qu'elle retrouva l'usage de la parole :

— Toutes ces cérémonies sont-elles vraiment... nécessaires ?

— Oui, bien entendu. Après cette cérémonie simple mais impressionnante, les gens de Zararis vont vous voir comme une

divinité. Je pense que l'on vous offre le meilleur accueil possible et qu'il est bien plus séduisant et magique d'être parée d'une tiare de roses que d'une couronne de diamants de dix kilos à porter des heures durant sur le crâne!

Cette réplique ne fit même pas sourire la Princesse:

— Pensez-vous que... j'y arriverai?

— Évidemment! Quelle idée! Vous allez rester la même, merveilleuse de fraîcheur et d'intelligence, telle que vous l'avez été avec moi tout au long de ce voyage. Pour les gens de votre peuple, vous ne devez pas être une Reine triste, mais une petite Princesse couverte de fleurs et attentive à leurs besoins.

— Mais... vous savez bien que ma joie me venait de... vous... Comment vais-je supporter l'étiquette du Palais... Comment?

— Exactement comme vous supportiez la vie avant de monter à bord. Vous aurez des amis, vous ferez venir les vôtres, vous aimerez mille choses, vous serez très occupée. N'oubliez pas que vous vous attendiez à voir arriver à ma place un barbon et qu'avec lui vous en auriez tout autant fait à votre guise, simplement avec un peu moins de joie. Nous avons été très heureux sur ce bateau et vous allez le rester.

La Princesse fixait les vagues d'un œil affolé :

— Vais-je... y arriver?

Elle posait cette question comme un enfant se demande s'il va réussir à manger un gâteau trop gros pour son estomac ou s'il va parvenir à réciter une déclinaison difficile.

Lord Victor en avait les larmes aux yeux :

— Mais bien sur, vous allez y arriver! Je vous somme de laisser votre peur de côté, moussaillon ! Et je vous ordonne de trouver la vie belle et d'abandonner ce qui vous déplaît et qui n'existe même pas!

— Vous dites cela, mais je sais que vous n'y croyez pas. Je sais qu'au fond, vous êtes si sensible, si tendre... Ainsi que je le suis moi-même... Et vous êtes aussi très averti. Mais comment ferai-je seule la—bas, sans vos conseils, sans votre appui?

— Vous savez bien que je ne peux rester...

Ils marchèrent un moment, la tête basse, et atteignirent la court de tennis.

Lord Victor se redressa :

— Maintenant, Votre Altesse, je vais vous battre à plates coutures!

Il songea un instant que la Princesse n'allait pas le suivre, cependant elle ajouta d'une voix à peine audible :

— A l'amitié, à l'amour : livrons-nous combat!

Chapitre 6 :

Ils arrivèrent en vue de Zararis tôt dans l'après-midi. La salle des machines du cuirassé ronronna puis se tut. Lord Victor n'apercevait aucune barge fleurie dans le port. Seules deux rangées de petites embarcations avaient pris position de façon à ce que le trône flottant puisse glisser parmi elles.

L'ambassadeur avait insisté pour que tout le monde s'habille et se prépare en vue des festivités qui allaient débiter. Lord Victor voulait prendre son temps. Son intuition trouva un écho lorsque le Capitaine lui précisa d'une voix agacée : « Ce peuple est toujours en retard.

Ces gens n'ont aucune idée de l'heure qu'il est! D'ailleurs, ils ne se soucient jamais du temps qui passe. »

Plus tard, lorsqu'il fut habillé, il songea qu'avec son frac, son col amidonné et sa lavallière sévèrement nouée, il commençait à ressembler au type de diplomate qu'il remplaçait. Il pensa à la Reine et estima qu'en cette minute Victoria pouvait être fière de son filleul libertin. Parce qu'il n'avait plus rien à faire qu'à attendre la venue de l'embarcation, Victor retourna sur le pont. Il n'y avait aucun signe de l'arrivée de la barge qui les conduirait à terre.

Le soleil commençait à plonger à l'horizon dans un rougeoiement sublime. Bientôt les premières étoiles brilleraient dans le ciel indigo. Le cœur de Lord Victor se serra en songeant à la nuit passée. La lune était pleine.

Il avait décidé pour cette dernière soirée par trop triste et romantique de demeurer au salon. Il aurait y été inutile; voire dangereux pour le moral de la Princesse et pour le sien, de rester ensemble aux fins d'adieux déchirants.

Il avait pris soin de s'asseoir entre une des Baronnnes et le Consul. Il s'était lancé dans une conversation à bâtons rompus sur les mérites comparés de la cuisine grecque et de la cuisine italienne, lorsque la Princesse prononça : « Je vais sur le pont contempler les étoiles! » Il était évident que les hommes d'age respectable et les deux Baronnnes attendaient qu'il accompagne Son Altesse.

Il se leva et suivit la Princesse. Sydella l'attendait sur le pont à l'endroit habituel, accoudée au bastingage. Le clair de lune donnait un reflet argenté à ses cheveux et Lord Victor crut voir Ophélie se pencher une dernière fois au-dessus des flots noirs. Il se sentait plein de colère : pourquoi devait-il convoier la première femme qu'il aimait vers l'autel ou elle serait immolée au nom de la raison d'État? Tout cela était stupide, méchant, ridicule!

Il s'arrêta, la regarda et jura de rebrousser chemin, de la laisser seule puisqu'il n'y avait rien à faire pour la sauver et pour le libérer du poids qui l'oppressait.

Au moment où il tournait les talons, il entendit une petite voix de sirène, douce et palpitante d'émotion. Elle disait :

— Pourquoi... êtes-vous... si dur avec moi...?

— Je m'efforce d'être raisonnable.

— Mais... je n'aurai... peut-être... plus jamais la chance de rester... de rester seule avec...

vous. Jamais...

— Vous savez bien que nous devons en finir avec l'intimité que nous avons découverte et entretenue ces dernières semaines.

— Je sais... je sais bien... mais... comment vais-je le supporter? Comment vais-je pouvoir tenir mon rang, moi qui ne voulais rien de tout cela? Comment vais-je faire, si vous n'êtes plus à mes côtés?

Lord Victor souffrait. Les paroles de la Princesse Sydella coulaient dans son cœur, dans ses veines, pareilles à du plomb fondu. Il se sentait impuissant à la sauver, et avait le cœur gâté par un amour naissant qui ne pourrait jamais s'épanouir. Pourquoi devait-il découvrir en même temps le bonheur neuf d'aimer et l'amertume d'être obligé d'abandonner son amour à un destin ridicule? Il n'était plus capable de la regarder. Elle était trop belle, trop triste. Sa voix

désespérée lui déchirait le cœur. Lord Victor fixait au loin les lumières mouvantes de Zararis.

La Princesse restait, tel un marbre antique, glacée et inclinée vers la mer. Seule sa voix jaillissait comme un chant funèbre :

— Je pense... je pense que... si je me penche encore un peu... il en sera fini de tous mes problèmes...

— Pas de drame, Votre Altesse! Vous devez vivre pour apprivoiser ce qui vous apparaît si sombre et qui est certainement très différent de ce que vous avez en tête. Et puis, si vous mouriez, la faute retomberait sur moi.

— Sans doute... et... ce serait la... vérité...

La Princesse avait prononcé cet aveu dans un souffle. Parce qu'il ne pouvait en entendre davantage sans risquer une discussion qui les entraînerait beaucoup trop loin, il tourna les talons :

— Je retourne à ma cabine. Si vous acceptez d'être raisonnable, pensez à prendre un peu de repos.

Il n'attendit pas sa réponse,

Tandis qu'il gagnait la coursive, il avait l'impression que les portes du paradis se refermaient derrière lui.

Et ce soir, a quelques heures de la présentation de la Princesse in son futur époux, il se sentait défaillir. En regardant par le hublot dans la direction de Zararis, il songea avec effroi à son départ. Jamais il n'aurait pu imaginer tomber amoureux lors de ce voyage. Mais ce qui arrivait enfin à son cœur réputé léger, volage et cynique, n'était pas heureux. Le ciel étoilé, le halo de la lune, le parfum de la mer ne faisaient qu'attiser son amertume, remuer le couteau qui s'acharnait à lui fouailler le cœur.

Enfin, après une longue attente, il sentit que quelque chose se rapprochait d'eux et qu'il s'agissait du fameux trône flottant. Il le regarda venir de plus en plus près du cuirassé.

Lorsque enfin il put la distinguer nettement, la barge l'étonna. Elle était très ancienne et semblait avoir servi de Roi en Roi depuis la création de la dynastie de l'île. L'embarcation avait été fraîchement peinte d'un pourpre agressif et comptait deux étages. Dans la partie inférieure, une vingtaine d'hommes ramaient par couple. L'esquif

n'avait rien à envier à ces galères romaines activées par des esclaves, Il était impossible à ces malheureux de se redresser complètement, tant le plafond les oppressait.

L'embarcation était longue et large. Le bastingage, très bas et incurvé à la manière vénitienne, avait été richement peint de volutes et de fleurs aux couleurs chatoyantes, entrelacées de pampres d'or. Dressé au beau milieu de la barge, rayonnait le trône, entièrement recouvert de fleurs et de fruits. Les petites pêches le disputaient de fraîcheur aux grappes de raisins noirs, aux oranges artistiquement piquées dans un invisible support.

Autour, des arbrisseaux donnaient de la gaieté au pont. L'éclat vif des fleurs, recouvrant totalement les bois du trône et son assise, était encore rehaussé par la myriade de photophores allumés qui renvoyaient une lumière douce et magique sur cette étrange embarcation. Le mal que s'étaient donné les organisateurs et les petites mains pour faire voguer cette merveille ne laisserait personne dire que la future Reine avait été mal accueillie.

Lord Victor aurait aimé partager cette émotion triste avec la Princesse, mais cela aurait été cruel pour tous les deux. Il fallait désormais qu'il se cantonne strictement à son rôle d'émissaire, le plus discrètement et le plus cérémonieusement possible.

Lord Victor pensait sans arrêt à Sydella. Lors du petit déjeuner, elle l'avait fixé et son reproche s'était imprimé comme un fer rouge sur son front.

Ils avaient apparemment très peu dormi l'un et l'autre, la nuit passée. Monsieur Orestes avait assailli une nouvelle fois la malheureuse enfant d'une foule de détails sur l'histoire de Zararis. Lord Victor avait fermé ses oreilles et restait seul avec son désarroi. Il savait que la Princesse ne pensait qu'à une chose : comment trouver l'occasion de lui parler en tête à tête?

Il s'était promis d'éviter cet ultime rapprochement. Sitôt la dernière gorgée de moka avalée, il était remonté sur le pont pour parler avec le Capitaine qui l'avait questionné :

— Quand retournerez-vous en Angleterre, Milord? Nous avons des ordres pour rester à votre disposition. Quoi qu'il en soit, nos cuirassés sont les bienvenus dans cette zone ainsi que vous avez pu le constater.

— J'ai effectivement remarqué quelques navires de guerre qui croisaient au large d'Athènes et je suppose qu'il y en a plus encore vers

les Dardanelles ?

— Nous sommes juste là afin d'observer ce qui se passe. Les Russes n'ont aucune ambition pour l'instant, après avoir perdu tant d'hommes lors de leur marche sur Constantinople, il y a de cela dix ans.

— J'espère que vous avez raison, Capitaine, mais j'ai pourtant entendu bien des rumeurs. Il semble que les Russes infiltrent déjà plusieurs petites nations...

— Ce n'est pas impossible non plus, je dois le reconnaître, et nous avons observé pas mal de mouvements louches dans les ports où se dispersent de nombreux Russes qui n'ont de marin que l'habit...

Lord Victor savait qu'il abandonnait la Princesse à son sort incertain, semblable à une brebis entourée de loups.

Car l'armée de Zararis était plus célèbre pour son costume folklorique que pour ses effectifs et la vigueur de ses attaques. L'ambassadeur s'était d'ailleurs inquiété de cette faiblesse. Lord Victor se souvenait maintenant avec angoisse d'une de ses phrases: « J'ai toujours pensé que nous avions besoin d'une flotte de guerre, mais le Premier Ministre ne s'en soucie pas vraiment. Quant au Roi, il penche vers l'avis de ceux qui jugent cette dépense inutile. »

Lord Victor ne pouvait plus espérer que dans le calcul diplomatique de la Reine et du Marquis de Salisbury. Une Reine de souche anglaise suffirait-elle à maintenir les Russes à distance? Quoi qu'il en soit, la Princesse serait extrêmement isolée lorsqu'il s'en irait.

Lord Victor sortit de sa triste rêverie pour dire au Capitaine, qui n'avait pas envie de s'éterniser à Zararis :

— Je vous tiendrai au courant de mes décisions aussi rapidement que possible mais il est évident que je dois assister au mariage et au couronnement.

— Oui, bien entendu.

La barge arrivait près du cuirassé. Des mousses apparurent sur le pont. Ils faisaient leur possible pour que les flancs des deux navires ne se frottent pas afin de préserver leurs peintures. Une passerelle de bois fut tendue. Lord Victor estima qu'en raison de sa jeunesse et de son statut d'émissaire de la Reine, il était de son devoir de la franchir en premier pour s'assurer qu'elle n'était pas glissante et surtout qu'elle était bien arrimée.

Lord Victor monta sur la barge, alors que l'équipage rallumait et attisait les photophores et les lampions qui allaient illuminer la nuit et présenter y à la foule la jeune Reine dans toute sa virginale splendeur.

Dans quelques minutes, le soleil serait complètement englouti. Il fallait encore attendre que le petit orchestre d'accueil se positionne près de la poupe. Avant que les mandolines, flûtes et tambours ne se mettent à jouer, un messenger souhaita la bienvenue à la Princesse sous la forme d'un parchemin roulé ,bague de fleurs.

Lorsqu'ils virent Lord Victor, trois diplomates qui se tenaient sur la barge, droits comme des déclamèrent leurs discours. Victor était consterné de constater que chacun d'eux consistait au moins en une demi-douzaine de longues pages finement rédigées. Il eut pitié de lui et plus encore de la Princesse, obligée de supporter ces interminables et ennuyeuses tirades qui lui permettraient de rêver à son aise et de s'enfoncer davantage encore dans le désespoir. Il se reprit en flagrant délit de sentimentalisme et se fortifia en se disant qu'il valait mieux pour elle qu'elle prenne tout de suite l'habitude de cette étiquette pénible.

Enfin, la Princesse arriva sur le pont comme la première étoile paraît dans la nuit. Lord Victor en eut le souffle coupe. Elle était plus que jolie : merveilleuse. Sydella portait une robe au buste très dessiné, au col élisabéthain de dentelle blanche. Cette tenue rehaussait la finesse de sa taille et la longueur gracieuse de son cou. Lord Victor découvrit, épanouis et arrogants, ses seins.

Sydella semblait tout à la fois irréelle de beauté et trop charnelle pour le cœur amoureux de Lord Victor. Il la désira follement à cette seconde. Il remarqua qu'avec tact, elle ne portait aucun bijou, afin d'arriver comme une terre vierge que son Roi pourrait adorer et couvrir de présents. Sur le chignon relevé, fait de boucles souplement entrelacées, une couronne de lys et d'orchidées s'épanouissait.

La Princesse avança sur la passerelle avec la dignité d'une Reine antique. Les deux Baronnes la suivaient et, derrière elles, venaient l'Ambassadeur et Monsieur Orestes. Le plus âgé des diplomates avait précédé la Princesse et l'attendait, ses vieilles prunelles étincelantes de fierté : la petite Princesse audacieuse de la traversée s'était bel et bien métamorphosée en Reine de conte de fées.

Alors que tout le monde s'inclinait devant elle, la Princesse chercha et trouva les yeux de Lord Victor. Son regard de ciel et de feu le transperça de son désespoir. Jamais il n'avait été aussi malheureux de

sa vie. Il aurait voulu faire quelque chose, l'emmener au loin, la sauver de ce protocole, de ce destin qui ne lui correspondait pas. Mais il était encerclé par des siècles de ruses diplomatiques et de convenances, et ne pouvait rien faire d'autre que se taire, obéir à sa Gracieuse Majesté et regarder partir son unique amour offert à un vieux Roi.

Il détourna le visage. Le premier diplomate se lança dans le discours de bienvenue.

Lord Victor reflua sans bruit vers la poupe et vers l'orchestre qui jouait une marche lente en sourdine. Il se glissa à l'abri des regards près de la gloriette de fleurs qui servait de théâtre à la foliation musicale. Il était devenu invisible dans cette nuit bruyante. La lune faisait miroiter la mer. Lord Victor ne bougeait plus, l'oreille aux aguets, le cœur torturé.

Les deux rangées de bateaux entre lesquelles la barge devait avancer vers le port de Zararis flamboyaient dans l'éclat des lampions et des torches.

Tandis qu'il se laissait happer tel un papillon par cette lumière, il lui sembla que quelque chose se déplaçait, grattait près de lui au niveau de la coque. Sans faire un geste, ses regards se portèrent en contrebas sur l'onde faiblement éclairée par la lune. Il vit une embarcation pas plus grande qu'un canoë collée à la barge.

Il y avait un seul homme à bord et Lord Victor espéra un instant qu'il s'agissait d'un invité ou d'un diplomate en retard, convoyé discrètement en cours de cérémonie. Comme il voulait à tout prix se concentrer sur autre chose que sur ce qui arrivait à une certaine Princesse, il regarda attentivement le nouvel arrivant. Il se dégageait très doucement d'un banc de vase.

Lord Victor comprit qu'un autre homme se trouvait à bord de la barge et attendait.

L'acolyte se penchait pour attraper ce que l'homme du canot lui tendait de toutes ses forces et qui semblait très lourd. Lord Victor pria pour que ce soit une lanterne ou un quelconque cadeau à remettre à la Princesse. Quelque chose d'important qui justifiait cette manœuvre discrète par l'arrière. C'est alors qu'il entendit malgré la musique l'homme du bateau chuchoter: « Fais bien attention et dépêche—toi ! »

Le comparse de la barge ne répondit rien mais, quelques secondes plus

tard, il sautait par—

dessus le bastingage du trône dans le petit bateau. Cela s'était déroulé à voix basse, à pas feutrés et très rapidement. Le frêle esquif s'en allait maintenant, manœuvre par des assauts de rames aussi silencieux que véloces. Lord Victor réalisa que l'homme du bateau avait prononcé l'ordre en... russe! Parce qu'il avait compris cette phrase simple et qu'il s'embrouillait parfois entre le grec, le dialecte de Zararis et le russe, il n'avait pas réalisé immédiatement en quelle langue les intrus s'étaient parlé.

Tandis qu'il regardait le canot glisser dans un sillage fin et tumultueux, un des hommes se retourna, et exposa son visage déjà lointain au clair de lune. Lord Victor aurait juré qu'il s'agissait d'Alexandre. En un instant, il se détermina. Sa promptitude de joueur de polo et d'homme du monde habitué à trouver une solution immédiate aux situations scabreuses le servit. Sans se poser de question, il savait ce qu'il devait faire. Courant aussi vite que possible vers le centre du bateau, Lord Victor arracha la Princesse à l'écoute de son discours et à son trône en lui saisissant la main. Tout en se frayant un passage, il hurlait ; « Une bombe! Une bombe ! la proue! Faites vite! Une bombe à l'avant! » Spontanément, il employait le grec — la langue qu'il savait la plus utilisée lors du voyage et par les diplomates venus accueillir la Princesse — mais il ajouta tout de même en anglais : « Une bombe! Une bombe! Fuyez! » Il entraînait, il poussait, il propulsait la Princesse à grandes enjambées vers l'arrière du bateau. Ils arrivèrent à la poupe, haletants et blêmes.

Lord Victor, sentant les autres se rapprocher dans une cohue indescriptible, cria à la Princesse dans un dernier effort :

— Savez-vous nager?

— Oui!

— Retirez vos chaussures!

Pendant qu'elle faisait sauter ses escarpins de satin, il ôta prestement son habit à queue-de-pie et ses souliers vernis. A l'instant où il saisissait la main de la Princesse pour la faire monter sur le bastingage, le bruit d'une forte explosion creva la nuit. Sans tourner la tête, il poussa la Princesse et Sauta à sa suite. Au moment où ils entraient dans l'eau, une seconde explosion secoua la barge. Ils remontèrent à la surface et commencèrent à nager désespérément dans l'écho atroce des hurlements et des chocs. Lord Victor se concentrait

sur cette rude progression. Il nageait en soutenant la Princesse dont les jambes étaient entraînées au fond par le lourd tissu de sa robe. Il sentit qu'ils étaient pris dans un des courants violents qui parcourent la mer Égée. Lord Victor avait lu bien des récits antiques et modernes sur l'existence de ces zones de perdition pour les marins. Le souvenir d'Ulysse lui revenait. Au lieu de lutter contre les courants pour arriver à la cote la plus proche, il décida de s'en servir pour s'éloigner rapidement de la barge. Qu'importe s'ils dériveraient un peu trop et s'échouaient loin de la cité lumineuse!

Alors qu'ils se laissaient entraîner, suffoqués par les remous, ils entendirent une nouvelle explosion. L'éclat et le bruit de la détonation les aveuglèrent. Lord Victor venait pour la première fois de sa vie de rencontrer la peur. Pire, il éprouvait une angoisse terrible à l'idée de perdre le bien le plus précieux du monde : la vie de Sydella. La Princesse s'agrippait fortement à lui et il luttait pour deux afin de progresser hors de l'aire dangereuse.

Il lui parla dans un souffle :

— Ne nous épuisons pas... Laissons-nous porter par le courant... Le danger. est... assez loin... maintenant.

Peu de temps après, son genou puis son pied touchèrent quelque chose de doux. Lord Victor tendit le bras sous l'eau. C'était une petite dune de sable. Il souleva la Princesse, la laissa reposer sur le monticule et, à moitié suffoquant, il regarda autour d'eux. Ils étaient bien arrivés dans une crique de sable clair, protégée par des rochers.

Ils firent quelques pas puis s'abattirent sur le sable encore tiède sous les lueurs de platine de la lune. Les bras de la Princesse se refermèrent comme un collier sur sa nuque :

— Vous... m'avez... sauvée... Vous m'avez sauvée! criait—elle en haletant.

Son magnifique visage, encore plus sublime la, sauvage et trempé, se tourna vers lui. Il lui était impossible de penser à quoi que ce soit. Il ne savait qu'une chose : ils étaient ensemble et vivants. Puis les lèvres de Lord Victor furent sur celles, douces et gonflées, de Sydella.

Un moment, ils ne bougèrent plus, ensuite la Princesse se lova contre lui et la bouche de Victor se raviva, se réchauffa sous la douce brûlure du baiser.

Il n'y avait plus de Lord Victor ni de diplomatie : il redevenait un homme, un homme amoureux qui serrait cette Princesse tant désirée, inaccessible et trop proche. Il l'embrassait passionnément et la trouvait ouverte, chaude, rendant morsure pour baiser, révélant sous l'innocence une nature passionnée.

Lorsqu'il releva enfin le visage, elle se pressa encore plus contre lui et d'une voix d'ange balbutia :

— Je... Je vous... Je vous aime... Je vous aime!

Ce n'est qu'à cet instant que Lord Victor reprit contact avec la dure réalité.

— Ma chérie, ces monstres ont failli vous tuer!

— Mais vous m'avez sauvée... Vous m'avez sauvée !

— Nous ne devons notre salut qu'à nos cours de russe.

— Les... Russes?

— C'est Alexandre lui-même, ce démon, qui a placé la bombe dans la barre.

— Alexandre! Je vous avais dit... Je trouvais ses yeux cruels, mais je n'aurais jamais pensé qu'il puisse me tuer après toutes ces heures passées à ses cotés... Me tuer.,. Nous tuer!

— Vous n'étiez qu'un pion qui gênait leur avancée. Il ne fallait pas d'une Reine anglaise soutenue par Victoria sur le trône de Zararis.

Lord Victor soupira :

— Ils ont failli réussir...

Il regarda en arrière et vit le cuirassé plus loin qu'il ne le pensait. Il aperçut aussi la silhouette enflammée de la barge royale. C'était la un spectacle des plus angoissants et en même temps des plus rassurants pour la Princesse, car la situation avait totalement changé.

En attendant, ils devaient s'orienter et se sécher avant d'attraper froid.

Victor se tourna vers Sydella :

— Nous allons tout de suite partir en repérage et trouver de quoi nous réchauffer.

Il n'y avait aucune lumière, aucun signe de vie humaine. Ils marchèrent le long de la baie.

A son extrémité, ils virent une minuscule cabane, sans doute un abri de pêcheur. L'important était de trouver un coin où faire du feu et se sécher.

La Princesse s'exclama :

— Une hutte! Une petite hutte! Pensez—vous qu'il y ait quelqu'un à l'intérieur?

— Si jamais quelqu'un vient régulièrement ici, cette personne est certainement sortie pour regarder d'où émanaient les explosions.

Ils atteignirent enfin la cabane. Elle était composée d'une maisonnette contre laquelle était fixé un hangar où goudronner la coque d'un bateau les jours de pluie. La porte était close.

Lord Victor regarda par la vitre et décida de la casser. Sydella s'était assise sur un rocher et l'observait,

— Soyez prudent, ne vous coupez pas!

— J'aimerais bien, mais il faudrait pour cela que je puisse entourer mon poing avec une étoffe.

— Je peux... je peux sans doute vous fournir ça, à condition que vous vous tourniez un moment.

Le sourire aux lèvres, Victor se tourna contre le mur de la cabane. Un moment plus tard, elle lui tendait son jupon de soie et de dentelle.

— Je vais faire l'impossible pour ne pas le déchirer, Votre Altesse.

Pour la première fois depuis des jours, il la vit sourire et son cœur bondit de joie dans sa poitrine.

— Je suis certain que si les « chiens de faïence » nous voyaient en ce moment, ils désapprouveraient à grands cris ce que nous commençons même en cas d'urgence!

La Princesse gloussa. Lord Victor la regardait avec amour. Elle était non seulement très belle, mais intelligente, courageuse. Elle avait de l'humour et du sang—froid. Elle était sportive et féminine, chaste et coquine. Elle était... adorable, aimable, inestimable... Jamais il n'avait

imaginé rencontrer pareilles qualités réunies chez une personne et, qui plus est, chez une femme dont il tomberait amoureux. Lui, amoureux! Cela le fit sourire de nouveau mais ce sourire n'avait plus rien de cynique; il était franc et pur. Il entoura son poing avec le jupon et leva le bras. Dans l'éclat de la lune, Sydella croyait voir un jeune dieu grec prêt à combattre. La fenêtre se brisa dans un bruit cristallin. Frappant les derniers débris coupants, Victor dégagea l'ouverture et pénétra dans la pièce. Elle était beaucoup plus vaste qu'il ne l'avait imaginé. Il trouva rapidement ce qu'il cherchait : une bougie, des allumettes et une petite lampe à huile. Il alluma et regarda autour de lui : à l'évidence, quelqu'un avait passé un bon moment ici et entreposé pas mal de choses dans des coffres et des paniers. Le lieu ressemblait plus à une cahute d'aventurier qu'à un hangar de pêcheur. Victor pensa qu'il s'agissait peut-être d'un refuge de contrebandier. Si c'était le cas, ils seraient de nouveau en mauvaise posture. Il se reprit en se disant qu'une bonne étoile les protégeait et qu'ils avaient eu suffisamment d'émotions pour cette nuit.

Lord Victor entrouvrit la porte à la Princesse. Elle avança en tremblant.

— Déshabillez—vous vite ou vous allez attraper la mort! Je vous en prie. Je suis certain que nous allons trouver quelques frusques et une couverture pour nous mettre au sec.

Après des recherches infructueuses, Lord Victor découvrit une banquette-coffre fermée par un cadenas. Il tritura un moment la serrure et finit par l'ouvrir. A l'intérieur gisait un petit trésor de naufragé : des serviettes, des couvertures et une grande cape de lainage. Lord Victor la tendit à la Princesse. Lorsqu'il se retourna, il vit qu'elle avait également ôté son mantelet de dentelle. Elle n'avait plus sur la peau que sa robe trempée. Lord Victor soupira, ému par ces courbes trop précises. Il la pressa de se dévêtir tout en se tournant pudiquement contre le mur :

— Je vous en prie, Princesse, vous devez vous déshabiller entièrement et mettre un vêtement sec. Il serait quand même stupide d'échapper à un attentat pour mourir d'une pneumonie!

— Très bien, Capitaine, mais vous devez le faire aussi, c'est la loi: que ferais-je avec un garde du corps toussant et agonisant sur une plage?

Ils rirent de bon cœur et Lord Victor se dit que vivre auprès d'une femme aussi charmante et joyeuse serait un délice quotidien. Il trouva

dans un coin du coffre un pantalon de toile et une chemise propres. Il se changea rapidement, en priant pour que le propriétaire ne les trouve pas avant qu'ils n'aient pu lui expliquer l'affaire et le dédommager.

Une fois changés, l'une avec une robe de bure, l'autre avec un habit de marin grec, ils éclatèrent de rire. Dans un coin de la pièce, Victor débusqua un réchaud et du bois.

La Princesse se moqua gentiment de lui :

— Lord Victor sait-il se servir d'une cuisinière?

— J'imagine que oui, Princesse, car Victor sait tout faire.

— Et qu'allons-nous manger, très cher, des cailloux ?

— Finalement, je crois que la cuisine est de votre ressort, Votre Altesse.

La Princesse pouffa dans sa menotte.

— S'il y a quelque chose à cuire, je veux bien tenter ma chance mais je pense qu'il est encore un peu tôt pour partir à la pêche, non?

Lord Victor continuait son exploration de la cahute. Il débusqua un nouveau trésor: des verres comme ceux dans lesquels les Turcs boivent le thé, une cafetière de cuivre à long manche de bois et un peu de café dans un pot...

La Princesse avait les yeux brillants :

— Je vais préparer le café! A vous de déplier les couvertures!

Lord Victor trouva dans l'obscurité un lit de bois recouvert d'une balle de paille et d'une sorte d'édredon. Alors qu'il mettait leurs vêtements contre la fenêtre cassée afin qu'ils sèchent au vent délicat de la nuit, la Princesse s'attrista :

— Mon pauvre Capitaine, comment faire du café sans une goutte d'eau douce?

— Dieu du ciel! Le grand pécheur va donc repartir à la conquête de l'eau...

Le long d'un mur, il découvrit à tâtons une porte.

Il l'ouvrit. Elle donnait sur une sombre remise. Au milieu trônait la pompe, Grinçante, rouillée, elle finit après de nombreux efforts par laisser fuser un filet d'eau claire, aussi précieuse à leurs bouches assoiffées qu'un filon d'or. La Princesse la fit longuement bouillir dans la cafetière qu'elle avait nettoyée au sable et rincée. Comme si elle avait accompli cela toute sa vie, elle composa un café oriental qu'elle laissa longuement reposer avant de le verser dans les verres.

Elle rayonnait :

— Voila ce que je ferais si je me mariais avec un homme pauvre.

Elle ne parlait pas comme une aristocrate qui s'amuse à jouer a la pauvre. On sentait qu'elle n'était réellement pas attirée par les gloires éphémères, les ors et les dentelles qui masquent l'indigence du cœur.

Ensemble ils comprirent qu'elle ne pourrait jamais plus se permettre ce genre de réflexion, ce type de désir, et le désespoir les assaillit de nouveau. Elle n'allait pas se marier avec un homme pauvre, mais avec un Roi. Un Roi qui l'attendait en ce moment même dans son palais. Elle savait que Lord Victor venait d'y songer aussi et elle se reprit :

— Comme je suis stupide! C'est quelque chose que j'aurais pu dire à la maison, mais... plus maintenant...

Elle reposa le verre et prononça d'une voix douce mais ferme :

— Ils ne nous trouveront pas avant demain., et maintenant je suis ici, ici avec vous...

Elle se tourna vers lui et il sut ce qu'elle voulait.

— Non! Vous devez oublier ce qui s'est passé!

— Pourquoi devrais-je oublier le plus merveilleux moment de ma vie?

Lord Victor ne répondait rien. Il tremblait légèrement et le désir était fermement ancré en lui. Elle continuait :

— Je n'avais jamais pensé qu'un baiser pouvait être si merveilleux... complètement.

parfaitement que je ne pourrais plus l'oublier.

— Je ne veux pas que vous l'oubliez, mais il ne faut pas que cela se reproduise.

— Mais pourquoi? Pourquoi? Je vous aime... Et nous sommes... Nous sommes seuls... et ils mettront encore bien du temps avant de... nous trouver,...

— Aussi vite qu'ils le pourront, ils nous trouveront et... vous allez devenir Reine.

— Demain... demain cela sera... Ou le jour suivant... Je ne veux songer qu'à cette nuit, à ce moment... quand le monde entier est loin de nous et que le destin nous rapproche encore une fois de la plus inattendue, de la plus étonnante des manières. Je suis avec vous. Vous avez sauvé ma vie.

Elle tendit les mains vers lui, tenta de se blottir. Elle était si innocente qu'elle n'avait aucune idée de sa cruauté à l'égard du désir brûlant, douloureux, qui le taraudait. Il fit un effort surhumain pour ne pas fondre dans ses bras et l'entraîner vers le lit. Au lieu de quoi, il garda ses mains dans les siennes et les couvrit de baisers tendres et passionnés, dans les paumes, sur les poignets, plus haut, là où les veines bleues courent sous la peau douce et , blanche de fin satin. Il s'arrêta, la voix altérée par l'émotion :

— Je vous aime, ma chérie, je vous aime tant. Je vous aime comme je n'ai jamais aimé et comme je n'aimerai jamais plus, mais je suis aussi un gentleman et un gentleman ne peut vous toucher dans cette situation.

Il laissa doucement retomber les mains de Sydella sur sa robe épaisse qui la rendait plus pure, plus tentatrice encore, car il la savait nue dessous.

— Allez vous coucher et essayez de dormir un peu. Je vous laisse seule car je vous aime trop pour vous faire l'affront d'une situation irréparable.

Il sortit seul dans la nuit. La Princesse savait qu'elle ne devait pas insister.

Qu'elle ne devait pas le suivre.

Chapitre 7 :

Lord Victor marcha longtemps sur le sable, fit demi-tour et s'assit finalement près de la maison sur un gros rocher. Il regardait la mer. Au loin, l'incendie de la barge était toujours bien visible. Il était seul et accablé par le poids de l'avenir.

La lune l'éclairait et aurait pu le rassurer, mais il se sentait totalement abandonné par la nature et par son intuition. Il se sentait perdu pour la première fois de sa vie.

Le désir trop vif qu'il avait éprouvé pour la Princesse s'en était allé doucement et il ne restait dans sa chair, dans son cœur, qu'une immense amertume teintée de peur.

Il lui sembla être assis depuis une éternité lorsqu'il entendit un cri. Il se rua vers la cabane alors que la Princesse hurlait de nouveau. En arrivant à la cahute, il vit une créature Sortant par la fenêtre. Un instant, son visage fut éclairé par la lune. L'homme était âgé et ses habits trop grands pour lui flottaient, tel le voile d'un fantôme, pendant qu'il s'enfuyait.

Lord Victor ouvrit la porte et reçut la Princesse dans ses bras. Son cœur battait comme celui d'un petit animal prit au piège et elle tremblait :

— Les Russes... les Russes... Ils sont venus pour me tuer... Ils ont encore essayé de me tuer!

Lord Victor la pressait contre son cœur de toute la force de son amour:

— Non, ma chérie, ce ne sont pas les Russes. Ce n'était qu'un pauvre hère, un vagabond qui cherchait un abri et quelque chose à manger, exactement comme nous tout à l'heure. Non, cette fois, ce ne sont pas les Russes...

— J'ai tellement peur!

Maintenant la Princesse fondait en larmes. Elle ne pouvait plus s'arrêter de sangloter. Lord Victor la porta comme une petite fille vers le lit. Il voulait repartir, mais elle l'enlaça :

— Je vous en prie... Ne me... laissez pas... seule. Ne m'abandonnez pas!

— Je n'ai aucune envie de vous abandonner, mon amour, soyez tranquille.

Doucement, il emmitoufla Sydella dans une couverture et fit de même pour lui. Il ne laissa sortir qu'un bras ou elle posa aussitôt sa tête. La Princesse ne pleurait plus. Elle respirait enfin calmement dans la chaleur de leurs deux corps réunis. Il caressa ses cheveux :

— Tout va bien, mon amour, ma chérie, mon trésor si précieux... ma vie... Ce n'était qu'un vagabond et il a eu aussi peur que vous... Il est parti. Il ne reviendra pas.

— Mais... les Russes..., Ils ont voulu me tuer... Ils sont prêts à tout... Ils étaient sur la barge.

Alexandre... Rien ne les arrêtera.

— Je sais qu'ils étaient prêts à vous tuer, mais cela ne peut se reproduire...

— Et pourquoi? Pourquoi?

Elle tremblait. Il n'avait pas de réponse à sa question, seulement la certitude que personne ne pourrait voler la vie de Sydella, de la femme qu'il aimait. Il l'enlaça et baisa ses lèvres.

C'était un baiser chaste et doux mais ses sens s'enflammèrent des qu'il toucha sa chair.

Très vite, elle lui rendit un baiser, puis un autre et son corps se moula au sien. Elle ne tremblait plus et s'imposait, femme et exigeante.

— Je vous aime!

— Je vous aime aussi, mon amour, mon amour...

Elle leva la main vers sa joue, la toucha comme l'aurait fait une épouse, déjà...

— Partons... Si nous fuyons, personne ne pourra... nous retrouver... Nous serons ensemble.

Ensemble aussi longtemps que nous le voudrons... Ils croiront que nous sommes morts..., noyés...

Lord Victor lui baisa le front :

— Pensez-vous vraiment que l'on puisse bâtir une vie sur la fuite, le mensonge? Ce peuple vous attend. Il passe avant tout. Imaginez que vous soyez soldat et que vous refusiez de tirer sur l'ennemi qui approche, Nous ne sommes pas des traîtres, ni vous, ni moi. C'est quelque chose que je ne peux permettre de notre part, Nous valons mieux que la fuite. Nous existons.

Notre amour existe. Nous devons lutter pour la paix, pour que l'on

respecte notre engagement dans cette lutte.

— Mais je ne veux pas vous perdre... Promettez—moi que... vous resterez à Zararis... aussi longtemps que j'aurai besoin de votre protection.

— Je resterai aussi longtemps qu'il me sera possible d'être auprès de vous.,.

Les premières lueurs de l'aube glissèrent par le carreau cassé et vinrent légèrement caresser le front de Lord Victor. Il songea que l'équipage du H.M.S. Victorious avait du commencé leurs recherches.

La Princesse dormait telle une enfant. En la voyant si belle, tendre et confiante dans son sommeil, il ne pouvait que prier de toutes ses forces afin que son destin ne soit pas trop amer et que les cruels Russes lui laissent un peu de répit : le temps qu'il lui faudrait pour convaincre le Roi de la nécessité de se doter d'une flotte de guerre. Il tira doucement son bras de sous la fine nuque blonde de la Princesse et se dirigea vers la fenêtre.

La bougie était éteinte et la lampe à huile vivait ses dernières lueurs, mais le poêle était encore chaud. Il y remit quelques bûchettes et toucha les vêtements. L'air sec et tiède de la nuit ainsi que la chaleur de la petite cuisinière les avaient séchés. Sydella dormait toujours.

Il s'habilla en hâte, puis lui apporta sa robe qu'il glissa le long des bois du lit après l'avoir portée à ses narines : le parfum d'enfant, d'iris et de santal l'enivrait. Il retourna à la fenêtre et vit un bateau au détour d'un rocher de la crique. Il fondait vers la plage.

Lord Victor rejoignit sa Princesse, lui baisa la tempe :

— Mon tendre amour, les secours arrivent, levez-vous!

Tiède et sucrée, elle fit un arc de ses bras et les passa autour du cou de son bien—aimé. Il les dénoua :

— La civilisation nous a rattrapés, ma chérie, faites vite!

Lord Victor marcha à la rencontre du bateau. Bientôt il fut à quelques mètres de l'embarcation et il l'aida à accoster. Un jeune officier l'appela :

— Allez—vous bien, Milord? Son Altesse Royale est-elle avec vous?

— Oui, et nous avons eu assez de chance pour trouver cette cahute après une longue nage forcée... Nous nous sommes laissé porter par le courant et nous sommes arrivés sur cette cote où nous avons été contraints de passer la nuit en attendant les secours. Sa Majesté doit être folle d'inquiétude.

Une demi-heure plus tard, Lord Victor reposa indirectement la question à bord du H.M.S.

Victorious, alors que la Princesse gagnait sa cabine pour se changer. Il avait lui-même revêtu un costume léger de lin crème et prenait un solide petit déjeuner. Le Capitaine l'informa de la situation :

— Vous n'avez pas seulement sauvé votre vie et celle de la Princesse, Milord, mais bon nombre de personnes qui se trouvaient à bord de la barge pour accueillir Son Altesse ont pu sauter à temps grâce à votre alerte et ont trouvé refuge sur mon cuirassé.

— Combien de blessés, de morts?...

Lord Victor avait attendu d'être seul avec le Capitaine avant de poser cette délicate question qui n'aurait pas manqué de replonger la Princesse dans les affres de l'angoisse.

— J'ai bien peur que les deux Baronnes qui accompagnaient Son Altesse Royale ne soient décédées dans l'explosion, ainsi que le diplomate qui lui tendait la main le premier... Les autres sont grièvement blessés. Son Excellence a une grosse contusion à la tête ; quant à Monsieur Orestes, son bras est blessé mais il ne va pas trop mal.

Le Capitaine reprit son souffle, puis il ajouta à voix basse :

— Pour l'heure, vingt—deux personnes ont trouvé la mort dans l'attentat ou sont mortes noyées après avoir sauté par-dessus bord. Si vous n'aviez pas donné l'alerte, nous aurions assisté à un carnage et vous ne seriez pas là pour m'écouter.

— Savez—vous que c'est Alexandre qui a posé la bombe ?

— Je ne peux croire une chose pareille! Je me suis étonné de ne pas le trouver au rapport hier soir, mais... Lorsque je vous disais que nous ne pouvions plus faire confiance aux Russes!

— Sa mission était d'empêcher une Princesse anglaise soutenue par Sa

Majesté d'accéder au trône de Zararis.

— C'est effectivement ce que l'on pouvait craindre... Je vais maintenir mon bateau de guerre en guise de menace dans le port de Zararis et ne plus bouger jusqu'à nouvel ordre. Je veux m'assurer que Son Altesse sera sous bonne garde jusqu'à son couronnement.

Lord Victor inclina tristement la tête vers son porridge, Il savait que les Russes ne se risqueraient pas à attenter à la vie de la Princesse, une fois couronnée. Les risques d'une guerre avec l'Angleterre seraient trop grands et la Russie était mal préparée à un pareil affrontement. Hélas, on pouvait craindre des manœuvres plus subtiles... Tant que Sydella ne serait pas Reine, d'autres attentats pouvaient être tentés contre elle. Lord Victor avait beaucoup songé à la protection de la Princesse durant sa nuit d'insomnie, il fit part de ses conclusions au Capitaine :

— Voilà ce que je vous suggère, Capitaine...

Une foule serrée, hurlant sa joie, accueillait la Princesse.

Dans un attelage couvert, elle inclinait son magnifique profil vers son peuple, ce peuple qui la chérissait déjà comme une Sainte. Elle avait sauvé le pays, elle était miraculeusement rescapée d'un horrible attentat. Tout cela ne pouvait être qu'un signe du ciel qui leur montrait leur ennemi: les Russes, et leur rédemption sous la forme de cette magnifique jeune femme dont le sang transportait les siècles d'histoire de la Grèce et la rigueur protectrice de l'Angleterre. Des nuages de pétales de roses retombaient sur le cortège. Les enfants jetaient de petits bouquets de marguerites, de lys et de myosotis mais agitaient aussi des Union Jack en vagues rouges, bleues et blanches.

Face à son Altesse Royale et dos aux chevaux caparaçonnés d'or et de fleurs, Lord Victor ainsi que le Capitaine restaient sur leurs gardes, chacun armé de deux revolvers. De chaque côté de l'attelage, l'équipage du H.M.S. Victorious surveillait la foule et faisait rempart.

Lord Victor n'avait confiance en personne, pas même en l'armée de Zararis qui pouvait être infiltrée facilement par plusieurs ennemis. Il n'oubliait pas que deux hommes et un peu de dynamite suffisaient à ruiner les espérances de nombreuses vies et d'un pays entier.

Ils arrivèrent ainsi à petit trot devant le Palais qui les charma par sa grâce. Il était blanc et doté de coupes byzantines d'un arrondi charmant qui sortaient d'un fouillis d'arbres en fleurs. Ils parvinrent à un parvis de mosaïques ou chantaient deux gigantesques fontaines.

Un escalier monumental en marbre éclatant de blancheur attendait le cortège réduit à sa plus simple expression. La Princesse vacilla sous le soleil et souffla à Lord Victor:

— Devons—nous gravir toutes ces marches?

— J'en ai peur, et j'ai bien l'impression que le Roi, le Premier Ministre et la Cour entière vous attendent en haut de cet escalier...

— Allez-vous... Allez—vous m'escorter?

— Évidemment, le Capitaine et moi veillons désormais sur vous ou que ce soit. N'oubliez pas que nous sommes courageux et bien armés. Soyez tranquille.

Lord Victor savait à quel point elle était effrayée. Il admira une fois encore sa vaillance.

Bien que pale, elle restait ferme et droite, merveilleusement belle dans une nouvelle toilette de dentelle blanche. Sur son chignon romantique fait de deux larges bandeaux lissés, un petit chapeau à plumes de cygne bougeait sous le balancement doux de ses saluts à la foule.

Elle ne portait qu'un simple bouquet de roses thé dans sa main gantée de soie qu'elle agitait parfois légèrement vers un groupe d'enfants.

A nouveau, elle chercha des yeux le soutien de

Lord Victor. Contrairement à la première fois, il ne s'esquiva pas et lui répondit par un regard plein d'amour avant de chuchoter:

— Tout va aller au mieux. Ne vous inquiétez pas, je reste à vos cotés quoi qu'il arrive.

Une touche de fierté illumina le regard de la Princesse et elle continua sa progression avec l'allure d'une Reine déjà installée. Il savait qu'au fond de ses pensées, une jeune fille courait main dans la main avec lui et fuyait son destin pour une éternelle lune de miel.

L'équipage arriva dans la cour du Palais. Un laquais ouvrit la porte. Entre les vivats de la foule et la haie d'honneur de l'équipage du H.M.S. Victorious, la future Reine de Zararis se présenta devant son Palais; elle serait bientôt devant son Roi.

Elle gravissait les marches lentement en tenant elle—même sa robe à petite traîne. Lord Victor la suivait sur la droite, le Capitaine veillait

de l'autre côté. Un homme apparut au sommet des marches. Ce n'était que le Premier Ministre qui s'inclina profondément et baisa le gant de Son Altesse avant de prononcer d'un ton grave :

— Je prie Son Altesse d'avoir l'extrême bonté de me suivre au grand salon où quelques personnes souhaitent ardemment la rencontrer.

La Princesse ne semblait pas troublée par cet étrange cérémonial. Lord Victor s'étonnait de ne pas encore avoir rencontré le Roi, surtout après tant de péripéties.

Le Premier ministre les conduisait, de salons en couloirs gigantesques recouverts de hautes glaces et la mode versaillaise. Lord Victor trouva le Palais encore plus magnifique de l'intérieur qu'il ne l'avait jugé beau et gai de l'extérieur. Fort bien entretenu, sa décoration mêlait à la fraîcheur des tentures des Gobelins, des damassés orientaux, des tapis persans, des meubles de choix et de superbes toiles de toutes les époques, merveilles de l'Orient et de l'Occident réunis.

Ils arrivèrent enfin dans un petit salon aux rideaux cramoisis tires. L'ambassadeur, Monsieur Orestes et un ecclésiastique — sans doute l'Archevêque de Zararis — quelques généraux, un amiral, et, probablement, plusieurs membres du Grand Conseil, y avaient pris place. Le Roi n'était toujours pas présent. Lorsque la porte à doubles vantaux solidement capitonnés se referma, tous s'agenouillèrent pour saluer la future Reine. Le Premier Ministre prit la parole :

— Puis—je présenter à Sa Gracieuse Altesse l'Archevêque de Zararis...

Après de nombreuses révérences, la Princesse fut invitée à s'asseoir sur un fauteuil d'apparat autour duquel les membres du gouvernement s'assirent.

Lord Victor ne comprenait rien à ce qui se passait.

Le Premier Ministre dont les mains tremblaient se leva et d'une voix grave commença son message :

— J'ai l'extrême tristesse d'annoncer à Son Altesse Royale une terrible nouvelle...

La Princesse sortait enfin de sa torpeur et ouvrait largement ses grands yeux bleus.

— J'ai le regret et le terrible honneur d'informer Son Altesse Royale que Sa Majesté le Roi qui était souffrant depuis quelques mois est...

mort cette nuit.

Lord Victor sentit la Princesse défaillir sous le poids de cette nouvelle dont elle ne pouvait démêler la joie de la détresse. Sous le poids d'un étonnement immense, après les angoisses et la fièvre de la nuit passée, elle restait muette et pâle. Il vint à son secours :

— Nous vous prions d'excuser Son Altesse Royale qui n'était pas préparée à une si terrible nouvelle après la succession de péripéties qu'elle a du affronter la nuit dernière.

— Je suis bien conscient de ces épreuves, Milord, mais vous comprenez que nous ne pouvions pas laisser s'installer un trouble dangereux en annonçant la mort du Roi après l'attentat de cette nuit.

— Personne à part cette assemblée n'est donc au courant ?

— Les médecins et les domestiques ont juré secret et fidélité sur la dépouille de Sa Majesté.

Aucune rumeur n'a encore filtré.

Lord Victor réfléchissait. Après un long moment, le Premier Ministre dit à la Princesse :

— Son Altesse Royale doit comprendre et nous excuser. Si cette nouvelle était arrivée aux oreilles des Russes, ils en auraient immédiatement profité pour pousser sur le trône un de leurs supports, Sa Majesté étant mort sans descendance, nous demandons à Son Altesse Royale de nous faire le grand honneur d'accepter le trône de Zararis.

La Princesse étrangla un cri d'effroi. Elle était plus morte que vive.

Lord Victor prit la parole :

— Êtes—vous en train de nous dire que, si Son Altesse Royale acceptait le trône, les Russes supporteraient que Zararis devienne un protectorat britannique et que cette présence suffirait à calmer leurs tentatives d'infiltrer les petits États de la région?

— C'est la notre opinion. Lord Victor, nous avons fondé un grand espoir en Son Altesse Royale. En tant que représentant de Sa Majesté la Reine Victoria, nous vous demandons d'intercéder auprès de la Princesse afin qu'elle comprenne qu'en acceptant le trône, elle peut

mettre un frein aux appétits de nos ennemis.

Pendant que le Premier Ministre parlait, la Princesse, chancelante, posa son bras sur celui de Lord Victor.

— Je... je suis tellement... frappée par la mort de Sa Majesté. Et... je sais quel grand honneur vous me faites en m'offrant ainsi le trône de Zararis... Il m'est pour l'instant impossible de prendre une décision... Tout est si rapide... Je ne suis pas seule... Je dois consulter quelques conseillers... Je dois... Je ne sais que faire, que dire pour l'heure., Lord Victor comprit que le Premier Ministre était consterné par l'hésitation de la Princesse.

Il lut la même inquiétude sur les figures des autres membres du gouvernement. Depuis que le Marquis de Salisbury lui avait exposé la situation de Zararis, il savait à quel point cette petite monarchie était fragile. En l'absence d'une flotte de guerre sérieuse et d'un trône bien arrimé, les Russes reviendraient à la charge par de pernicieuses opérations, des meurtres, des agitations, des attentats...

Lord Victor n'avait plus qu'à espérer que le gouvernement le laisserait seul avec la Princesse afin qu'il puisse discuter sérieusement de la situation avec elle. Mais avant qu'il ne dise un mot, elle se leva, blême et tremblante, et déclara dans un souffle :

— Je vous remercie de tout cœur pour ce trésor que vous m'offrez,.. Je ne veux offenser personne... mais... je veux rentrer chez moi...

Le Premier Ministre se leva, la précéda et s'interposa calmement :

— Je suis certain que Votre Altesse Royale pourrait trouver un mari parmi la parenté de Sa défunte Majesté. Elle resterait notre Reine mais il gouvernerait...

Le Premier Ministre se tourna vers l'Archevêque :

— Que devient le Prince Frederick? Vous l'avez rencontré l'année dernière?

— Oui, mais le Prince est en très mauvaise santé et vit retiré du monde. Bien évidemment, dans cette situation d'urgence nous pouvons tout de même le faire rappeler.

La Princesse s'interposa :

— Non, non... c'est inutile... Je ne veux pas me marier... Je veux., je veux rentrer chez moi!

La future Reine avait laissé la place à une enfant tremblante qui parlait la voix remplie de sanglots.

Lord Victor restait interdit devant le désespoir enfantin de sa bien-aimée. Elle poussa un petit cri et se tourna vers le Premier Ministre :

— Si... si vous acceptez un Roi... pourquoi... pourquoi ne pas choisir Lord Victor Brooke? Il est... un descendant d'un... Roi britannique, et la Reine Victoria est sa marraine comme elle est la mienne.

Le Premier Ministre se tourna vers Monsieur Orestes au bras en écharpe. Le spécialiste de la généalogie ouvrit des yeux ronds :

— Voilà qui est extraordinaire! J'ai terminé la vérification de votre lignée, Milord. Je suis arrivé bien entendu à Charles II qui devint Roi d'Angle-terre en 1660. Il fit Duc de Saint—

Alban le fils qu'il reconnut de sa maîtresse Nell Gwyn, ainsi que vous me l'aviez indiqué sur le bateau. La mère de Lord Victor — la Duchesse de Droxbrooke — est la fille du précédent Duc de Saint— Alban, son descendant direct, et la tante de l'actuel Duc... Lord Victor est bien de sang royal et parent, de ce fait, avec Sa Majesté la Reine Victoria.

Tous regardaient différemment Lord Victor. Ils acceptaient cette proposition de tout leur cœur et attendaient la réponse qui les sauverait. Le Premier Ministre se lança :

— Dans ce cas, Milord, je peux vous demander au nom du peuple de Zararis, de la Chambre, du Grand Conseil et au nom du défunt Roi, d'accepter le trône de Zararis et de protéger par votre nouvelle lignée et au nom de Sa Majesté la Reine Victoria, Souveraine de l'Empire britannique, notre petit royaume.

Dans un silence terrible, la Princesse scrutait le visage de Lord Victor. Elle murmura :

— Je vous en prie... .

La belle voix grave de Lord Victor Brooke résonna dans la petite enceinte aux rideaux tirés :

— Merci de votre confiance qui m'honore au plus haut point. Avec

l'aide de Dieu, je jure de servir ce pays et son peuple.

Le Premier Ministre s'agenouilla, les yeux humides, et laissa sortir de sa bouche la phrase rituelle de par le monde :

— Le Roi est mort, longue vie au Roi!

Et prenant la main de Lord Victor, il la baisa. Chaque homme suivit son exemple. Lorsque le dernier d'entre eux eut rendu allégeance, il reprit :

— Puisque je deviens votre suzerain, je veux annoncer immédiatement les mesures que je compte prendre pour protéger le royaume et ma future femme, et pour que nous marchions tous vers la paix.

Il regarda l'Archevêque :

— Je veux que notre mariage soit célébré demain à deux heures et que nous soyons immédiatement couronnés après ce premier sacrement.

Il se tourna ensuite vers le Général des Armées :

— Chaque soldat de Zararis doit se mettre le long de la route afin d'assurer la sécurité. Je vous demande de recenser chaque homme valide du royaume pour organiser tout de suite une garde correcte, et d'opérer une sélection des meilleurs éléments qui constitueront la future flotte de guerre du pays.

Le Général baissa la tête en signe d'acceptation. Lord Victor continuait :

— Monsieur le Premier Ministre, faites annoncer la conscription de tous les hommes de dix sept ans pour les trois années à venir. Il n'y a pas un jour à perdre !

Enfin, à l'Amiral, il affirma :

— Je veux que trois bateaux de guerre et deux destroyers de la Marine Royale Britannique assurent jusqu'à nouvel ordre la sécurité de l'accès au pays. Ces dispositions prennent effet immédiatement.

Les généraux étaient suffoqués et fascinés par tant de sûreté dans le commandement.

Lord Victor continuait encore :

— Ma future épouse ayant été particulièrement traumatisée par ce qui s'est passé la nuit précédente et n'ayant pas dormi depuis deux jours, nous allons maintenant nous retirer dans nos appartements privés et organiser notre mariage qui aura donc lieu demain.

Il regarda les hommes, soumis et ébahis, une dernière fois :

— Je sais que je fais le juste choix qui permet à la Couronne de Zararis de se perpétuer ainsi que le défunt Roi aurait aimé qu'il en soit. Je vous demande à tous, et à vous, Monsieur le Premier Ministre, de n'annoncer la mort du Roi Stephan et les dispositions urgentes qui m'ont institué nouveau souverain que demain, après notre mariage.

À la fin de son discours qui révélait une rapidité de décision exceptionnelle, Lord Victor donna le bras à la Princesse et ils marchèrent ensemble vers la porte.

Le Grand Chambellan réalisa qu'ils sortaient et il les précéda avec orgueil. Dehors, une nuée de laquais et de servantes attendaient les ordres. Comme ils s'inclinaient tous, le Grand Chambellan prit les choses en main discrètement :

— Je conduis moi-même Son Altesse Royale vers ses appartements privés.

Lord Victor sentait le bras tremblant de la Princesse sur sa veste. Elle ne croyait pas encore à tout ce qui venait d'arriver. Il l'avait choisie en un instant pour la vie entière, pour l'éternité, et un Royaume leur était donné en partage!

Il se tourna vers elle et lut l'émerveillement dans ses grands yeux d'enfant. Et elle vit les étoiles d'un petit garçon devenu Prince, et demain Roi, étinceler dans les siens. Leur triste histoire devenait de minute en minute une légende.

Lorsque la porte des appartements privés se referma sur eux, ils ne comprirent pas comment ils en étaient arrivés là. Qui les avait inspirés, qui avait placé ces mots si évidents dans leurs bouches? Ils prièrent ensemble de tout leur cœur, et il leur sembla qu'ils volaient dans un azur radieux d'espérance.

Chapitre 8 :

Le majordome ouvrit grand la porte recouverte de maroquin rouge incrusté de volutes d'or et d'argent. La Princesse et Lord Victor pénétrèrent dans une chambre aux dimensions impressionnantes.

Deux serviteurs les suivaient avec les bagages. Le Majordome fit une révérence :

— Voila les appartements royaux, Votre Altesse...

Le salon se trouve derrière cette porte. Lord Victor chuchota à la Princesse ; « Restez la un moment, je vous prie... » Il vit l'angoisse revenir dans ses beaux yeux et ajouta : « Je ne vous quitte pas, mon amour, je veux juste donner quelques instructions. »

Elle baissa les paupières et posa sa main gantée sur un battant de la porte. Lord Victor suivit le majordome dans un vaste salon tendu de tapisseries orientales qui représentaient de gracieux jardins des délices.

Le Majordome s'excusa :

— Vous comprenez certainement, Milord, que nous ne sommes pas dans la suite royale de feu Sa Majesté le Roi Stephan. En raison des circonstances dramatiques, les appartements du Roi ne peuvent être utilisés pour le moment.

— Bien sur, bien sur...

Il ajouta tout bas à l'oreille du Majordome :

— Cette nuit, je veux rester auprès de la Princesse. J'imagine qu'il y a une autre chambre pour la demoiselle d'honneur, à coté de celle-ci...

Le Majordome lança un regard plein d'inquiétude à Lord Victor :

— Vous pensez que... vraiment?

— Mieux vaut être prudent: la Princesse ne doit courir aucun risque. J'ai demandé un détachement du H.M.S. Victorious. Les hommes monteront la garde toute la nuit.

Lord Victor ne voulait pas créer un incident diplomatique en affirmant que la garde du Palais était inefficace :

— Je tiens à ce que la Princesse soit protégée, pour sa première nuit dans le Palais, par les hommes qu'elle a pu voir sur le bateau. Qu'aucune autre personne, pas même vous, ne s'approche des appartements royaux jusqu'à demain. C'est un ordre de Sa Majesté, la Reine Victoria.

— Je vais faire en sorte que personne ne vienne dans cette partie du Palais.

— Je vous remercie pour votre compréhension de la situation. Pouvons—nous compter sur vous pour nous faire porter une collation? La Princesse doit maintenant se reposer. Elle a été terriblement éprouvée par l'attentat.

— Il sera fait selon vos désirs, Milord.

Le Majordome emmena Lord Victor vers l'autre chambre. Elle était grande et très pratique.

Lord Victor donna des ordres afin que ses bagages y soient portés. Enfin, le Majordome prit congé, après de nombreuses révérences, de Son Altesse Royale.

Sydella se précipita vers Lord Victor.

— Tout va bien?

— Ne vous inquiétez plus, ma chérie. J'ai simplement un peu de mal à imaginer que cela m'arrive! Même dans mes rêves les plus fous, je n'avais pas songé que l'amour me serait offert en même temps qu'une position aussi exceptionnelle. Vous devez être une fée! C'est d'ailleurs l'impression que j'ai eue lorsque je vous ai vue la première fois, auréolée de lumière, sur le pont du cuirassé...

— Je... je veux seulement rester avec vous... toujours... Je me moque que vous soyez Roi ou... balayeur... du moment que nous sommes ensemble toujours...

Lord Victor ne pouvait être plus comblé. Le cœur battant la chamade, il saisit la main fine et encore tremblante de la Princesse et la porta à ses lèvres fiévreuses. Elle avait du mal à lui parler.

— Êtes-vous toujours... certain que vous voulez... m'épouser?

Lord Victor sourit comme un enfant trop gâté par la vie. Mais il sentait que la question était vitale pour sa bien—aimée.

— Je le veux plus que tout ce que j'ai pu désirer au monde. La nuit dernière, j'ai cru mourir en pensant que j'allais rentrer seul à Londres et vous abandonner auprès de ce Roi, de ce peuple, de ce destin trop grand pour vous. Ce destin que vous n'aviez pas désiré, qui n'était pas

le votre.

La Princesse étouffa un cri de joie.

— Mon amour... c'est... c'est exactement ce que je voulais, ce que je souhaitais de toute mon âme. Je me sentais tellement seule, abandonnée. Mon amour, mon amour... je vous aime tant. Comment pouvons-nous avoir autant de chance?

La Princesse avait noué ses bras légers autour du cou de Lord Victor. Son ventre palpitant, ses seins ronds et fermes, sa bouche douce et brillante étaient contre lui, sur lui. Il l'enlaça, brûlant de désir, puis la repoussa tendrement. La tête lui faisait mal. Il fallait qu'il garde tout son calme pour cette nuit. Il sentait que le danger était encore là, proche, silencieux, comme le requin qui s'approche du nageur qu'il n'a pas dévoré et le contemple dans ses dernières brasses. Les révolutionnaires étaient bien vivants. Ils n'ignoraient pas qu'ils avaient manqué leur proie.

Oui, ils avaient des espions partout. Il savait qu'ils reviendraient.

Poussé par un des officiers du H.M.S. Victorious, un immense chariot fit son entrée. Sous des cloches de vermeil, ils découvrirent les mets les plus fins.

Après s'être régelés de fruits de mer, de pigeons au miel et de pêches parfumées, Lord Victor donna de tendres ordres à la Princesse :

— Maintenant, mon amour, je veux que vous alliez vous coucher. Et lorsque vous serez prête à vous mettre au lit, je vous expliquerai certaines choses.

La Princesse ouvrit d'immenses yeux étonnés. Lord Victor quitta la pièce et vérifia lui-même que le personnel du château avait vidé les lieux. Il ne voulait plus qu'une seule servante, un seul valet de pied, une seule habilleuse se trouve encore dans les appartements ou dans les corridors. Il contrôla les deux marins du H.M.S. et revint tranquilisé. Il était impossible à quiconque de passer par cette issue sans donner l'alerte.

Il laissa la Princesse terminer sa toilette et alla se changer. Il revêtit un long peignoir de soie et revint frapper à la porte de Son Altesse Royale, son amour, sa promise. Elle portait un adorable déshabillé de satin bleu recouvert de dentelle de Valenciennes. Ses cheveux dorés ruisselaient sur ses épaules rondes.

En avançant vers elle, il songea que personne au monde ne pouvait être plus sublime, plus rayonnante que cette femme, sa femme.

— Maintenant, mon trésor, je veux que vous fassiez exactement ce que je vais vous demander.

— Vous savez bien que je ne peux résister à vos ordres, Votre Altesse...

Elle avait dit cela d'un air mutin qui la rendait encore plus adorable. Lord Victor avait toutes les peines du monde à ne pas la prendre dans ses bras et la couvrir de baisers.

Il alla vers le lit de la Princesse, saisit un des oreillers de soie et tira le dessus de lit de satin. Il emmena l'ensemble vers le salon.

— Qu'est-ce que vous faites?

— Je pense que vous serez beaucoup plus à votre aise sur ce charmant sofa, mon tendre amour. Ne vous inquiétez pas, il fait si chaud ce soir que vous n'aurez pas besoin de couverture...

— Vous n'êtes tout de même pas en train de me dire que je... que je dois... dormir sur ce sofa?

— Si, c'est exactement ce que je vous demande.

Les prunelles de la Princesse s'assombrirent. Elle était encore plus belle en colère. Puis, le courroux fit place à l'inquiétude.

— Vous... vous croyez que... Oh, Victor, vous ne pensez tout de même pas... que... que les Russes... veulent encore... me... tuer?

Il la prit dans ses bras, la pressa contre son cœur.

— Je pense qu'ils ont failli le faire une fois et qu'ils ne prendront pas le risque de rater leur objectif de nouveau. Mais, parce que vous m'êtes plus précieuse que tout l'or du monde, je veux vous faire garder comme le trésor des Pharaons.

Elle se lova contre lui et ses lèvres douces et pleines baisèrent sa joue, son cou, là où battait très fort son sang remué par le désir.

— Lorsque nous serons mariés... Lorsque nous serons Roi et Reine de ce pays, vous n'aurez plus rien à craindre mais, cette nuit, je veux veiller sur vous seconde après seconde.

Il se rapprocha encore davantage et lui murmura :

— Et la nuit prochaine, vous dormirez dans mes bras.

— La nuit dernière. j'étais dans vos bras...

— Pas comme vous le serez! Pas comme nous serons ensemble nuit après nuit... Demain sera un jour différent, tellement différent. Demain, vous deviendrez une... femme, ma femme.

Il savait qu'elle ne pouvait encore comprendre tout ce que cela impliquait. Il ne pouvait lui

—même imaginer le plaisir pur et fort dans lequel ils navigueraient ensemble, cet océan d'amour et de sensations sans cesse renouvelé qu'il leur faudrait parcourir pour un voyage sans fin...

Comme la nuit précédente, il fit un effort surhumain afin de se détacher d'elle. Il l'embrassa sur le front dans un élan chevaleresque.

— Allez vous coucher sur le sofa, mon amour parce que vous êtes épuisée comme je le suis moi-même... Mais votre porte est ouverte et vous pouvez m'appeler à n'importe quel moment de la nuit si vous avez peur.

— Ou allez-vous dormir?

— Dans votre chambre, mon amour. A votre place..,

Elle avait compris. La Princesse s'allongea sur le sofa et Lord Victor arrangea sa chevelure, puis glissa le couvre-lit de satin sur ce corps tant désiré. Il s'agenouilla auprès d'elle et couvrit son bras de baisers.

— Lorsque vous aurez fait votre prière, rêvez de moi, mon amour, et demain vos rêves deviendront réalité.

Il ne pouvait se libérer d'elle et sa bouche s'égara sur sa peau si tendre, si satinée. Ses lèvres couraient sur les veines bleues des bras, sur le cou, à la naissance de la gorge. Ses mains caressaient des sommets inviolés. Son sang battait à ses tempes.

Il se retira précipitamment de la chambre et entra dans la suite royale. Rapidement, avec une sorte de rage, il roula un drap sous les couvertures, composa un corps avec deux autres oreillers. Il souffla les bougies du lustre et vérifia que la porte de communication avec le couloir était bien fermée au verrou.

En retournant dans le salon, il écouta la douce respiration de la Princesse. Sydella s'était endormie. Il revint vers la chambre à pas feutrés. Il alla à la salle de bains et attrapa une grosse éponge naturelle. Il la plaça au sommet du traversin. Ainsi, dans la semi-obscurité de la pièce, cet éclat blond pourrait faire croire qu'il s'agissait d'un peu de chevelure féminine.

Un peu des blonds cheveux de Sydella. Il souffla les dernières bougies du chevet et se glissa comme un félin vers le sofa de la pièce, le même que celui où dormait la Princesse dans la pièce voisine, et qui servait habituellement à la dame de compagnie.

Dans la douce lueur de la lune, les voilages s'envolaient par la fenêtre entrouverte puis revenaient, enflés tel un nuage, vers la coiffeuse. Lord Victor vérifia le mécanisme de ses pistolets de tir et se tapit sur le sol dans un coin sombre. Tout était parfaitement calme. Il avait affreusement sommeil. C'était sa troisième nuit de veille après les angoisses des adieux et la nuit de l'attentat. Il sentait ses paupières s'abaisser. Non! Il pressentait qu'il ne devait pas se laisser gagner par la fatigue. Il savait. Quelque chose lui disait que... Il savait que le moindre bruit le l'éveillerait puisque son cœur était aussi tendu qu'un arc et ses sens en alerte, malgré l'épuisement.

Il devait s'être écoulé deux heures. Deux heures à rêver à un avenir d'amour et de gloire aux cotés de sa Princesse, lorsqu'il fut soudain sur le qui—vive. Il ouvrit grand les yeux. Ses oreilles étaient aiguisées comme celles d'un lynx, ses pupilles rondes fouillaient l'obscurité comme celles de la chouette ! Il était prêt.

Il avait beau se persuader qu'il n'y avait pas de danger, il sentait instinctivement que quelque chose n'allait pas. Deux minutes plus tard, il entendait un frottement. Il pensa que le bruit venait de la chambre voisine où dormait la Princesse. Il était sur le point de se faufiler dans le salon lorsqu'il perçut un nouveau bruit: il venait de la fenêtre la plus proche.

Quelqu'un escaladait la façade, aussi silencieusement que possible. C'était un véritable tour de force! Il n'avait pas imaginé qu'un homme puisse prendre ce risque. Il n'avait plus de doute: quelqu'un venait pour tuer son amour.

Dans un frôlement de chat, l'homme se haussa sur l'appui du balcon. Un instant, sa silhouette courbée se dessina sur le clair de lune, puis il retomba souplement et rampa sans aucun bruit vers le lit. Lord Victor

ne bougeait pas. Il retenait sa respiration, tous les sens en éveil. L'éclat d'argent d'un poignard levé illumina la pièce. Le revolver déjà armé, le doigt ferme sur la gâchette, Lord Victor visa l'homme à la nuque.

Il tira. L'homme chancela. Lord Victor tira de nouveau et l'assassin s'écroula sur l'épais tapis. Avant de vérifier si l'homme était bien mort, Lord Victor se dirigea vers la porte éloignée du salon et la ferma à clé: il ne devait pas prendre le risque que l'homme blessé, ou un complice, comprenne son stratagème et fasse irruption dans la pièce où dormait la Princesse.

Elle n'avait pas crié. Sans doute, son amour dormait tranquillement, puisque l'homme n'avait fait aucun bruit en entrant et que les plumes d'un oreiller avaient étouffé les deux tirs. Lord Victor s'approcha de l'intrus. Un instant, une affreuse pensée fit glisser une sueur froide dans son dos. Il venait de reconnaître l'uniforme de la Marine Royale Britannique. Il retourna le corps. Son angoisse reflua d'un coup : Alexandre était bel et bien mort.

Lord Victor n'avait aucune intention de laisser la Princesse se rendre seule à la cathédrale comme le protocole l'aurait voulu. En raison des événements extraordinaires qui s'étaient déroulés ces derniers jours, il donna des ordres afin qu'ils cheminent dans le même carrosse de par les rues pavoisées de la ville. La Cavalerie de Zararis au grand complet, habillée à l'ancienne mode d'habits rouges et blancs à passements dorés, les escortait. Lord Victor avait veillé personnellement à ce qu'une garde prétorienne, constituée des membres de l'équipage du H.M.S. Victorious, se déploie en un cordon de sécurité entre leur équipage et la foule en liesse.

Le Général en chef de la petite armée de Zararis se demandait pourquoi son futur suzerain avait besoin d'une armée entière pour les protéger. Lord Victor n'avait aucune envie de raconter devant sa future épouse le crime de la nuit précédente, que les officiers du H.S.M.

Victorious avaient déjà escamoté dans la plus grande discrétion. Il se contenta d'affirmer sa position au General :

— J'ai des raisons de croire que Son Altesse Royale et moi-même sommes en danger tant que nous ne serons pas mariés et couronnés. Je tiens à prendre toutes les précautions.

Après quelques secondes de réflexion, il revint vers le General :

— General, je suppose que les cochers et laquais qui nous conduisent aujourd'hui ont été choisis parmi les éléments les plus anciens et les plus surs du personnel du Palais.

Le General acquiesça mais tous deux savaient que la tâche était rude. Même un garçon élevé au Palais pouvait trahir par sympathie révolutionnaire ou pour l'argent. Lord Victor dépensa ses derniers moments libres avant le couronnement à donner des ordres, à vérifier le parcours, la garde, le moindre valet. Si les Russes voulaient frapper un ultime coup, ils ne pouvaient le faire que sur le trajet allant du Palais à la Cathédrale.

Lord Victor n'était pas en paix. Il était temps de s'habiller. Son aide de camp lui avait préparé l'habit d'apparat du Roi. Il était taille dans un drap couleur bleu nuit, au col de satin rouge. Un nombre impressionnant de décorations, de médailles y était fixé. Il enfila la tenue et fut étonné de porter convenablement un vêtement aussi pompeux.

Puis, il alla vers la chambre de la Princesse : « Un ange descendu du ciel... une apparition...

ma Reine... ma femme. » Lord Victor était submergé par la beauté de la Princesse. En robe immaculée, elle rayonnait. La dentelle de Bruxelles qui moulait son corps gracieux s'étendait en traîne plusieurs mètres derrière elle. Des brillants cousus au bas de ses manches et autour de sa gorge étincelaient de mille feux. La tiare des Reines de Zararis avait été posée sur sa chevelure dorée. La brillance des diamants et des perles en rehaussait l'éclat.

Ses yeux bleu de Perse étincelant de mille feux, Sydella souriait à son amour, son sauveur, son Roi. Elle ne savait rien, n'avait rien entendu de l'assassinat de la nuit passée.

Discrètement, fascinées par leurs nouveaux maîtres si jeunes, si beaux et tellement amoureux, les demoiselles d'honneur et les servantes se retirèrent.

Ébloui, marchant sur un nuage après les fatigues, les inquiétudes folles, l'espoir et, enfin, la promesse d'un bonheur incroyable, Lord Victor s'avança vers sa future épouse. Elle tendit ses mains vers lui. Dans un silence angélique, Lord Victor ne voyait que ses regards qui l'attiraient comme un aimant, sa bouche rose qui murmurait : « Je vous aime tant, mon amour. Je vous ai tellement attendu que cette nuit, enfin en paix, j'ai dormi comme un ange.

Tout va bien, mon futur mari? »

Il ne pouvait que balbutier, amoureux à mourir :

« Oui, tout va bien. Plus rien ne nous séparera, jamais, je vous le jure!
Mon amour,.. Ma femme... »

Sydella tourna sur elle-même, très lentement, en fermant à demi les yeux, puis elle le regarda en rougissant, coquette :

— Comment me trouvez-vous? Est—ce que je suis assez jolie pour vous plaire?

— Je n'arrive même pas à trouver les mots pour vous dire à quel point je vous trouve belle, merveilleuse... Le ciel m'a entendu et, ce soir, ce soir vous serez ma femme. Pour la première fois, je peux vous déclarer combien je vous aime sans me sentir coupable, déchiré.

Je vous aime! Je vous aime... Je vous aime!

La Princesse riait aux éclats. Ensuite elle vint se blottir, le cœur battant, contre la poitrine de son futur mari. Ils ne bougeaient plus, savourant l'un comme l'autre cette seconde d'éternité, puis il l'embrassa, la fit ployer sous lui et lui baisa encore et encore la bouche, le cou, la nuque et caressa ses courbes affolantes. Lentement, elle se dégagea, chavira un instant et d'une voix mourante :

— Mon Seigneur... Je pense que nous devons sortir dans un moment.

Lord Victor s'était laissé complètement entraîner par sa passion voluptueuse. Les mains tremblantes, la gorge sèche, il se détacha a grand—peine de sa pro- mise. Sydella, les yeux brillants d'amour et de sensualité, ajouta, la bouche mouillée, mutine :

— Irons-nous dans le même carrosse, mon Roi?

— Oui. Nous irons ensemble. Et ensemble nous resterons. Je ne veux plus vous perdre. Le ciel vous a rendue à moi et Dieu m'est témoin que je saurai prendre soin de vous et de notre bonheur.

— Moi aussi, j'ai prié, j'ai tellement prié hier et ce matin pour ce bonheur si grand que je n'arrive pas encore à le vivre. Suis—je en train de rêver? Allons-nous réellement nous marier? Êtes—vous certain de vouloir de moi, Milord?

— Ne posez pas ces questions ridicules, mon amour, ma rêveuse. Non,

tu ne dors pas, mon trésor, mais tu vas vivre et dormir et te réveiller chaque jour dans mes bras, dans la chaleur de mon amour.

Il l'embrassa à nouveau, plus tendrement. Les servantes et les demoiselles de compagnie revenaient à pas feutrés vers la chambre de la Princesse. Elles avaient encore à fixer la cape d'hermine sur ses épaules et les bijoux de la Couronne il ses poignets et à son cou.

Enfin, complètement habillée, parée et coiffée, elle se tourna vers le miroir et ne put s'empêcher de se demander encore une fois; « Est—ce qu'il peut me trouver plus jolie que cette créature sublime qu'il a connue à Paris et que toutes ces femmes merveilleuses qui l'ont séduit à Londres? » Elle ne voulait pas penser à cela. Elle répétait devant le miroir son unique prière :

« Je' l'aime! Je l'aime, je l'aime! et il m'aime aussi. »

Une seule véritable inquiétude lui pinçait le cœur et Sydella, si belle devant la psyché, face à son destin, se demandait : « Il m'aime, oui, mais il vient de décider en quelques secondes de toute une vie. Une existence à mes cotés, loin de notre pays, de sa famille, de ses amis. A moi maintenant de lui donner les raisons de ne jamais regretter de devenir mon mari et le Roi de Zararis. Mon Roi... »

Le coiffeur et l'habilleuse avaient fixé la dernière mèche, arraché le dernier fil. A ce moment, un soleil éclatant passa derrière l'unique nuage de cette magnifique journée de printemps et inonda la Princesse de lumière. Les serviteurs en restaient muets, fascinés par la beauté, la grâce presque surnaturelle de leur Princesse, leur future Reine.

On toqua à la porte et un majordome vint avertir la Princesse que Lord Victor l'attendait.

Elle avait envie de courir, de se jeter dans ses bras, mais l'étiquette, la Cour qui observait cette première sortie de leur Souveraine l'interdisaient.

Sydella, la nuque droite, ses belles paupières légèrement abaissées, avançait. Quatre demoiselles d'honneur habillées de robes roses tenaient sa traîne. Le petit royaume avait fait son possible pour qu'en une seule journée, la magnificence de la cité s'étale aux yeux éblouis de ces suzerains tombés du ciel. Une nuée de pages entourait maintenant Lord Victor qui tendait la main à sa promise. Tous retenaient leur souffle, fascinés par la beauté de ce couple.

La Princesse était installée dans le carrosse. Lord Victor, inquiet

malgré le cordon de sécurité composé de marins du H.M.S. Victorious, restait terrifié à l'idée qu'un autre terroriste, peut-être celui du canot, avait réussi à s'infiltrer dans leurs rangs. Il regarda une dernière fois chacun des visages. Aucun n'avait l'air anxieux, menaçant. Il monta à son tour dans le carrosse. Sydella lui frôla la main, son voile caressa la joue de Lord Victor et elle murmura : « Je suis tellement heureuse, mon amour. » Puis, la voiture fila au galop comme il en avait donné l'ordre, contrairement aux prévisions du maître de cérémonie.

Des officiers soigneusement sélectionnés galopèrent de chaque côté, devant et derrière, formant un carré infranchissable. La route était entièrement décorée de buissons fleuris, et de nombreux drapeaux se déployaient depuis l'aube dans l'azur. Les enfants, fous de joie, rayonnaient en regardant la cavalcade royale et agitaient de petits drapeaux de Zararis et de l'Union Jack.

Ils parvinrent à la cathédrale en un temps record. Lord Victor savait que la constitution du cortège avant l'entrée dans la cathédrale était le second moment risqué de la cérémonie.

Malgré la présence des soldats en alerte du H.M.S. Victorious, le cœur de Lord Victor s'affolait et ses yeux se fixaient sur chaque recoin, sur chaque regard. Un coup de revolver, une pierre jetée du haut du bâtiment, un fou se frayant un passage jusqu'à la Princesse... tout était encore possible. Lord Victor regardait les créneaux désolés de la cathédrale, plus avant dans la foule bien gardée.

Ce n'est qu'une fois à l'intérieur de la nef, dans l'envolée assourdissante des cloches et du gros bourdon qu'il respira un peu. Il se tourna. Les demoiselles d'honneur s'étaient regroupées et formaient un bouquet de roses. Les pages, dans leurs habits de satin, avaient repris la traîne de la Princesse dans leurs mains gantées et suivaient sa gracieuse silhouette blanche.

Contrairement à l'étiquette, Lord Victor n'avait pas attendu sa promesse devant l'autel.

C'était bien trop risqué. Il en avait averti le Cardinal et le Général en chef des Armées qui s'étaient pliés de bonne grâce à cette étrange cérémonie. Lord Victor et Sydella marchaient ensemble vers les prières. Lord Victor n'avait rien laissé au hasard et ses ordres étaient sans appel. Dehors, dans chaque travée de la nef, dans les chapelles, les soldats et les gardes, tous pensaient que cet homme providentiel ferait un Roi fameux, soucieux de paix et ferme sur la discipline. Toute la nuit, le peuple de Zararis avait cheminé vers la cité blanche pour voir

ce couple béni dont les ménestrels de village avaient déjà fait une ballade.

Ceux qui avaient pu apercevoir la Princesse et son futur époux restaient fascinés par leur beauté. Sydella et Victor formaient déjà un couple de légende. Le vieux Roi n'avait jamais été très populaire ni très ambitieux pour l'avenir de Zararis, aussi le peuple avait spontanément accepté cette Princesse si jolie et cet aristocrate à l'autorité naturelle, Ils avaient échappé à la mort. Ils étaient mandates par Victoria. Les événements des jours derniers n'avaient rien de normal. Dieu était à l'évidence de leur côté et les envoyait pour sauver leur peuple. Leur Reine avait failli donner sa vie pour eux. Si le courage d'un homme, Lord Victor, ne s'était pas manifesté, cette jeune fille si belle, cette princesse du même sang que

Victoria, aurait été brûlée vive, blessée à mort et avalée par les flots. Tous venaient contempler le couple miraculeux que le ciel leur offrait. Le mariage fut aussi rapide que possible. Le sacrement se déroula dans un grand silence, seulement entrecoupé par les oui clairs et sonores des époux, le gracieux tintement des alliances dans la petite corbeille d'or et la musique angélique d'un chœur de petits garçons chantant Alléluia.

Le couronnement pouvait commencer. Lorsque

Lord Victor s'agenouilla pour remercier Dieu de lui avoir donné une si grande grâce sur cette terre, il tenait la main de sa femme. Le soleil s'insinua à cet exact moment dans l'aura de la Vierge de la grande rosace. Le vitrail transpercé fit jouer ses teintes rouge et or sur le futur Roi en prière. La foule poussa un long soupir et beaucoup se mirent à pleurer, les mains jointes. Après une sonnerie de trompettes qui ricocha en échos interminables aux quatre coins de la nef, Lord Victor s'agenouilla de nouveau devant le Cardinal qui posa sur sa tête ruisselante de lumière la couronne d'or et de rubis des Rois de Zararis. Puis, le Patriarche déposa une couronne plus petite sur la blonde tête de la Princesse Sydella. Les trompettes résonnèrent de nouveau et, malgré le lieu saint et les circonstances, toutes les mains vibrèrent en applaudissements et les bouches crièrent en grec, et parfois en anglais: «

Longue vie au Roi, Longue vie à la Reine! » La noblesse n'applaudissait pas, mais tous, même les plus envieux, ne pouvaient retenir un sourire face à ce couple si beau, si parfait.

Le Premier Ministre et les membres du Grand Conseil vinrent à leur

tour faire allégeance au Roi. Le Roi Victor n'avait plus d'inquiétude. Baigné de lumière divine au sein de cette cathédrale de feu, il avait compris qu'un destin inespéré lui était offert. Il l'avait mérité par son courage et devait le garder coûte que coûte pour l'amour de cette femme unique, qu'il n'osait plus espérer dans sa vie de débauche. Il remettait son passé, son avenir entre les mains de la divine providence, puisqu'il était choisi, puisqu'il était élu de Dieu, d'une Reine et de tout un peuple. Les événements extraordinaires qui les avaient réunis, Sydella et lui, pour en faire des suzerains d'un pays menacé, ne pouvaient être dus au hasard. Il murmura en son cœur : « Je remets ma vie entre Tes mains, Seigneur, puisque telle est Ta volonté.

Que mon travail, mon honnêteté envers mon peuple et mon amour pour ma femme, me rende digne de la mission que Tu m'as confiée, que Tu nous as confiée. »

Ils sortirent de la cathédrale au milieu de la clameur incroyable de la foule. Les femmes pleuraient, les mains jointes, les hommes lançaient leur chapeau en l'air, les enfants hurlaient en agitant des drapeaux. Sur le parvis de la grande porte ouest, un carrosse doré, tiré par six chevaux blancs, attendait le couple glorieux. Par les portières basses ou des bouquets de roses et de jasmin avaient été fixés avec de longs rubans de dentelle, le Roi saluait son peuple en liesse et la Reine abaissait son merveilleux visage, les yeux ruisselant de larmes sous son voile.

Ils cheminaient vers le château et les oriflammes se tordaient, or et argent, dans le vent qui s'était levé, semblable à l'annonce d'une nouvelle traversée, d'un nouveau voyage pour ce peuple qui avait désormais un couple royal apte à le guider. Comme le Roi venait de mourir, et qu'il ne voulait pas risquer de longues réunions debout, alors que la sécurité n'était pas encore complètement assurée, Lord Victor avait demandé à ce que le banquet soit annulé.

Malgré les protestations du Premier Ministre qui affirmait que la Cour serait affreusement déçue, il avait tenu bon.

Maintenant qu'il était Roi, il comptait user sans abus de son pouvoir lorsque des menaces, des impératifs l'exigeaient.

Après une épreuve si dure, il voulait rester seul avec sa femme. Le cœur gonflé d'amour et d'allégresse, il soupirait : « Je l'aime! J'aime enfin! Merci mon Dieu! » En la regardant, parfaite et immaculée dans ses voiles, il trembla d'émotion. Au moment où il se disait cela, la

main chaude et dégantée de la Reine se glissa dans la sienne et il sut qu'à cette seconde: aucun homme n'était plus heureux que lui de par la terre entière. Il aimait cette femme plus que tout, pas seulement pour son exquise beauté, mais aussi pour son âme inflexible, sa grâce de fée, sa sensualité qu'il devinait sous la pureté de la vierge. Après avoir reçu les félicitations de la Cour réunie pour une rapide collation servie au champagne, le couple royal se retira.

Lord Victor avait souhaité qu'ils soient installés dans le même appartement que la veille, pour conjurer le mauvais sort de l'assassinat d'Alexandre. Après la légitime défense de sa bien-aimée, venait le temps de son éducation amoureuse. Il avait donné l'ordre à l'un des officiers du H.M.S. Victorious de faire le nécessaire afin que le corps d'Alexandre soit emmené et toute trace effacée. Il avait fermement demandé le secret aux officiers, afin que jamais cette funeste nouvelle de tentative d'assassinat n'arrive aux oreilles de sa femme.

En arrivant dans la suite royale au bras de son mari, Sydella poussa un cri de joie et d'admiration.

Lord Victor avait donné des ordres pour que le salon entier et le boudoir soient égayés de fleurs blanches. Une odeur merveilleuse de roses et de magnolias embaumait l'air. Le Roi Victor ferma la porte, attendit que les pas des serviteurs s'éloignent et s'approcha de la jeune Reine. Son manteau royal tomba. Il y posa sa couronne sur une console. Sydella regardait autour d'elle, émerveillée comme une enfant découvrant au petit matin les cadeaux déposés par le Père Noël.

— Vous avez... C'est vous qui avez demandé cette décoration. pour moi... C'est tellement adorable... Victor, je vous aime... Maintenant je crois à notre bonheur. Maintenant je sens que je suis devenue votre femme, enfin...

Il rit et lui répondit:

— Oui, vous ne rêvez pas, vous êtes devenue ma femme et, enfin, aujourd'hui, j'ai le droit de vous dire mon amour, encore et encore. Ne me reste qu'une chose à vous montrer, mon adorée, mon trésor... Ma femme... Presque ma femme.

— Que voulez-vous dire?

Le sourire aux lèvres, Victor s'approcha de Sydella.

Il se saisit de la petite couronne sur ses cheveux blonds et la posa de côté. Il passa ses bras derrière le dos de la Reine et commença un à un

à défaire les boutons de nacre et de diamant, puis il tira doucement mais fermement sur les lacets de dentelle qui emprisonnaient encore sa taille. Les épaules de marbre se dégagèrent en frissonnant.

— Que... Que faites-vous?

— Nous sommes mariés, mon amour, c'est vous qui venez de me le rappeler, si jamais j'ai oublié un instant cette joie... Après toutes les épreuves, les souffrances et les attentes que nous avons endurées, laissez-moi prendre soin de notre bonheur et vous apprendre que le ciel peut être atteint sur cette terre...

— Oui, je veux me donner à vous et que vous me fassiez femme, complètement, pour toujours...

Elle rougissait en disant ces mots, les premiers mots impudiques, la première déclaration charnelle de toute sa jeune vie, et Victor se sentait submergé d'amour et de désir.

Il avait défait le dernier bouton, le dernier lacet.

Dans l'éclat chaud du soleil rouge qui se couchait sur la mer bleu nuit, Sydella offrit son corps aux premiers effleurements, aux premiers baisers. Son cœur battait et, les caresses se faisant plus précises, les baisers plus justes et plus brûlants, elle se sentait transportée dans un enchantement des sens, sans pudeur, par la grâce de l'amour.

Déjà femme, enfin femme, elle enlaça son aimé, son mari, son Roi de toutes ses forces et murmura :

— Je suis à toi... pour l'éternité...

Fin